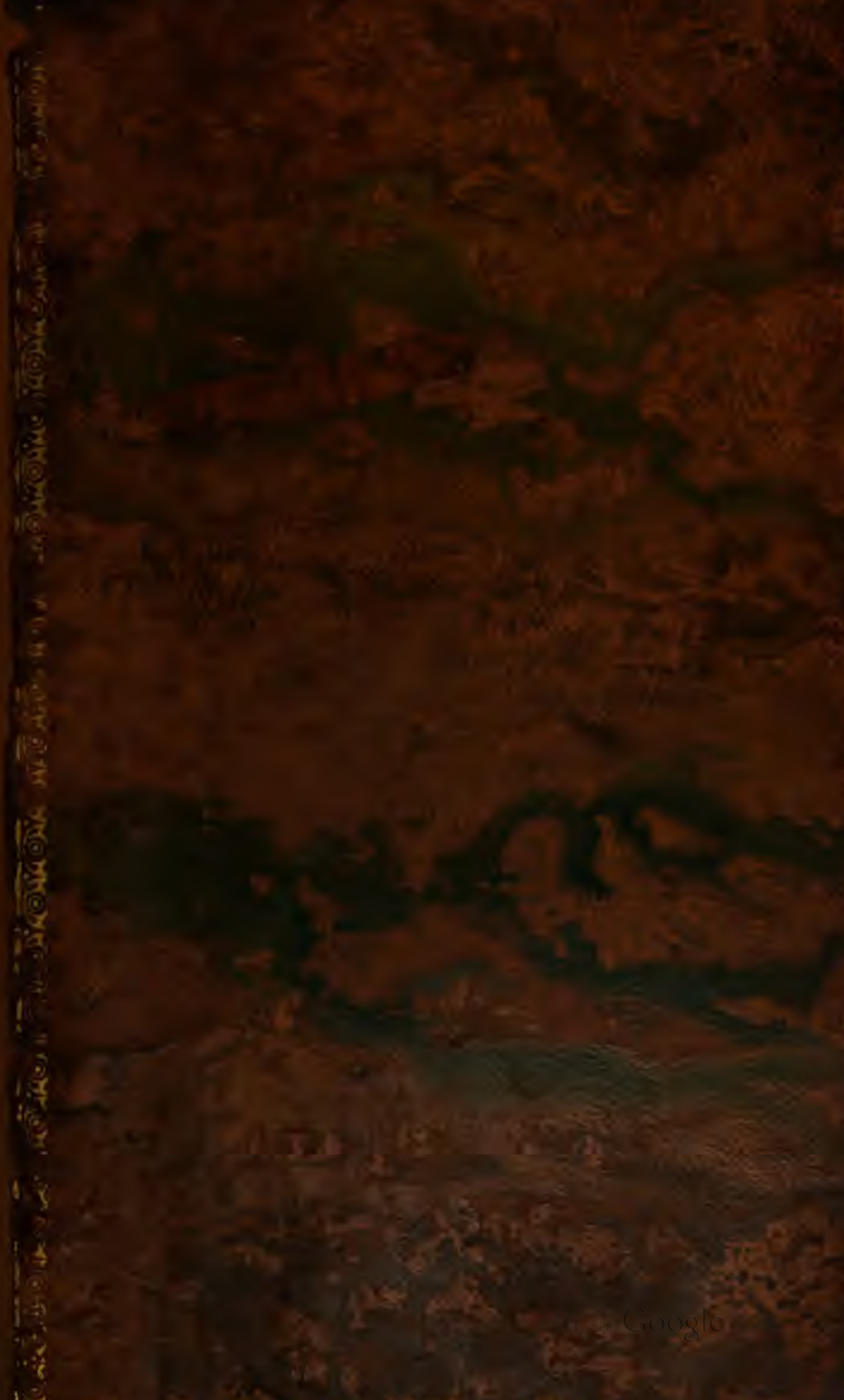



279 i ~~86 f~~ 21.
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Vet. Fr. III B. 4552
~~Vet. Fr. III B. 629~~
~~VD1. 1821(21)~~
Google




279 i 26 f 21.
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Vet. Fr. III B. 4552
Vet. Fr. III B. 629
VD1. 1821(21)
Google



OEUVRES

INÉDITES

DE DIDEROT.

Cet ouvrage se trouve aussi à Paris
Chez PARMANTIER, Libraire, rue Dauphine, n°. 14.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

ŒUVRES

INÉDITES

DE DIDEROT.

LE NEVEU DE RAMEAU. VOYAGE DE HOLLANDE.



A PARIS,

CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N°. 68.

M DCCC XXI.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 - MAR. 1928
OF OXFORD

LE NEVEU
DE RAMEAU.

Vertumnis, quotquot sunt, natus iniquis.
HOR. *Serm.* lib. II, sat. VII, v. 14.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

EXTRAIT D'UN OUVRAGE DE GOETHE, CHAPITRE INTITULÉ: *DIDEROT, ET SON OUVRAGE : LE NEVEU DE RAMEAU**.

L'ouvrage curieux qui porte ce titre, et dont j'ai soumis récemment (en 1805) la traduction au public allemand, est, à mon avis, une des productions les plus remarquables de son auteur.

Les aristarques français, en reconnaissant que Diderot possédait au plus haut point l'énergie de la pensée, l'éclat de l'expression, et que ses œuvres étincelaient de détails et de pages admirables, ont prétendu qu'il n'était pas doué au même degré du talent de la composition, et qu'il était incapable d'ordonner toutes les parties d'un ouvrage bien conçu, bien exécuté, et parfait dans son ensemble.

Il y a dans ce monde si peu de *voix* et tant d'*échos*, que, sans cesse reproduites, les accusations banales finissent par prendre de la consistance. Ceux qui, plus éclairés, devraient le moins être dupes, s'en laissent imposer par le préjugé général; ils répètent à

* Ce morceau est traduit d'un ouvrage de Goëthe, publié à Leipsick en 1805, sous ce titre (en allemand) : *Des Hommes célèbres de la France au* XVIIIe. *siècle*, *et de l'État de la Littérature et des Arts à la même époque*. Nous avions eu le projet de faire précéder le roman de Diderot d'un avertissement; mais le fragment de Goëthe est l'avertissement le plus naturel que nous puissions donner ici. ÉDIT^s^.

force d'entendre répéter ; les propos des sots passent dans la bouche des gens d'esprit. Par complaisance pour l'erreur accréditée, on croit découvrir dans des écrits les fautes qui n'y sont point ; on avoue les torts imaginaires d'un auteur à qui, s'il était né dans un autre temps et dans un autre pays, le monde littéraire eût décerné pendant sa vie tous les triomphes du talent, et eût élevé après sa mort des statues et des autels.

Je ne parlerai point de l'*Encyclopédie*, de cet édifice intellectuel dont la savante ordonnance prouve à quel point toutes les connaissances humaines étaient liées et ordonnées dans le vaste entendement de Diderot ; je ne m'occupe ici que de ses productions littéraires. Ceux qui ont méconnu en lui le talent de la composition, et qui ont porté sur ce grand homme un jugement aussi superficiel, n'avaient donc pas lu son *Jacques le Fataliste*, ou ne l'avaient lu que des yeux ? Son *Neveu de Rameau* leur donne un démenti non moins formel. Quel autre écrivain eût marqué cet ouvrage du sceau d'un génie original et inimitable ? mais surtout quel autre, sur un fonds si léger, et qui ne semble d'abord qu'un caprice de l'imagination, eût tracé l'ensemble imaginaire d'une composition si savamment ordonnée, et l'ensemble réel d'un tableau si complet, si ressemblant de la société humaine toute entière ?

Une vérité généralement reconnue, et sur laquelle ses amis comme ses ennemis sont d'accord, c'est que Diderot était, dans sa conversation, l'homme le plus étonnant de son siècle. Les discours étudiés, tra-

vaillés, des plus éloquents orateurs auraient pâli devant ses brillantes improvisations : s'énonçant avec une chaleur entraînante, traitant à fond et rapidement tous les sujets, et passant de l'un à l'autre par des transitions inattendues et pourtant naturelles, naïf sans trivialité, sublime sans effort, plein de grâce sans afféterie, et d'énergie sans rudesse; qu'il fît entendre la voix de la raison, de la sensibilité ou de l'imagination, le génie avait toujours la parole. L'homme du monde lui devait des lumières; l'artiste, des inspirations[1]. Nul n'est entré plus avant dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient; nul n'a plus

[1] Il nous serait facile de citer un grand nombre de faits qui confirmeraient l'éloge que M. Goëthe donne ici à Diderot. Mais, entre autres, l'anecdote suivante mérite d'être connue :

Grétry, travaillant à la partition de *Zémire et Azor*, était fort embarrassé de trouver un chant digne de la belle situation où Zémire voit sa famille en pleurs dans la glace magique, et entend les plaintes de son père désespéré de l'avoir perdue. Il consulta Diderot, qui lui répondit : « Le modèle du musicien, c'est « le cri de l'homme passionné : entrez dans le sentiment de votre « personnage; cherchez quel doit être l'accent de ses paroles dans « une situation déchirante, et vous aurez votre air. »

« J'avais fait ce morceau deux fois, dit Grétry; Diderot n'en « fut pas content, sans doute; car, sans approuver, ni blâmer, « il se mit à déclamer :

« *Ah! lais-sez-moi, lais-sez-moi la pleu-rer.*

« Je substituai des sons au bruit déclamé de ce début, et le reste « alla de suite.

« Il ne fallait pas toujours écouter Diderot, ni l'abbé Arnaud, « lorsqu'ils donnaient carrière à leur imagination : mais le premier « élan de ces deux hommes brûlants était d'inspiration divine. » (Grétry, *Essais sur la Musique*, tome I, page 225.) Édit.

subjugué les ames par la puissance de ses discours. Dans ce genre de triomphe, il n'avait point de modèles, et n'a point laissé de successeurs.

On conçoit, d'après cela, qu'en adoptant pour *le Neveu de Rameau* la forme d'une conversation libre et animée, Diderot s'est placé sur le terrain le plus avantageux pour lui; il s'est choisi le cadre qui convenait le mieux au caractère de son talent; tout a coulé de source, et de l'accord heureux d'une conception originale et d'une exécution habile, est résultée une production que je regarde comme un des chefs-d'œuvre de son auteur; production instructive pour le philosophe, utile à l'honnête homme, et qui, dans quelques endroits, ne paraît immorale qu'à celui qui réfléchit sur ses lectures la teinte de sa propre immoralité, et qui, rougissant de voir son portrait dans le tableau du vice, se rend par sa colère son propre accusateur.

Telle est en effet la fidélité de ce miroir vivant, que tout ce qu'il retrace, on se souvient de l'avoir vu en réalité. On reconnaît en Diderot le philosophe, l'honnête homme dont on a quelquefois rencontré les rares modèles : on reconnaît en Rameau les malheureux et les fripons, qu'on trouve en si grande majorité sur la terre. Tous les tableaux tracés par ce grand peintre portent un cachet qui lui est particulier; ses aperçus sont profonds et rapides; ils nous conduisent à la connaissance des hommes et des choses, comme si l'on eût passé cent années à les étudier.

Son but, plus important qu'il ne le paraît d'abord,

embrasse toutes les questions qui intéressent l'homme dans l'ordre social : il s'étend, il insiste sur les vérités neuves et peu connues ; il passe avec la rapidité de l'éclair sur les vérités que tout le monde sait ; et sur celles que tout le monde n'est pas appelé à connaître, et qu'il ne veut pas qu'on sache aussi bien que lui, de peur qu'on en fasse un mauvais usage : discrétion digne d'éloges, et qui caractérise le vrai philosophe. Dès le commencement de ce dialogue, son esprit ouvre sa carrière, s'y précipite avec impétuosité ; son cadre se peuple à l'instant ; il y fait paraître en foule les parasites, les protégés, les bouffons, les bas flatteurs, cortége du riche et du puissant, qui les méprisent et les payent. L'hypocrite, l'écrivain vénal, tour à tour adulateur rampant et mordant satirique, ne lui échappent point : il les ménage d'autant moins qu'il reconnaît en eux ses Zoïles et ceux de la philosophie. Ce n'aurait été que par un effort surnaturel, qu'ayant à peindre les détracteurs du génie, un homme de génie eût oublié ses détracteurs. Diderot ne les oublie point ; il se souvient et se venge ; il inflige à ses ennemis le plus terrible des châtiments, la vérité.

Plus loin il expose ses vues aussi neuves que fécondes en résultats sur la théorie de la musique.

Il semble d'abord qu'il aurait pu se dispenser d'introduire cet élément hétérogène dans sa composition, et que cette partie est en dehors du tout ; les vérités morales forment ce qu'il y a de plus essentiel dans son livre ; mais en y réfléchissant, on voit que ses digressions musicales ne sont point un hors-d'œuvre,

et que c'est au contraire le principal ressort de l'ouvrage, celui qui met en jeu toutes ses parties. Dans l'ordre de l'importance des idées, le premier rang appartient sans doute aux vérités morales que l'auteur développe; mais dans l'ordre de la composition, la partie musicale est le fond de cet écrit; tout le reste s'y rattache, et c'est à propos d'analyses *sur les sons* et de l'*accent* des passions en musique que toutes les réflexions *sur les mœurs* sont amenées. D'après le caractère attribué au principal personnage, cela n'a pas dû être autrement. L'auteur peint dans Rameau un homme profondément corrompu par l'éducation et par l'exemple, mais en même temps doué de talents supérieurs pour un art d'imitation qui exprime tous les sentiments, tous les penchants (les meilleurs comme les plus dépravés) que peut recéler le cœur humain. Dès lors toute discussion sur la musique imitatrice des passions amène des digressions soit sur ces passions mêmes, soit sur les penchants vicieux dont tout homme bien né sait étouffer le germe ou réprimer l'essor dans son ame, mais que Rameau se garde bien de détruire ou d'enchaîner dans la sienne; soit, par contraste, sur ces passions généreuses dont les grands cœurs se nourrissent, et que Rameau est assez malheureux pour ne pas connaître.

Ainsi ces digressions sur la partie théorique des arts, quelques charmes, quelque intérêt que l'auteur se plaise à y répandre, ne sont point pour lui un but, mais uniquement un moyen. Il ne s'y engage que pour arriver à des résultats plus importants; ce ne sont pour lui que des chemins de fleurs qui conduisent

au temple de la sagesse. S'il arrête nos regards sur le tableau d'une immoralité affligeante, c'est pour rehausser l'éclat des vertus; il nous fait sentir le prix de la première de toutes, une volonté forte qui nous fait régner sur nous-mêmes, et nous rend souverains de nos cœurs. En effet, lorsqu'on lit cet ouvrage, en se comparant involontairement à Rameau, on ne peut se défendre d'un sentiment de plaisir, on jouit de sa propre estime, et on goûte la satisfaction de se voir placé bien au dessus de l'homme à ce point dégradé. Mais d'où vient notre supériorité et son avilissement? Diderot nous l'apprend : C'est que nous avons pris l'heureuse habitude de résister à nos penchants, que nous avons su plus souvent que Rameau nous combattre et nous vaincre; tandis qu'il a toujours été dominé, entraîné par ses inclinations vicieuses; c'est que nous avons été nos maîtres, tandis qu'il est toujours demeuré son propre esclave. Frappés d'une utile épouvante, à l'aspect de l'abjection où tombe la nature humaine qui s'abandonne, nous sentons vivement le prix de notre unique appui moral, de cette volonté ferme, qui seule nous défend, nous élève et nous soutient. Diderot nous eût fait moins d'impression s'il eût prononcé moins fortement les traits hideux de son bizarre héros. Mais il savait qu'en fait de préceptes, c'est peu d'éclairer, il faut émouvoir, et que l'éloquence doit être une *force* en même temps qu'une *lumière*.

De cette utile peinture l'auteur tire ce double avantage, qu'il nous enseigne à la fois à être sévères avec nous-mêmes, et indulgents pour les autres. En nous

faisant connaître qu'une volonté forte nous soutient seule à une certaine hauteur morale, en nous dévoilant ainsi ce ressort qui est le mobile de l'honnête dans nos cœurs, il nous apprend à ne pas trop accabler de nos mépris ceux qui, moins à blâmer qu'à plaindre, ignorent ce secret ; ceux qui ne *veulent* point *assez*, parce qu'ils ne savent pas assez qu'il faut *vouloir*. Leur abjection n'est plus à nos yeux que le malheur de leur ignorance : et puisque leurs fautes nous apprennent à mieux valoir qu'eux, et à garder les avantages qu'ils ont perdus, il est juste que, pour prix de cette instruction salutaire, ils obtiennent de nous indulgence et pitié.

On ne saurait donner trop d'éloges au soin que prend l'auteur d'adoucir l'impression d'éloignement et de dégoût qu'un être avili risque toujours d'inspirer. Avec quelle habileté il nous représente Rameau plein de connaissances profondes dans son art, éloquent lorsqu'il en développe les principes, doué à cet égard du goût le plus exquis et de la plus rare pénétration! par-là il nous distrait, et nous soulage. Nous sentons qu'un être si éclairé sur le *beau* eût été capable du *bien*; nous aimons à voir que tout ne soit pas dégradation dans une ame humaine; que l'homme qui s'abaisse par sa conduite, se relève par ses talents, que du moins le jour soit dans sa pensée, tandis que la nuit est dans son cœur.

Si, de ces remarques sur le fond de l'ouvrage, nous passons à des observations de détail sur sa forme, que de beautés nous trouverons encore à remarquer! quel enchaînement dans le dialogue ! Ceux qui croi-

raient y voir le décousu et l'incohérence d'une conversation seraient bien trompés; il n'en a que la vivacité et l'abandon; tout s'y tient, tout y est lié d'une chaîne invisible et pourtant réelle. Que le lecteur essaie d'en rompre un anneau, il verra qu'à l'instant la chaîne entière serait détruite, et ne pourrait plus se rattacher. Sous ce tissu, si frêle en apparence, de bons mots et de reparties piquantes, l'auteur a caché une suite de raisonnements, étroitement liés, semblables à une chaîne d'acier qu'une guirlande de fleurs dérobe à notre vue.

Avec quelle vérité l'auteur dessine ses caractères! et avec quelle adresse il les fait contraster! Comme il soutient celui du philosophe, que la nature et l'éducation ont concouru à rendre honnête homme, qui l'est à la fois par sentiment et par conviction; et celui de l'être dégradé, jeté par le sort dans la misère, par la misère dans la friponnerie, et qui a fini par mêler son travail à celui du malheur, et par devenir le complice de sa destinée.

Je laisse à ceux qui connaissent l'esprit français et le ton des sociétés de Paris, à juger si l'auteur en a fidèlement représenté les manières, le langage, les travers. Je ne sais s'ils trouveront dans ses peintures quelque exagération. Quant à moi, je la cherche en vain; et plus j'examine cette production originale, plus je demeure convaincu que sous des formes bizarres et hardies, elle couvre un fonds admirable de raison et de vérité; même dans les endroits où cette hardiesse nous paraît excessive, et où nos idées n'osent suivre celles de l'auteur, c'est notre faute et

non la sienne. Il est allé plus loin que nous, il connaît le chemin, il sait où il est : nos doutes ne prouvent que notre ignorance et notre infériorité.

S'il existe, ce que j'ignore, une seconde copie du *Neveu de Rameau*, je desire bien que son possesseur ne soit point le jaloux dépositaire d'un si précieux trésor, et qu'il se décide à en faire jouir le public français[1]. Ce dialogue, aussi remarquable par la composition que par le style, paraîtrait alors pour la

[1] C'est sur cette seconde copie, qui nous vient d'une main sûre, que nous avons imprimé *le Neveu de Rameau ;* il n'a de ressemblance, avec la traduction qu'en a publié en 1821, à Paris, chez *Delaunay*, M. De Saur, auteur d'une tragédie de *Philistis*, que dans le titre. Comment se fait-il que M. De Saur oublie son mérite comme traducteur, et ne veuille conserver que le titre d'éditeur? Sa traduction est cependant assez fidèle pour qu'il trouve quelque gloire à l'avoir faite. Tout porte néanmoins à croire que M. De Saur a donné cette traduction comme un ouvrage posthume et imprimé sur le manuscrit de Diderot; la note suivante suffit pour le prouver :

« Un hasard heureux nous a mis à portée (c'est M. De Saur qui parle) de remplir le vœu que forme ici M. Goëthe. Nous avons publié à Paris, en 1821, chez Delaunay, l'ouvrage de Diderot jusqu'alors inédit, intitulé *le Neveu de Rameau*. Tous les lecteurs ont reconnu dans ce tableau original le *faire* du grand peintre auquel nous en sommes redevables. On sera peut-être bien aise de voir ici l'analyse que lui ont consacrée les littérateurs les plus distingués de l'époque actuelle, ceux qui, par leur sagacité, leur esprit et leurs connaissances en littérature, étaient les plus capables d'apprécier cet écrit. »

La forme, le fonds et le *faire* de Diderot qui se retrouvent en partie dans la traduction de M. De Saur, auquel il manque parfois la grâce et la naïveté de l'expression de l'original, ont pu en

première fois dans tout son éclat. Car dans ma traduction il a dû perdre au moins la moitié de ses avan-

imposer à l'auteur de l'article suivant inséré dans *le Miroir* du 5 février 1822. Cet auteur, d'ailleurs, avait reçu l'ouvrage non comme une traduction, mais comme un écrit posthume et inédit :

Le Neveu de Rameau, dialogue, etc.

L'ouvrage dont on vient de lire le titre est-il réellement de Diderot? telle est la question que chacun s'est faite au moment où il a paru, et qui sera résolue affirmativement par tous ceux qui en étudieront attentivement le style et l'esprit. Diderot est peut-être, de tous les écrivains penseurs du dix-huitième siècle, celui dont il serait le plus difficile à un imitateur, même habile, de contrefaire le génie, ou si l'on veut, le talent. Original parfois jusqu'au sublime, souvent jusqu'à la bizarrerie, indépendant de toute espèce de préjugé, il a, plus que tout autre, une physionomie qui lui est propre, soit qu'on le considère comme philosophe, soit qu'on l'envisage seulement comme écrivain.

Le Neveu de Rameau réunit dans le style et dans l'ensemble des idées morales qui ont présidé à la composition de cet ouvrage, tous les défauts et toutes les qualités qu'on remarque dans les autres écrits de Diderot; il offre surtout des traits qui rappellent la philosophie tout à la fois cynique et sensée dont *Jacques le Fataliste* est empreint.

L'écrit posthume de Diderot est désordonné dans la forme, et parfaitement moral quant au fond. Le but de l'auteur paraît avoir été de faire ressortir toutes les difformités du vice civilisé, dans un dialogue dont plusieurs questions musicales et littéraires sont en apparence le texte et la base. Le prétendu neveu de Rameau, et Diderot lui-même qui se fait son interlocuteur, embrassent d'un coup d'œil hardiment philosophique toutes les circonstances de l'état social dans lequel l'un et l'autre ont vécu : c'est un résumé vif et piquant des diverses idées philosophiques que Diderot a déposées dans tous ses ouvrages. Celui-ci le fait connaître plus que

tages[1] : pour les lui conserver tous, il eût fallu que le soin de l'interpréter fût confié à un écrivain qui

tout autre : cet avantage, il le doit peut-être à l'intention où était l'auteur, en le composant, de ne le faire paraître qu'après sa mort. Nulle concession dans la forme ou dans la pensée n'en altère l'originalité ; c'est Diderot vis-à-vis de lui-même, c'est Diderot tout entier.

Une analyse, de quelque manière qu'on la fît, ne donnerait pas une idée suffisante de cet ouvrage ; elle serait même presque impossible : c'est une sorte de conversation libre et spirituelle, qui n'offre ni liaison, ni proportion, ni plan ; toutes les pensées partent d'une source commune pour tendre à un seul but ; mais l'enchaînement ou n'existe pas, ou n'est pas sensible. L'interlocuteur que le philosophe s'est donné, sous le nom de neveu de Rameau, est une espèce de raisonneur bouffon, un être besoigneux et dégradé, qui met à nu tout l'avilissement de son ame avec une candeur à la fois hideuse et comique. Voltaire avait peint le pauvre diable de la littérature : Diderot met en scène celui de la société. On voit combien d'aperçus originaux, d'idées neuves et de pensées profondes un pareil sujet devait fournir à un écrivain comme Diderot. Aussi cet ouvrage est-il un des plus singuliers qu'on puisse lire : presque à chaque ligne des traits inattendus, exprimés avec cette négligence énergique qui caractérise le style de l'auteur, vous arrêtent et vous saisissent. C'est un livre qui fait rire et penser. *Miroir du 5 février* 1822.

Pour nous laisser dans la persuasion que sa traduction était l'ouvrage même de Diderot, M. De Saur rappelle les doutes élevés à ce sujet par le journal *l'Abeille*, et dit :

« Lors de la publication de cette œuvre posthume de Diderot,
« quelques personnes ont paru douter de l'existence du neveu de

[1] La traduction française de M. De Saur suffirait pour attester le mérite de la traduction allemande de M. Goëthe, puisque, après avoir été traduit et retraduit, l'ouvrage n'a perdu que peu de sa grâce et de sa naïveté. Édit.

possédât mieux que moi les deux plus riches, les deux plus belles des langues vivantes.

« Rameau, et l'ont pris pour un personnage imaginaire, entre « autres, l'auteur d'une analyse de ce dialogue, laquelle a paru « dans *l'Abeille*. Qu'est-ce que c'est, dit-il, que ce neveu de Ra- « meau? a-t-il existé? * »

Le morceau suivant (sur les deux Rameau, l'oncle et le neveu) que nous trouvons dans le *Tableau de Paris*, de Mercier, nous a paru propre à convaincre les plus incrédules, et à leur prouver que c'est d'un de ses contemporains, qu'il avait très-réellement rencontré dans le monde, que Diderot a tracé dans cet ouvrage le bizarre portrait :

« J'ai connu dans ma jeunesse le musicien Rameau; c'était un grand homme sec et maigre, qui n'avait point de ventre, et qui, comme il était courbé, se promenait au Palais-Royal toujours les mains derrière le dos, pour faire son aplomb. Il avait un long nez, un menton aigu, des flûtes au lieu de jambes, la voix raúque. Il paraissait être de difficile humeur. A l'exemple des poètes, il déraisonnait sur son art.

« On disait alors que toute l'harmonie musicale était dans sa tête. J'allais à l'Opéra, et les opéras de Rameau (excepté quelques symphonies) m'ennuyaient étrangement. Comme tout le monde disait que c'était là le *nec plus ultra* de la musique, je croyais être mort à cet art, et je m'en affligeais intérieurement, lorsque Gluck, Piccini, Sacchini, sont venus interroger au fond de mon ame mes facultés engourdies ou non remuées. Je ne comprenais rien à la grande renommée de Rameau; il m'a paru depuis que je n'avais pas alors si grand tort.

« J'avais connu son neveu, moitié abbé, moitié laïque, qui vivait dans les cafés, et qui réduisait à la mastication tous les prodiges de la valeur, toutes les opérations du génie, tous les dévouements de l'héroïsme, enfin tout ce que l'on faisait de grand dans

* L'auteur de l'analyse insérée dans *le Miroir*, dit aussi le *prétendu* neveu de Rameau.

Ce serait une curiosité assez vaine que celle qui aurait pour objet de déterminer avec précision l'épo-

le monde. Selon lui, tout cela n'avait d'autre but ni d'autre résultat que de placer quelque chose sous la dent.

« Il prêchait cette doctrine avec un geste expressif et un mouvement de mâchoire très-pittoresque ; et quand on parlait d'un beau poème, d'une grande action, d'un édit : Tout cela, disait-il, depuis le maréchal de France jusqu'au savetier, et depuis Voltaire jusqu'à Chabane ou Chabanon, se fait indubitablement pour avoir de quoi mettre dans la bouche, et accomplir les lois de la *mastication*.

« Un jour dans la conversation il me dit : « Mon oncle musicien est un grand homme ; mais mon père soldat, puis violon, puis marchand, était un plus grand homme encore ; vous allez en juger : c'était lui qui savait mettre sous sa dent ! Je vivais dans la maison paternelle avec beaucoup d'insouciance ; car j'ai toujours été fort peu curieux de *sentineller* l'avenir. J'avais vingt-deux ans révolus lorsque mon père entra dans ma chambre, et me dit : « Combien de temps veux-tu vivre encore ainsi, lâche et fainéant ? Il y a deux années que j'attends de tes œuvres ; sais-tu qu'à l'âge de vingt ans j'étais pendu, et que j'avais un état ? » Comme j'étais fort jovial, je répondis à mon père : « C'est un état que d'être pendu ! Mais comment fûtes-vous pendu et encore mon père ? »

« Écoute, me dit-il, j'étais soldat et maraudeur ; le grand-prevôt me saisit et me fit accrocher à un arbre. Une petite pluie empêcha la corde de glisser comme il faut, ou plutôt comme il ne fallait pas. Le bourreau m'avait laissé ma chemise, parce qu'elle était trouée : des houssards passèrent, ne me prirent pas encore ma chemise, parce qu'elle ne valait rien ; mais d'un coup de sabre ils coupèrent ma corde, et je tombai sur la terre ; elle était humide ; la fraîcheur remit mes esprits ; je courus en chemise vers un bourg voisin ; j'entrai dans une taverne ; je dis à la femme : Ne vous effrayez pas de me voir en chemise, j'ai mon bagage derrière moi. Vous saurez.... je ne vous demande qu'une plume, de l'encre, quatre feuilles de papier, un pain d'un sou et une chopine de vin. Ma

que à laquelle Diderot a composé cet écrit [1]. Ce fut probablement vers 1760; car il y parle comme d'un

chemise trouée disposa sans doute la femme de la taverne à la commisération. J'écrivis sur les quatre feuilles de papier : *Aujourd'hui, grand spectacle donné par le fameux Italien; les premières places à six sous, et les secondes à trois. Tout le monde entrera, en payant.* Je me retranchai derrière une tapisserie, j'empruntai un violon, je coupai ma chemise en morceaux, j'en fis cinq marionnettes que j'avais barbouillées avec de l'encre et un peu de mon sang; et me voilà tour à tour à faire parler mes marionnettes, à chanter et à jouer du violon derrière ma tapisserie.

« J'avais préludé en donnant à mon violon un son extraordinaire. Le spectateur accourut, la salle fut pleine; l'odeur de la cuisine, qui n'était pas éloignée, me donna de nouvelles forces; la faim, qui jadis inspira Horace, sut inspirer ton père. Pendant une semaine entière je donnai deux représentations par jour, et sur l'affiche point de *relâche*. Je sortis de la taverne avec une casaque, trois chemises, des souliers et des bas, et assez d'argent pour gagner la frontière. Un petit enrouement, occasioné par la pendaison, avait disparu totalement; de sorte que l'étranger admira ma voix sonore. Tu vois que j'étais illustre à vingt ans, et que j'avais un état. Tu en as vingt-deux, tu as une chemise neuve sur le corps, voilà douze francs; sors de chez moi. »

« Ainsi me congédia mon père. Vous avouerez qu'il y avait plus loin de sortir de là que de faire *Dardanus*, ou *Castor et Pollux*. Depuis ce temps-là, je vois tous les hommes coupant leurs chemises selon leur génie, et jouant des marionnettes en public; le tout pour remplir leur bouche. La mastication, selon moi, est le vrai résultat des choses les plus rares de ce monde. »

« Ce neveu de Rameau, le jour de ses noces, avait loué toutes les vielleuses de Paris à un écu par tête, et il s'avança ainsi au milieu d'elles, tenant son épouse sous le bras : Vous êtes la vertu,

[1] Voyez cet Avertissement page xxv. Édit[s].

ouvrage nouveau, de la comédie des *Philosophes* de Palissot, représentée à Paris pour la première fois le 2 mai de cette année. Cette pièce était une satire dirigée contre Diderot, D'Alembert, et les hommes les plus illustres de la littérature française. On sent quelle rumeur elle dut exciter, soit parmi leurs amis, soit de la part de leurs ennemis; combien elle dut piquer la curiosité d'un public également avide de tout ce qui excite des impressions vives, chefs-d'œuvre ou ouvrages scandaleux, n'importe.

En Allemagne, la jalousie (qui est la même par

disait-il, mais j'ai voulu qu'elle fût relevée encore par les ombres qui vous environnent. »

Rameau, rendant visite à une belle dame, se lève tout à coup de dessus sa chaise, prend un petit chien qu'elle avait sur ses genoux, et le jette subitement par la fenêtre d'un troisième étage. La dame épouvantée s'écrie : Eh! que faites-vous, monsieur? — Il aboie faux, dit Rameau en se promenant avec l'indignation d'un homme dont l'oreille avait été déchirée.

Rameau ne put jamais faire entendre à Voltaire une note de musique, et celui-ci ne put jamais lui faire comprendre la beauté d'un de ses vers : de sorte qu'en faisant un opéra ensemble, ils en vinrent presque aux mains tout en parlant d'harmonie.

« La conversation qu'on vient de lire entre ce neveu de Rameau et Mercier, a, observe fort bien M. De Saur, le même ton, le même caractère que le dialogue de Diderot avec cet original. Les deux peintres ne se sont pas donné le mot. Une pareille ressemblance prouve évidemment que ce n'est point un personnage inventé, mais un être très-réel, dont l'un et l'autre ont tracé le portrait d'après nature. »

Oui, sans doute, cette ressemblance prouve que *le Neveu de Rameau* n'est point un être idéal; mais elle ne prouve pas que la traduction de M. De Saur soit l'original de Diderot. ÉDIT.

tout pays) a tenté quelquefois de manier ses perfides armes, en décochant des libelles contre les hommes de mérite, ou en les jouant en plein théâtre. Ce genre d'attaque a toujours produit peu d'effet, à moins que l'écrivain attaqué, doué d'un amour-propre trop irritable, n'appelât lui-même sur ses détracteurs l'attention publique, qui s'en détournait naturellement. Nous différons en cela des Français; et cette différence nous fait honneur. En France, le satirique qui révèle au public les petits travers d'un grand écrivain, ses bizarreries, ses misères domestiques, est accueilli avec une avide curiosité, avec un empressement stupide, comme si l'on s'étonnait d'apprendre qu'un homme est sujet aux divers accidents de la condition humaine[1]! En Allemagne, au contraire, la satire personnelle porte toujours à faux. Le public n'est point dupe du piége; l'homme d'un mérite reconnu n'en est point victime; on sait qu'il peut avoir, comme tout autre homme, des défauts de caractère, des tracasseries de famille, etc.; mais on n'est ni empressé à s'en informer, ni heureux de les découvrir : on s'occupe de ses ouvrages, et jamais de sa personne. On ne veut de lui que ce qu'il en donne au public, et il donne ce qu'il a de mieux, ses sentiments, ses pensées, son être intellectuel. On s'en tient avec raison à la relation abstraite d'auteur à lecteur. Ajoutez à cela que les Allemands portent l'en-

[1] Le lecteur français sait beaucoup de gré à celui qui fait connaître ces circonstances individuelles. Il est enchanté de savoir que D'Alembert était bâtard d'une chanoinesse, et que Pope était bossu.

thousiasme pour les talents nationaux jusqu'à l'idolâtrie. Aussi prodigues des marques de leur estime que les Français en sont avares, nous sommes fiers de la gloire d'un concitoyen. Nous voyons dans nos grands écrivains les richesses vivantes de la patrie. Chez nous le plus profond mépris fait justice des satiriques toujours sûrs d'être bien accueillis en France. Chez nous, l'homme de génie devient pour tous un ami que l'honneur nous fait un devoir de défendre. Mais pour le lecteur français, l'admiration est un joug insupportable; le Français est toujours prêt à se ranger du parti de l'envie, et le grand écrivain doit voir en lui l'allié de ses ennemis.

En Allemagne aussi, des hommes célèbres ont éprouvé quelques persécutions; car en quel pays l'envie a-t-elle complétement épargné la gloire ? On a vu quelquefois des mains jalouses et puissantes suspendre la tempête sur des têtes illustres. Mais l'opinion reste fidèle au mérite. Le public n'est ni l'écho ni le complice des persécuteurs; et quand l'orage a cessé, on n'entend plus que le murmure flatteur des éloges, qui, pleuvant de toutes parts comme une ondée bienfaisante, fécondent la sève du talent, et multiplient ses fleurs et ses fruits.

Ces exemples d'injustices ont d'ailleurs toujours été très-rares; le plus souvent parmi nous on peut avoir de la gloire impunément, et la sécurité est compagne du génie. Lorsqu'un auteur allemand a communiqué avec franchise et loyauté à sa nation les fruits de ses veilles, dès-lors son rôle est achevé, celui de ses lecteurs commence; sans intrigue, sans

protection, sa réputation se fait d'elle-même. Il peut se reposer de ses travaux avec l'idée consolante de les voir de son vivant appréciés avec autant d'équité que de bienveillance. Il peut même en écrivant s'attacher davantage à la profondeur de la pensée qu'à l'extrême clarté de l'expression. Il a affaire à un public qui n'est point paresseux d'esprit, qui ne craint pas d'être attentif, de prendre sa part du travail, et de voler au devant de la vérité, à travers les nuages légers qui la lui dérobent encore. Nos auteurs usent noblement de cette liberté de penser et d'écrire, qui est plus grande en Allemagne que partout ailleurs, parce que les droits les plus sacrés, et ceux dont la conservation importe le plus à l'homme, y sont religieusement respectés; la liberté individuelle est assurée; la violation du domicile serait vue avec horreur; chacun dans sa ville, dans son château, dans sa chaumière, vit, pense, agit, écrit avec indépendance. L'écrivain n'a point à redouter ni la surveillance inquiète d'un gouvernement ombrageux, ni les ténébreuses manœuvres d'une infâme police, capable, par les terreurs qu'elle inspire, de tuer le génie. Lors même qu'il tomberait dans quelques erreurs, le public respecterait toujours en lui le noble motif qui l'anime, le perfectionnement des connaissances, l'amélioration des destinées du genre humain. Ainsi, que son pays soit en paix ou en guerre, que le calme ou l'orage règnent autour de lui, le talent, avec une persévérance inaltérable, suit la route ouverte par le génie, sans égard aux événements du monde matériel qui l'environne.

En France, il n'en est pas de même ; là les auteurs n'ont pas affaire à un public aussi bienveillant ; il faut, pour conquérir sa faveur, s'imposer des efforts en plus d'un genre, et travailler ses succès encore plus que ses ouvrages. Mais si l'écrivain français n'est pas, comme l'auteur allemand, le héros du public, en revanche il est le coryphée de sa société. C'est dans le petit cercle d'une coterie qu'il tranche, décide, influence, exerce un souverain empire. En France, la partie éclairée de la nation est toujours divisée en un certain nombre de ces coteries, qui se disputent le sceptre de l'opinion, et veulent imposer à la grande majorité de la nation le joug de leurs décisions et le culte de leurs idoles. Leurs attaques respectives, leurs succès, leurs revers, se réfléchissent dans cette glace mobile, et tiennent l'esprit public dans une fluctuation perpétuelle.

Ceci nous ramène à la comédie des *Philosophes*. Cette satire dramatique était dirigée contre une des sociétés les plus brillantes, les plus influentes de Paris : tous ses membres avaient des talents, de la considération personnelle ; plusieurs, un rang distingué, une importance sociale. Qu'on juge de l'indignation qui dut éclater de toutes parts contre un auteur qui essayait de les vilipender, de jouer en plein théâtre leurs manières, leurs mœurs, leur vie privée ; attaques toujours inquiétantes, même pour les hommes du mérite le plus éminent.

En effet, on peut avancer que jamais le public en masse ne juge réellement un homme extraordinaire, parce que le public en masse se compose d'hommes

bornés, tellement absorbés dans un cercle étroit de petits intérêts, qu'ils sont totalement étrangers à la sphère des hautes conceptions de l'intelligence humaine : ils savent bien qu'il y a de grandes pensées, des connaissances sublimes, mais seulement par ouï-dire; leur estime pour les hommes de génie consiste uniquement dans un sentiment très-vague, très-confus de leur supériorité, nullement dans une vue nette et distincte de ce qui la constitue. Cet examen, cette analyse passe la portée du public en général.

A l'égard des mœurs, des manières, de la vie privée, c'est là ce que l'homme supérieur a de commun avec les autres hommes; c'est en cela qu'ils sont tous ses juges compétents : aussi ses ennemis n'oublient rien pour l'attirer et le faire descendre de sa sphère supérieure et élevée dans ce petit cercle, pour l'y soumettre aux arrêts de l'opinion de société, quelquefois même aux décisions plus sérieuses des autorités politiques et judiciaires.

Par là, ce que le génie a d'important et de recommandable, ses travaux pour l'accroissement des lumières et de la félicité du genre humain, se trouve mis de côté : l'attention publique en est tout-à-fait détournée, tandis qu'elle se porte exclusivement sur le côté *ordinaire* des hommes *extraordinaires*, côté souvent défectueux, à raison de la supériorité même du talent, qui modifie en entier l'individu qui le possède, et lui donne une couleur particulière dans les circonstances ordinaires de l'existence : il n'agit pas comme les autres, parce qu'il ne voit point comme eux. De la hauteur où il est placé, les objets lui pa-

raissent tout autres qu'ils sont pour les yeux du vulgaire. Remarquez ces singularités, mais gardez-vous de les blâmer avec trop de précipitation. L'homme supérieur doit être d'avance justifié à tous les yeux comme il l'est aux siens; quelque étranges que ses opinions puissent nous sembler, si elles sont sincères, il garde tous ses droits à notre estime. Il n'appartient pas au monde, comme être moral seulement. Dans la connaissance intime de ses pensées, il ne dépend point d'autrui; il n'en doit compte qu'à son Dieu et à lui-même. Il n'a que deux juges infaillibles, Dieu après sa mort, et lui-même pendant sa vie.

C'est comme être pensant que l'homme de génie appartient à l'univers, comme exerçant par l'activité de sa pensée une profonde influence sur les destinées du reste des hommes; et, je l'ai déjà dit, cette puissance résulte encore plus de son ascendant sur les esprits, que de la connaissance exacte qu'ils ont de cette force qui les subjugue. Ils sont entraînés plus qu'éclairés; ils sentent vivement ce qu'ils n'apprécient point; car l'esprit vulgaire n'apprécie point l'esprit supérieur; il ne peut atteindre à cette hauteur. L'esprit supérieur ne se met pas mieux à la place de l'esprit vulgaire; il ne saurait y descendre. Règle générale : les hommes ne sont réellement jugés que par leurs pairs; les gens médiocres par d'autres gens médiocres; les grands hommes par d'autres grands hommes.

Au reste, lorsqu'un homme supérieur prête dans sa *partie vulgaire* le flanc à la satire et au ridicule, le vulgaire en est charmé; cela est dans l'ordre; c'est

le premier mouvement du cœur humain. Qui le croirait? La cause en est au fond plus honorable pour nous qu'elle ne le paraît d'abord : c'est le desir secret de s'élever par la pensée, desir invinciblement attaché à la qualité d'homme, et qui, lorsqu'il ne peut se satisfaire, se change en dépit contre ceux qui possèdent cet avantage que nous ambitionnons tous, lors même que nous n'avons pu l'acquérir. Ce sentiment vient toujours, comme on le voit, de la hauteur et de la sublimité de notre nature intellectuelle.

Mais sans nous égarer plus long-temps dans ces considérations étrangères à notre sujet, revenons à l'objet qui nous y a engagés, à la petite guerre des petits esprits contre les grands hommes français du dix-huitième siècle; revenons à la comédie des *Philosophes*, au *Neveu de Rameau* et à Diderot. Palissot l'avait attaqué dans sa conduite et dans ses mœurs : Diderot, par représailles, emploie les mêmes armes; il représente à son tour Palissot comme un être immoral, dangereux, affreux, chassé de la bonne compagnie, perdu de réputation, etc., etc., et il n'oublie rien pour rejeter sur son Zoïle les couleurs odieuses dont celui-ci avait cherché à le noircir [1].

La fougue avec laquelle ce chapitre est écrit, fait présumer que Diderot était alors en verve de haine et de ressentiment, et qu'ainsi c'est dans le moment où le scandale occasioné par la comédie des *Philosophes* occupait tous les esprits, que son *Neveu de Rameau* fut composé. Il y fait mention de Rameau

[1] Voyez pages 19, 22, 77, 78, 92, 93. ÉDIT[s].

l'oncle comme vivant encore à cette époque (Rameau l'oncle ne mourut qu'en 1764). C'est aussi dans le même temps que parurent *la Fausse Confiance*, de Bret, et d'autres ouvrages maintenant enterrés dans l'abîme de l'oubli, et dont Diderot nous donne, pour ainsi dire, les extraits mortuaires.

A cette époque un grand nombre d'autres traits satiriques furent décochés de part et d'autre. Je ne citerai de ces pamphlets que *la Vision de Charles Palissot*, dont l'abbé Morellet était l'auteur. Plusieurs, étant assez hardis, coururent en manuscrit et ne furent point imprimés; c'est sans doute cette raison qui a déterminé Diderot à ne point publier son *Neveu de Rameau*, que je regarde comme le morceau le plus important composé à l'occasion de ces querelles, et comme le seul fait pour leur survivre, parce qu'il réunit au feu de la colère, le feu du génie, qui jette un éclat plus durable.

Au reste, gardons-nous de croire que Palissot fut un aussi méchant homme qu'il est représenté dans cet écrit; il a fourni, non sans succès, une longue carrière littéraire; il s'est soutenu avec honneur pendant tout le cours de la révolution française: il vit peut-être encore au moment où j'écris ceci[1]. Il rit en se rappelant l'animosité de ces vieilles querelles, et les inculpations odieuses que Diderot et lui

[1] Effectivement, en 1805, époque où M. Goëthe publia la traduction allemande du *Neveu de Rameau*, Palissot vivait encore; il n'est mort qu'en 1813, plus qu'octogénaire.

Cet écrivain était instruit, et possédait une littérature assez étendue; mais il n'avait de talent réel dans aucun genre. Quant

ne s'épargnèrent pas. S'il en rit, il fait bien ; en France surtout, on est toujours sûr d'avoir les rieurs de son côté, et si l'on parvient une fois à s'emparer de l'arme du ridicule, la victoire n'est pas long-temps incertaine.

à la méchanceté, il ne se démentit jamais, depuis ses premiers ouvrages, où il représente Helvétius et D'Alembert comme des *marauds qui enseignaient à voler dans la poche*, jusqu'à ses derniers, où il donne pour père et mère un chien et une furie à l'abbé Geoffroi :

Fruit clandestin d'une ardeur passagère,
Dont Alecton s'enflamma pour Cerbère.

Palissot a continué ainsi pendant plus de soixante ans à dire paisiblement des injures atroces à tout le monde : on y était fait ; on ne s'en fâchait pas : on savait que le public n'y prenait pas garde ; sa nullité lui tenait lieu d'innocence. (*Note de M. De Saur.*)

LE NEVEU DE RAMEAU.

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie; j'abandonne mon esprit à tout son libertinage; je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit, dans l'allée de Foi, nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées ce sont mes *catins*. Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de *la Régence*. Là, je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de *la Régence* est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu; c'est là que

font assaut *Légal* le profond, *Philidor* le subtil, le solide *Mayot;* qu'on voit les coups les plus surprenants et qu'on entend les plus mauvais propos; car si l'on peut être homme d'esprit et grand joueur d'échecs comme *Légal*, on peut être aussi un grand joueur d'échecs et un sot comme *Foubert* et *Mayot*. Une après-dînée j'étais là, regardant beaucoup, parlant peu et écoutant le moins que je pouvais, lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ce pays où Dieu n'en a pas laissé manquer. C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison; il faut que les notions de l'honnête et du déshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête, car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et ce qu'il en a reçu de mauvaises sans pudeur. Au reste, il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais et que son originalité ne vous arrête pas, ou vous mettrez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuirez. Dieux, quels terribles poumons! Rien ne dissemble plus de lui que lui-même. Quelquefois il est maigre et hâve comme un malade au dernier degré de la consomption; on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe. Le mois suivant, il est

gras et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourd'hui en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe, on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône. Demain poudré, chaussé, frisé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre, et vous le prendriez à peu près pour un honnête homme : il vit au jour la journée; triste ou gai, selon les circonstances. Son premier soin, le matin, quand il est levé, est de savoir où il dînera; après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude : ou il regagne à pied un petit grenier qu'il habite, à moins que l'hôtesse ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef; ou il se rabat dans une taverne du faubourg où il attend le jour entre un morceau de pain et un pot de bierre. Quand il n'a pas six sous dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours soit à un fiacre de ses amis, soit au cocher d'un grand seigneur qui lui donne un lit sur de la paille, à côté de ses chevaux. Le matin il a encore une partie de son matelas dans les cheveux. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit le cours ou les Champs-Élysées. Il reparaît avec le jour à la ville, habillé de la veille pour le lendemain, et du lendemain quelquefois pour le reste de la semaine. Je n'es-

time pas ces originaux-là; d'autres en font leurs connaissances familières, même leurs amis. Ils m'arrêtent une fois l'an, quand je les rencontre, parce que leur caractère tranche avec celui des autres, et qu'ils rompent cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage, ont introduite. S'il en paraît un dans une compagnie, c'est un grain de levain qui fermente et qui restitue à chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite, il fait approuver ou blâmer; il fait sortir la vérité, il fait connaître les gens de bien, il démasque les coquins; c'est alors que l'homme de bon sens écoute et démêle son monde.

Je connaissais celui-ci de longue main. Il fréquentait dans une maison dont son talent lui avait ouvert la porte. Il y avait une fille unique; il jurait au père et à la mère qu'il épouserait leur fille. Ceux-ci haussaient les épaules, lui riaient au nez, lui disaient qu'il était fou; et je vis le moment que la chose était faite. Il m'empruntait quelques écus que je lui donnais. Il s'était introduit, je ne sais comment, dans quelques maisons honnêtes où il avait son couvert, mais à la condition qu'il ne parlerait pas sans en avoir obtenu la permission. Il se taisait et mangeait de rage; il était excellent à voir dans cette contrainte. S'il lui prenait envie de manquer au traité

et qu'il ouvrît la bouche, au premier mot tous les convives s'écriaient *Rameau!* alors la fureur étincelait dans ses yeux et il se remettait à manger avec plus de rage. Vous étiez curieux de savoir le nom de l'homme et vous le savez. C'est *Rameau*, élève du célèbre qui nous a délivré du plein-chant que nous psalmodions depuis plus de cent ans, qui a tant écrit de visions inintelligibles et de vérités apocalyptiques sur la théorie de la musique, où ni lui ni personne n'entendit jamais rien et de qui nous avons un certain nombre d'opéra où il y a de l'harmonie, des bouts de chants, des idées décousues, du fracas, des vols, des triomphes, des lances, des gloires, des murmures, des victoires à perte d'haleine, des airs de danse qui dureront éternellement et qui après avoir enterré le *Florentin*, sera enterré par les virtuoses italiens, ce qu'il pressentait et le rendait sombre, triste, hargneux, car personne n'a autant d'humeur, pas même une jolie femme qui se lève avec un bouton sur le nez, qu'un auteur menacé de survivre à sa réputation, témoin *Marivaux* et *Crébillon le fils*.

Il m'aborde. Ah! ah! Vous voilà, monsieur le philosophe; et que faites-vous ici parmi ce tas de fainéants? Est-ce que vous perdez aussi votre temps à pousser le bois?.... (C'est ainsi qu'on appelle par mépris jouer aux échecs ou aux dames.)

MOI.

Non, mais quand je n'ai rien de mieux à faire, je m'amuse à regarder un instant ceux qui le poussent bien.

LUI.

En ce cas, vous vous amusez rarement; excepté *Légal* et *Philidor*, le reste n'y entend rien.

MOI.

Et Monsieur de *Bussy* donc?

LUI.

Celui-là est en joueur d'échecs ce que Mademoiselle Clairon est en actrice : ils savent de ces jeux l'un et l'autre tout ce qu'on en peut apprendre.

MOI.

Vous êtes difficile, et je vois que vous ne faites grâce qu'aux hommes sublimes.

LUI.

Oui, aux échecs, aux dames, en poésie, en éloquence, en musique et autres fadaises comme cela. A quoi bon la médiocrité dans ces genres?

MOI.

A peu de chose, j'en conviens. Mais c'est qu'il faut qu'il y ait un grand nombre d'hommes qui s'y appliquent pour faire sortir l'homme de génie. Il est un dans la multitude, mais laissons cela. Il y a une éternité que je ne vous ai vu. Je ne pense guère à vous quand je ne vous vois pas,

mais vous me plaisez toujours à revoir. Qu'avez-vous fait?

LUI.

Ce que vous, moi et tous les autres font, du bien, du mal, et rien. Et puis j'ai eu faim, et j'ai mangé, quand l'occasion s'en est présentée; après avoir mangé, j'ai eu soif et j'ai bu quelquefois. Cependant la barbe me venait, et quand elle a été venue je l'ai fait raser.

MOI.

Vous avez mal fait; c'est la seule chose qui vous manque pour être un sage.

LUI.

Oui-dà. J'ai le front grand et ridé, l'œil ardent, le nez saillant, les joues larges, le sourcil noir et fourni, la bouche bien fendue, la lèvre rebordée et la face carrée. Si ce vaste menton était couvert d'une longue barbe, savez-vous que cela figurerait très-bien en bronze ou en marbre?

MOI.

A côté d'un César, d'un Marc-Aurèle, d'un Socrate.

LUI.

Non. Je serais mieux entre Diogène, *Laïs* et Phryné. Je suis effronté comme l'un, et je fréquente volontiers chez les autres.

MOI.

Vous portez-vous toujours bien?

LUI.

Oui, ordinairement; mais pas merveilleusement aujourd'hui.

MOI.

Comment! vous voilà avec un ventre de Silène et un visage de.....

LUI.

Un visage qu'on prendrait pour un c.. C'est que l'humeur qui fait sécher mon cher maître engraisse apparemment son cher..... élève.

MOI.

A propos de ce *cher maître*, le voyez-vous quelquefois?

LUI.

Oui, passer dans la rue.

MOI.

Est-ce qu'il ne vous fait aucun bien?

LUI.

S'il en fait à quelqu'un, c'est sans s'en douter. C'est un philosophe dans son espèce; il ne pense qu'à lui, le reste de l'univers lui est comme d'un clou à un soufflet. Sa fille et sa femme n'ont qu'à mourir quand elles voudront, pourvu que les cloches de la paroisse qui sonneront pour elles continuent de résonner la *douzième* et la *dix-septième*, tout sera bien. Cela est heureux pour lui, et c'est ce que je prise particulièrement dans les gens de génie. Ils ne sont bons qu'à une

chose, passé cela, rien; ils ne savent ce que c'est d'être citoyens, pères, mères, parents, amis. Entre nous, il faut leur ressembler de tout point, mais ne pas desirer que la graine en soit commune. Il faut des hommes; mais pour des hommes de génie, point, non, ma foi, il n'en faut point. Ce sont eux qui changent la face du globe; et dans les plus petites choses, la sottise est si commune et si puissante qu'on ne la réforme pas sans charivari. Il s'établit partie de ce qu'ils ont imaginé, partie reste comme il était; de là deux évangiles, un habit d'arlequin. La sagesse du moine de Rabelais est la vraie sagesse pour son repos et pour celui des autres. Faire son devoir tellement quellement, toujours dire du bien de monsieur le *Prieur* et laisser aller le monde à sa fantaisie. Il va bien, puisque la multitude en est contente. Si je savais l'histoire, je vous montrerais que le mal est toujours venu ici bas par quelques hommes de génie; mais je ne sais pas l'histoire, parce que je ne sais rien. Le diable m'emporte si j'ai jamais rien appris, et si, pour n'avoir rien appris, je m'en trouve plus mal. J'étais un jour à la table d'un ministre du roi de ****, qui a de l'esprit comme quatre; eh bien, il nous démontra clair comme un et un font deux, que rien n'était plus utile aux peuples que le mensonge, rien de plus nuisible que la vérité. Je ne me rappelle pas bien ses preuves, mais il s'ensuivait

évidemment que les gens de génie sont détestables, et que si un enfant apportait en naissant, sur son front, la caractéristique de ce dangereux présent de la nature, il faudrait ou l'étouffer, ou le jeter aux canards.

MOI.

Cependant ces personnages-là, si ennemis du génie, prétendent tous en avoir.

LUI.

Je crois bien qu'ils le pensent au dedans d'eux-mêmes, mais je ne crois pas qu'ils osassent l'avouer.

MOI.

C'est par modestie. Vous conçûtes donc là une terrible haine contre le génie?

LUI.

A n'en jamais revenir.

MOI.

Mais j'ai vu un temps que vous vous désespériez de n'être qu'un homme commun. Vous ne serez jamais heureux si le pour et le contre vous affligent également; il faudrait prendre son parti, et y demeurer attaché. Tout en convenant avec vous que les hommes de génie sont communément singuliers, ou, comme dit le proverbe, qu'*il n'y a pas de grands esprits sans un grain de folie*, on n'en reviendra pas; on méprisera les siècles qui n'en auront point produit. Ils feront l'hon-

neur des peuples chez lesquels ils auront existé; tôt ou tard on leur élève des statues, et on les regarde comme les bienfaiteurs du genre humain. N'en déplaise à ce ministre sublime que vous m'avez cité, je crois que si le mensonge peut servir un moment, il est nécessairement nuisible à la longue, et qu'au contraire la vérité sert nécessairement à la longue, bien qu'il puisse arriver qu'elle nuise dans le moment. D'où je serais tenté de conclure que l'homme de génie qui décrie une erreur générale, ou qui accrédite une grande vérité, est toujours un être digne de notre vénération. Il peut arriver que cet être soit la victime du préjugé et des lois; mais il y a deux sortes de lois, les unes d'une équité, d'une généralité absolues, d'autres bizarres, qui ne doivent leur sanction qu'à l'aveuglement ou à la nécessité des circonstances. Celles-ci ne couvrent le coupable qui les enfreint, que d'une ignominie passàgère, ignominie que le temps reverse sur les juges et sur les nations, pour y rester à jamais. De Socrate ou du magistrat qui lui fit boire la ciguë, quel est aujourd'hui le déshonoré?

LUI.

Le voilà bien avancé! en a-t-il été moins condamné? en a-t-il moins été mis à mort? en a-t-il moins été un citoyen turbulent? par le mépris d'une mauvaise loi, en a-t-il moins encouragé les fous au mépris des bonnes? en a-t-il moins été

un particulier audacieux et bizarre? Vous n'étiez pas éloigné tout-à-l'heure d'un aveu peu favorable aux hommes de génie.

MOI.

Écoutez-moi, cher homme. Une société ne devrait pas avoir de mauvaises lois, et si elle n'en avait que de bonnes, elle ne serait jamais dans le cas de persécuter un homme de génie. Je ne vous ai pas dit que le génie fût indivisiblement attaché à la méchanceté, ni la méchanceté au génie. Un sot sera plus souvent un méchant qu'un homme d'esprit. Quand un homme de génie serait communément d'un commerce dur, difficile, épineux, insupportable, quand même ce serait un méchant, qu'en concluriez-vous?

LUI.

Qu'il est bon à noyer.

MOI.

Doucement, cher homme. Çà, dites-moi, je ne prendrai pas votre *oncle Rameau* pour exemple. C'est un homme dur, c'est un brutal; il est sans humanité, il est avare, il est mauvais père, mauvais époux, mauvais *oncle*; mais il n'est pas décidé que ce soit un homme de génie, qu'il ait poussé son art fort loin, et qu'il soit question de ses ouvrages dans dix ans. Mais Racine? celui-là certes avait du génie, et ne passait pas pour un trop bon homme. Mais Voltaire!...

LUI.

Ne me pressez pas, car je suis conséquent.

MOI.

Lequel des deux préféreriez-vous, ou qu'il eût été un bon homme, identifié avec son comptoir, comme *Briasson*, ou avec son aune, comme *Barbier*, faisant régulièrement tous les ans un enfant légitime à sa femme, bon mari, bon père, bon oncle..... bon voisin, honnête commerçant, mais rien de plus; ou qu'il eût été fourbe, traître, ambitieux, envieux, méchant, mais auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus*, d'*Iphigénie*, de *Phèdre*, d'*Athalie?*

LUI.

Pour lui, ma foi, peut-être que de ces deux hommes, il eût mieux valu qu'il eût été le premier.

MOI.

Cela est même infiniment plus vrai que vous ne le sentez.

LUI.

Oh! vous voilà vous autres! Si nous disons quelque chose de bien, c'est comme des fous ou des inspirés, par hasard.. Il n'y a que vous autres qui vous entendiez; oui, monsieur le philosophe, je m'entends aussi bien que vous vous entendez.

MOI.

Voyons; eh bien, pourquoi lui?

LUI.

C'est que toutes ces belles choses-là qu'il a faites ne lui ont pas rendu vingt mille francs, et que s'il eût été un bon marchand en soie de la rue Saint-Denis ou Saint-Honoré, un bon épicier en gros, un apothicaire bien achalandé, il eût amassé une fortune immense, et qu'en l'amassant il n'y aurait eu sorte de plaisirs dont il n'eût joui; qu'il aurait donné de temps en temps la pistole à un pauvre diable de bouffon comme moi qui l'aurait fait rire, et qui lui aurait procuré *par fois de jolies filles*; que nous aurions fait d'excellents repas chez lui, joué gros jeu, bu d'excellents vins, d'excellentes liqueurs, d'excellent café, fait des parties de campagne; et vous voyez que je m'entendais; vous riez?.... mais laissez-moi dire : il eût été mieux pour ses entours.

MOI.

Sans contredit. Pourvu qu'il n'eût pas employé d'une façon déshonnête l'opulence qu'il aurait acquise par un commerce légitime; qu'il eût éloigné de sa maison tous ces joueurs, tous ces parasites, tous ces fades complaisants, tous ces fainéants, tous ces pervers inutiles, et qu'il eût fait assommer à coups de bâton, par ses garçons de boutique, l'homme officieux qui soulage par la variété les maris du dégoût d'une cohabitation habituelle avec leurs femmes.

LUI.

Assommer, monsieur, assommer! On n'assomme personne dans une ville bien policée. C'est un état honnête, beaucoup de gens, même titrés, s'en mêlent. Et à quoi diable voulez-vous donc qu'on emploie son argent, si ce n'est à avoir bonne table, bonne compagnie, bons vins, belles femmes, plaisirs de toutes les couleurs, amusements de toutes les espèces? J'aimerais autant être gueux que de posséder une grande fortune sans aucune de ces jouissances. Mais revenons à Racine. Cet homme n'a été bon que pour des inconnus et que pour le temps où il n'était plus.

MOI.

D'accord; mais pesez le mal et le bien. Dans mille ans d'ici, il fera verser des larmes; il sera l'admiration des hommes dans toutes les contrées de la terre; il inspirera l'humanité, la commisération, la tendresse. On demandera qui il était, de quel pays, et on l'enviera à la France. Il a fait souffrir quelques êtres qui ne sont plus, auxquels nous ne prenons presque aucun intérêt; nous n'avons rien à redouter ni de ses vices, ni de ses défauts. Il eût été mieux sans doute qu'il eût reçu de la nature la vertu d'un homme de bien avec les talents d'un grand homme. C'est un arbre qui a fait sécher quelques arbres plantés dans son voisinage, qui a étouffé les plantes qui croissaient à ses pieds; mais il a porté sa

cime jusque dans la nue, ses branches se sont étendues au loin; il a prêté son ombre à ceux qui venaient, qui viennent et qui viendront se reposer autour de son tronc majestueux; il a produit des fruits d'un goût exquis, et qui se renouvellent sans cesse. Il serait à souhaiter que *Voltaire* eût encore la douceur de *Duclos*, l'ingénuité de l'abbé *Trublet*, la droiture de l'abbé *d'Olivet*; mais puisque cela ne se peut, regardons la chose du côté vraiment intéressant; oublions pour un moment le point que nous occupons dans l'espace et dans la durée, et étendons notre vue sur les siècles à venir, les régions les plus éloignées et les peuples à naître. Songeons au bien de notre espèce; si nous ne sommes point assez généreux, pardonnons au moins à la nature d'avoir été plus sage que nous. Si vous jetez de l'eau froide sur la tête de *Greuze*, vous éteindrez peut-être son talent avec sa vanité. Si vous rendez *Voltaire* moins sensible à la critique, il ne saura plus descendre dans l'ame de Mérope, il ne vous touchera plus.

LUI.

Mais si la nature était aussi puissante que sage, pourquoi ne les a-t-elle pas fait aussi bons qu'elle les a fait grands?

MOI.

Mais ne voyez-vous pas qu'avec un pareil raisonnement vous renversez l'ordre général, et que

si tout ici bas était excellent, il n'y aurait rien d'excellent?

LUI.

Vous avez raison; le point important est que vous et moi nous soyons, et que nous soyons vous et moi; que tout aille d'ailleurs comme il pourra. Le meilleur ordre des choses, à mon avis, est celui où je devais être, et foin du plus parfait des mondes, si je n'en suis pas. J'aime mieux être, et même être impertinent raisonneur, que de n'être pas.

MOI.

Il n'y a personne qui ne pense comme vous, et qui ne fasse le procès à l'ordre qui est, sans s'apercevoir qu'il renonce à sa propre existence.

LUI.

Il est vrai.

MOI.

Acceptons donc les choses comme elles sont. Voyons ce qu'elles nous coûtent, et ce qu'elles nous rendent, et laissons là le tout que nous ne connaissons pas assez pour le louer ou le blâmer, et qui n'est peut-être ni bien ni mal, s'il est nécessaire, comme beaucoup d'honnêtes gens l'imaginent.

LUI.

Je n'entends pas grand'chose à tout ce que vous me débitez là. C'est apparemment de la philosophie; je vous préviens que je ne m'en mêle

pas. Tout ce que je sais, c'est que je voudrais bien être un autre, au hasard d'être un homme de génie, un grand homme; oui, il faut que j'en convienne, il y a là quelque chose qui me le dit. Je n'en ai jamais entendu louer un seul que son éloge ne m'ait fait enrager secrètement. Je suis envieux. Lorsque j'apprends de leur vie privée quelque trait qui les dégrade, je l'écoute avec plaisir; cela nous rapproche, j'en supporte plus aisément ma médiocrité. Je me dis : Certes, tu n'aurais jamais fait *Mahomet*, mais ni l'éloge de *Maupeou*. J'ai donc été, je suis donc fâché d'être médiocre. Oui, oui, je suis médiocre et fâché. Je n'ai jamais entendu jouer l'ouverture des *Indes galantes*; jamais entendu chanter *Profonds abîmes du Ténare; Nuit, éternelle nuit*, sans me dire avec douleur : Voilà ce que tu ne feras jamais. J'étais donc jaloux de mon *oncle*; et s'il y avait eu à sa mort quelques belles pièces de clavecin dans son porte-feuille, je n'aurais pas balancé à rester moi et à être lui.

MOI.

S'il n'y a que cela qui vous chagrine, cela n'en vaut pas trop la peine.

LUI.

Ce n'est rien, ce sont des moments qui passent. (Puis il se remettait à chanter l'ouverture des *Indes galantes* et l'air *Profonds abîmes*, et il ajoutait :)

Le quelque chose qui est là et qui me parle me dit : *Rameau*, tu voudrais bien avoir fait ces deux morceaux-là ; si tu avais fait ces deux morceaux-là, tu en ferais bien deux autres ; et quand tu en aurais fait un certain nombre, on te jouerait, on te chanterait partout. Quand tu marcherais, tu aurais la tête droite, ta conscience te rendrait témoignage à toi-même de ton propre mérite, les autres te désigneraient du doigt, on dirait : C'est lui qui a fait les jolies gavottes (et il chantait les gavottes). Puis, avec l'air d'un homme touché qui nage dans la joie et qui en a les yeux humides, il ajoutait en se frottant les mains : Tu auras une bonne maison (il en mesurait l'étendue avec ses bras), un bon lit (et il s'y étendait nonchalamment), de bons vins (qu'il goûtait en faisant claquer sa langue contre son palais), un bon équipage (et il levait le pied pour y monter), de jolies femmes (à qui il prenait déjà ** *** et qu'il regardait voluptueusement), cent faquins me viendront encenser tous les jours (et il croyait les voir autour de lui : il voyait *Palissot*, *Poinsinet*, les *Fréron* père et fils, *La Porte* ; il les entendait, il se rengorgeait, les approuvait, leur souriait, les dédaignait, les méprisait, les chassait, les rappelait ; puis il continuait :) Et c'est ainsi que l'on te dirait le matin que tu es un grand homme ; tu lirais dans l'*Histoire des trois siècles*[1] que tu es un grand

[1] Ouvrage de l'abbé Sabatier. ÉDIT^r.

homme, tu serais convaincu le soir que tu es un grand homme, et le grand homme *Rameau* s'endormirait au doux murmure de l'éloge qui retentirait dans son oreille, même en dormant, il aurait l'air satisfait: sa poitrine se dilaterait, s'éleverait, s'abaisserait avec aisance, il ronflerait comme un grand homme..... (Et en parlant ainsi, il se laissait aller mollement sur une banquette; il fermait les yeux, et il imitait le sommeil heureux qu'il imaginait. Après avoir goûté quelques instants la douceur de ce repos, il se réveillait, étendait les bras, bâillait, se frottait les yeux, et cherchait encore autour de lui ses adulateurs insipides.)

MOI.

Vous croyez donc que l'homme heureux a son sommeil.

LUI.

Si je le crois! Moi, pauvre hère; lorsque le soir j'ai regagné mon grenier et que je me suis fourré dans mon grabat, je suis ratatiné sous ma couverture, j'ai la poitrine étroite et la respiration gênée; c'est une espèce de plainte faible qu'on entend à peine, au lieu qu'un financier fait retentir son appartement et étonne toute sa rue. Mais ce qui m'afflige aujourd'hui, ce n'est pas de ronfler et de dormir mesquinement comme un misérable.

MOI.

Cela est pourtant triste.

LUI.

Ce qui m'est arrivé l'est bien davantage.

MOI.

Qu'est-ce donc ?

LUI.

Vous avez toujours pris quelque intérêt à moi, parce que je suis un bon diable, que vous méprisez dans le fond, mais qui vous amuse.

MOI.

C'est la vérité.

LUI.

Et je vais vous le dire (avant que de commencer il pousse un profond soupir et porte ses deux mains à son front, ensuite il reprend un air tranquille et me dit) :

Vous savez que je suis un ignorant, un sot, un fou, un impertinent, un paresseux, ce que nos Bourguignons appellent un *fieffé truaud*, un *c....n*, un *gourmand*.

MOI.

Quel panégyrique !

LUI.

Il est vrai de tout point, il n'y a pas un mot à rabattre; point de contestation là-dessus, s'il vous plaît. Personne ne me connaît mieux que moi, et je ne dis pas tout.

MOI.

Je ne veux point vous fâcher, et je conviendrai de tout.

LUI.

Eh bien, je vivais avec des gens qui m'avaient pris en gré, précisément parce que j'étais doué à un rare degré de toutes ces qualités.

MOI.

Cela est singulier : jusqu'à présent j'avais cru ou qu'on se les cachait à soi-même ou qu'on se les pardonnait et qu'on les méprisait dans les autres.

LUI.

Se les cacher ! Est-ce qu'on le peut ? Soyez sûr que quand *Palissot* est seul et qu'il revient sur lui-même, il se dit bien d'autres choses ; soyez sûr qu'en tête-à-tête avec son collègue, ils s'avouent franchement qu'ils ne sont que deux insignes maroufles. Les mépriser dans les autres ! Mes gens étaient plus équitables, et mon caractère me réussissait merveilleusement auprès d'eux; j'étais comme un coq en pâte : on me fêtait, on ne me perdait pas un moment sans me regretter; j'étais leur petit *Rameau*, leur joli *Rameau*, leur *Rameau* le fou, l'impertinent, l'ignorant, le paresseux, le gourmand, le bouffon, la grosse bête. Il n'y avait pas une de ces épithètes qui ne me valût un sourire, une caresse, un petit coup sur l'épaule, un soufflet, un coup de pied, à table un bon morceau qu'on me jettait sur mon assiette; hors de table, une liberté que je prenais sans

conséquence, car, moi, je suis sans conséquence. On fait de moi, devant moi, avec moi tout ce qu'on veut sans que je m'en formalise. Et les petits présents qui me pleuvaient! Le grand chien que je suis, j'ai tout perdu! J'ai tout perdu pour avoir eu le sens commun une fois, une seule fois en ma vie. Ah! si cela m'arrive jamais!

MOI.

De quoi s'agissait-il donc?

LUI.

Rameau! Rameau! vous avait-on pris pour cela? La sottise d'avoir eu un peu de goût, un peu d'esprit, un peu de raison; *Rameau*, mon ami, cela vous apprendra ce que Dieu vous fit, et ce que vos protecteurs vous voulaient. Aussi l'on vous a pris par les épaules, on vous a conduit à la porte, on vous a dit : faquin, tirez, ne reparaissez plus; cela veut avoir du sens, de la raison, je crois! tirez! Nous avons de ces qualités-là de reste. Vous vous en êtes allé en vous mordant les doigts; c'est votre langue maudite qu'il fallait mordre auparavant. Pour ne vous en être pas avisé, vous voilà sur le pavé, sans le sou, et ne sachant où donner de la tête. Vous étiez nourri à bouche que veux-tu! et vous retournerez au regrat; bien logé, et vous serez trop heureux si l'on vous rend votre grenier; bien couché, et la paille vous attend entre le cocher

de M. de *Soubise* et l'ami *Robbé*[1]; au lieu d'un sommeil doux et tranquille comme vous l'aviez, vous entendrez d'une oreille le hennissement et le piétinement des chevaux, de l'autre le bruit mille fois plus insupportable de vers secs, durs et barbares, malheureux, mal avisé, possédé d'un million de diables !

MOI.

Mais n'y aurait-il pas moyen de se rapatrier ? la faute que vous avez commise est-elle si impardonnable? A votre place, j'irais retrouver mes gens, vous leur êtes plus nécessaire que vous ne croyez.

LUI.

Oh ! je suis sûr qu'à présent qu'ils ne m'ont pas pour les faire rire, ils s'ennuient comme des chiens.

MOI.

J'irais donc les retrouver ; je ne leur laisserais pas le temps de se passer de moi, de se tourner

[1] Robbé de Beauveset, né à Vendôme en 1725. Poète dont la stérile abondance fut le signe de la médiocrité. Il s'est essayé dans presque tous les genres, et toujours sans beaucoup de succès ; c'est de son poème sur la V***** que Piron disait un jour, après l'avoir entendu : « *M. Robbé, vous avez l'air d'un auteur bien plein de votre sujet.* » Palissot, dans sa *Dunciade*, a aussi caractérisé le poème de Robbé :

Ami Robbé, chantre du mal immonde,
Vous dont les vers en dégoûtaient le monde.

ÉDIT^r.

vers quelque amusement honnête; car qui sait ce qui peut arriver?

LUI.

Ce n'est pas là ce que je crains; cela n'arrivera pas.

MOI.

Quelque sublime que vous soyez, un autre peut vous remplacer.

LUI.

Difficilement.

MOI.

D'accord; cependant j'irais avec ce visage défait, ces yeux égarés, ce cou débraillé, ces cheveux ébouriffés, dans l'état vraiment tragique où vous voilà. Je me jetterais aux pieds de la divinité, et, sans me relever, je lui dirais d'une voix basse et sanglotante : Pardon, Madame! pardon! je suis un indigne, un infâme. Ce fut un malheureux instant, car vous savez que je ne suis pas sujet à avoir du sens commun, et je vous promets de n'en avoir de ma vie.

(Ce qu'il y a de plaisant, c'est que tandis que je lui tenais ce discours, il en exécutait la pantomime, et s'était prosterné; il avait collé son visage contre terre, il paraissait tenir entre ses deux mains le bout d'une pantoufle, il pleurait, il sanglotait, il disait: oui, ma petite reine, oui, je le promets, je n'en aurai de ma vie, de ma

vie.....) Puis se relevant brusquement, il ajouta d'un ton sérieux et réfléchi.

LUI.

Oui, vous avez raison. Je vois que c'est le mieux. Elle est bonne; M. *Vieillard* dit qu'elle est si bonne! Moi je sais un peu qu'elle l'est; mais cependant aller s'humilier devant une g*****, crier miséricorde aux pieds d'une petite histrionne que les sifflets du parterre ne cessent de poursuivre! Moi *Rameau*, fils de *Rameau*, apothicaire de Dijon, qui est un homme de bien et qui n'a jamais fléchi le genou devant qui que ce soit! Moi *Rameau*, qu'on voit se promener droit et les bras en l'air dans le Palais-Royal, depuis que M. Carmontel l'a dessiné courbé et les mains sous les basques de son habit! Moi qui ai composé des pièces de clavecin que personne ne joue, mais qui seront peut-être les seules qui passeront à la postérité qui les jouera; moi! moi enfin! j'irais!... Tenez, monsieur, cela ne se peut (et mettant sa main droite sur sa poitrine, il ajoutait) : je me sens là quelque chose qui s'élève et qui me dit: *Rameau*, tu n'en feras rien. Il faut qu'il y ait une certaine dignité attachée à la nature de l'homme, que rien ne peut étouffer. Cela se réveille à propos de bottes, oui, à propos de bottes, car il y a d'autres jours où il ne m'en coûterait rien pour être vil tant qu'on voudrait; ces jours-là, pour un liard, je baiserais le cul d'une catin. harlot

MOI.

Si l'expédient que je vous suggère ne vous convient pas, ayez donc le courage d'être gueux.

LUI.

Il est dur d'être gueux, tandis qu'il y a tant de sots opulents aux dépens desquels on peut vivre. Et puis le mépris de soi, il est insupportable.

MOI.

Est-ce que vous connaissez ce sentiment-là ?

LUI.

Si je le connais ! Combien de fois je me suis dit : comment, *Rameau*, il y a dix mille bonnes tables à Paris à quinze ou vingt couverts chacune, et de ces couverts-là il n'y en a pas un pour toi ! Il y a des bourses pleines d'or qui se versent de droite et de gauche et il n'en tombe pas une pièce pour toi ! Mille petits beaux esprits sans talents, sans mérite, mille petites créatures sans charmes, mille plats intrigants sont bien vêtus et tu irais tout nu ! et tu serais imbécile à ce point ? Est-ce que tu ne saurais pas flatter comme un autre, est-ce que tu ne saurais pas mentir, jurer, parjurer, promettre, tenir ou manquer comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas te mettre à quatre pates comme un autre ? Est-ce que tu ne saurais pas favoriser l'intrigue de madame et porter le billet doux de monsieur comme un autre ? Est-ce

que tu ne saurais pas encourager ce jeune homme à parler à mademoiselle et persuader mademoiselle de l'écouter, comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas faire entendre à la fille d'un de nos bourgeois qu'elle est mal mise, que de belles boucles d'oreilles, un peu de rouge, des dentelles ou une robe à la polonaise lui siéraient à ravir? Que ces petits pieds-là ne sont pas faits pour marcher dans la rue? Qu'il y a un beau monsieur, jeune et riche, qui a un habit galonné d'or, un superbe équipage, six grands laquais, qui l'a vue en passant, qui la trouve charmante, et que depuis ce jour-là il en a perdu le boire et le manger, qu'il n'en dort plus, et qu'il en mourra.— Mais mon papa? — Bon, bon, votre papa! il s'en fâchera d'abord un peu. — Et maman qui me recommande tant d'être honnête fille, qui me dit qu'il n'y a rien dans ce monde que l'honneur? — Vieux propos qui ne signifient rien. — Et mon confesseur? — Vous ne le verrez plus, ou si vous persistez dans la fantaisie d'aller lui faire l'histoire de vos amusements, il vous en coûtera quelques livres de sucre et de café.—C'est un homme sévère qui m'a déjà refusé l'absolution pour la chanson, *Viens dans ma cellule*.—C'est que vous n'aviez rien à lui donner; mais quand vous lui apparaîtrez en dentelles... — J'aurai donc des dentelles? —Sans doute et de toutes les sortes.... en belles boucles de diamants... — J'aurai donc

de belles boucles de diamants? — Oui. — Comme celles de cette marquise qui vient quelquefois prendre des gants dans notre boutique? — Précisément... dans un bel équipage avec des chevaux gris pommelés, deux grands laquais, un petit nègre, et le coureur en avant; du rouge, des mouches, la queue portée. — Au bal? — Au bal, à l'Opéra, à la comédie.... déjà le cœur lui tressaillit de joie.... — Tu joues avec un papier entre tes doigts. Qu'est-ce cela? — Ce n'est rien. — Il me semble que si. — C'est un billet. — Et pourquoi? — Pour vous, si vous étiez un peu curieuse. — Curieuse? je le suis beaucoup, voyons (elle lit). Une entrevue! cela ne se peut. — En allant à la messe. — Maman m'accompagne toujours; mais s'il venait ici un peu matin, je me lève la première et je suis au comptoir avant qu'on soit levé.... — Il vient, il plaît; un beau jour à la brune, la petite disparaît, et l'on me compte mes deux mille écus..... Et quoi! tu possèdes ce talent-là et tu manques de pain. N'as-tu pas de honte, malheureux?.... Je me rappelais un tas de coquins qui ne m'allaient pas à la cheville et qui regorgeaient de richesses. J'étais en surtout de bouracan, et ils étaient couverts de velours; ils s'appuyaient sur la canne à pomme d'or et en bec de corbin, et ils avaient l'*Aristote* ou le *Platon* au doigt. Qu'était-ce pourtant! de misérables croquenotes; aujourd'hui ce sont

des espèces de seigneurs. Alors je me sentais du courage, l'ame élevée, l'esprit subtil, et capable de tout; mais ces heureuses dispositions apparemment ne duraient pas, car, jusqu'à présent, je n'ai pu faire un certain chemin. Quoi qu'il en soit, voilà le texte de mes fréquents soliloques que vous pouvez paraphraser à votre fantaisie, pourvu que vous en concluiez que je connais le mépris de soi-même, ou ce tourment de la conscience qui naît de l'inutilité des dons que le ciel nous a départis; c'est le plus cruel de tous. Il vaudrait presque autant que l'homme ne fût pas né.

Je l'écoutais, et à mesure qu'il faisait la scène du proxenète de la jeune fille qu'il séduisait, l'ame agitée de deux mouvements opposés, je ne savais si je m'abandonnerais à l'envie de rire, ou au transport de l'indignation. Je souffrais; vingt fois un éclat de rire empêcha ma colère d'éclater; vingt fois la colère qui s'élevait au fond de mon cœur se termina par un éclat de rire. J'étais confondu de tant de sagacité et de tant de bassesse, d'idées si justes et alternativement si fausses, d'une perversité si générale de sentiments, d'une turpitude si complète, et d'une franchise si peu commune. Il s'aperçut du conflit qui se passait en moi; qu'avez-vous? me dit-il.

MOI.

Rien.

LUI.

Vous me paraissez troublé!

MOI.

Je le suis aussi.

LUI.

Mais enfin que me conseillez-vous?

MOI.

De changer de propos. Ah, malheureux, dans quel état d'abjection vous êtes tombé.

LUI.

J'en conviens; mais cependant que mon état ne vous touche pas trop; mon projet en m'ouvrant à vous, n'était point de vous affliger. Je me suis fait chez ces gens quelques épargnes, songez que je n'avais besoin de rien, mais de rien absolument, et que l'on m'accordait tant pour mes menus-plaisirs.

(*Nota*. Il y a dans le manuscrit une lacune, et on doit supposer que les interlocuteurs sont entrés dans le café où il y avait un clavecin.)

(Il recommença à se frapper le front avec un de ses poings; à se mordre la lèvre, et rouler au plafond ses yeux égarés, ajoutant:) mais c'est une affaire faite. J'ai mis quelque chose de côté; le temps s'est écoulé, et c'est toujours autant d'amassé.

MOI.

Vous voulez dire de perdu?

LUI.

Non, non, d'amassé. On s'enrichit à chaque instant : un jour de moins à vivre ou un écu de plus, c'est tout un ; le point important est d'aller librement *à la garderobe*. Voilà le grand résultat de la vie dans tous les états. Au dernier moment tous sont également riches, et Samuel Bernard qui, *volant, pillant, faisant banqueroute*, laisse vingt-sept millions en or, et *Rameau* qui ne laisse rien et à qui la charité fournira la serpillière dont on l'enveloppera. Le mort n'entend pas sonner les cloches. C'est en vain que cent prêtres s'égosillent pour lui, qu'il est précédé et suivi d'une longue file de torches ardentes, son ame ne marche pas à côté du maître des cérémonies. Pourir sous du marbre ou pourir sous la terre, c'est toujours pourir. Avoir autour de son cercueil les enfants rouges et les enfants bleus, ou n'avoir personne, qu'est-ce que cela fait ? Et puis vous voyez bien ce poignet, il était raide comme un diable; les dix doigts c'étaient autant de bâtons fichés dans un métacarpe de bois, et ces tendons c'étaient de vieilles cordes à boyau plus sèches, plus raides, plus inflexibles que celles qui ont servi à la roue d'un tourneur; mais je vous les ai tant tourmentées, tant brisées, tant rompues; tu ne veux pas aller, et moi, mordieu ! je dis que tu iras, et cela sera.....

(Et tout en disant cela, de la main droite il

s'était saisi les doigts et le poignet de la main gauche et il les renversait en dessus, en dessous, l'extrémité des doigts touchait au bras, les jointures en craquaient; je craignais que les os n'en demeurassent disloqués.)

MOI.

Prenez garde, lui dis-je, vous allez vous estropier.

LUI.

Ne craignez rien, ils y sont faits; depuis dix ans je leur en ai bien donné d'une autre façon; malgré qu'ils en eussent, il a bien fallu qu'ils s'y accoutumassent et qu'ils apprissent à se placer sur les touches et à voltiger sur les cordes; aussi à présent cela va, oui, cela va.....

(En même temps il se met dans l'attitude d'un joueur de violon; il fredonne de la voix un *allegro* de Locatelli, son bras droit imite le mouvement de l'archet, sa main gauche et ses doigts semblent se promener sur la longueur du manche; s'il fait un faux ton, il s'arrête, il remonte ou baisse la corde; il la pince de l'ongle pour s'assurer si elle est juste; il reprend le morceau où il l'a laissé. Il bat la mesure du pied, il se démène de la tête, des pieds, des mains, des bras, du corps, comme vous avez vu quelquefois, au concert spirituel, Ferrari ou Chiabrau, ou quelque autre virtuose dans les mêmes convulsions, m'offrant l'image du même supplice et me causant à

peu près la même peine; car n'est-ce pas une chose pénible à voir que le tourment dans celui qui s'occupe à me peindre le plaisir ? Tirez entre cet homme et moi un rideau qui me le cache, s'il faut qu'il me montre un patient appliqué à la question. Au milieu de ces agitations et de ces cris, s'il se présentait une ténue, un de ces endroits harmonieux où l'archet se meut lentement sur plusieurs cordes à la fois, son visage prenait l'air de l'extase, sa voix s'adoucissait, il s'écoutait avec ravissement; il est sûr que les accords résonnaient dans ses oreilles et dans les miennes, puis remettant son instrument sous son bras gauche de la même main dont il le tenait, et laissant tomber sa main droite avec son archet :) Eh bien, me disait-il, qu'en pensez-vous?

MOI.

A merveille !

LUI.

Cela va, ce me semble, cela résonne à peu près comme les autres....

(Et aussitôt il s'accroupit comme un musicien qui se met au clavecin.)

MOI.

Je vous demande grâce pour vous et pour moi.

LUI.

Non, non, puisque je vous tiens, vous m'entendrez Je ne veux point d'un suffrage qu'on

m'accorde sans savoir pourquoi. Vous me louerez d'un ton plus assuré, et cela me vaudra quelque écolier.

MOI.

Je suis si peu répandu, et vous allez vous fatiguer en pure perte.

LUI.

Je ne me fatigue jamais.

(Comme je vis que je voudrais inutilement avoir pitié de mon homme, car la sonate sur le violon l'avait mis tout en eau, je pris le parti de le laisser faire; le voilà donc assis au clavecin, les jambes fléchies, la tête élevée vers le plafond où l'on eût dit qu'il voyait une partition notée, chantant, préludant, exécutant une pièce d'*Alberti* ou de *Galuppi*, je ne sais lequel des deux. Sa voix allait comme le vent et ses doigts voltigaient sur les touches, tantôt laissant le dessus pour prendre la basse; tantôt quittant la partie d'accompagnement pour revenir au dessus. Les passions se succédaient sur son visage; on y distinguait la tendresse, la colère, le plaisir, la douleur : on sentait les *piano*, les *forte*, et je suis sûr qu'un plus habile que moi aurait reconnu le morceau au mouvement, au caractère, à ses mines et à quelques traits de chant qui lui échappaient par intervalle. Mais ce qu'il avait de bizarre, c'est que de temps en temps il tâtonnait, se reprenait comme s'il eût manqué, et

se dépitait de n'avoir plus la même peine dans les doigts.) Enfin vous voyez, dit-il en se redressant, et en essuyant les gouttes de sueur qui descendaient le long de ses joues, que nous savons aussi placer un *triton*, une *quinte* superflue, et que l'enchaînement des *dominantes* nous est familier. Ces passages enharmoniques, dont le cher oncle fait tant de bruit, ce n'est pas la mer à boire, nous nous en tirons.

MOI.

Vous vous êtes donné bien de la peine pour me montrer que vous étiez fort habile; j'étais homme à vous croire sur votre parole.

LUI.

Fort habile, oh! non; pour mon métier, je le sais à peu près, et c'est plus qu'il ne faut; car, dans ce pays-ci, est-ce qu'on est obligé de savoir ce qu'on montre?

MOI.

Pas plus que de savoir ce qu'on apprend.

LUI.

Cela est juste, morbleu! et très-juste! Là, monsieur le philosophe, la main sur la conscience, parlez net; il y eut un temps où vous n'étiez pas cossu comme aujourd'hui.

MOI.

Je ne le suis pas encore trop.

LUI.

Mais vous n'iriez plus au Luxembourg en été... Vous vous en souvenez?...

MOI.

Laissons cela, oui, je m'en souviens.

LUI.

En redingote de pluche grise.

MOI.

Oui, oui.

LUI.

Éreintée par un des côtés, avec la manchette déchirée et les bas de laine noirs et recousus par derrière avec du fil blanc.

MOI.

Et oui, oui, tout comme il vous plaira.

LUI.

Que faisiez-vous alors dans l'allée des Soupirs?

MOI.

Une assez triste figure.

LUI.

Au sortir de là, vous trottiez sur le pavé.

MOI.

D'accord.

LUI.

Vous donniez des leçons de mathématiques.

MOI.

Sans en savoir un mot; n'est-ce pas là que vous en vouliez venir?

LUI.

Justement.

MOI.

J'apprenais en montrant aux autres, et j'ai fait quelques bons écoliers.

LUI.

Cela se peut; mais il n'en est pas de la musique comme de l'algèbre ou de la géométrie. Aujourd'hui que vous êtes un gros monsieur........

MOI.

Pas si gros.

LUI.

Que vous avez du foin dans vos bottes.

MOI.

Très-peu.

LUI.

Vous donnez des maîtres à votre fille.

MOI.

Pas encore; c'est sa mère qui se mêle de son éducation; car il faut avoir la paix chez soi.

LUI.

La paix chez soi? Morbleu! on ne l'a que quand on est le serviteur ou le maître, et c'est le maître qu'il faut être..... J'ai eu une femme....., Dieu veuille avoir son ame; mais quand il lui arrivait quelquefois de se rébequer, je m'élevais sur mes ergots, je déployais mon tonnerre, je disais comme Dieu: Que la lumière se fasse; et la lumière était faite. Aussi en quatre années de

temps nous n'avons pas eu dix fois un mot l'un plus haut que l'autre. Quel âge a votre enfant?

MOI.

Cela ne fait rien à l'affaire

LUI.

Quel âge a votre enfant?

MOI.

Et que diable! laissons là mon enfant et son âge, et revenons aux maîtres qu'elle aura.

LUI.

Pardieu! je ne sache rien de si têtu qu'un philosophe. En vous suppliant très-humblement, ne pourrait-on savoir de monseigneur le philosophe quel âge à peu près peut avoir mademoiselle sa fille?

MOI.

Supposez-lui huit ans.

LUI.

Huit ans! Il y a quatre ans que cela devrait avoir les doigts sur les touches.

MOI.

Mais peut-être ne me soucié-je pas trop de faire entrer dans le plan de son éducation une étude qui occupe si long-temps et qui sert si peu.

LUI.

Et que lui apprendrez-vous donc, s'il vous plaît?

MOI.

A raisonner juste, si je puis; chose si peu com-

mune parmi les hommes, et plus rare encore parmi les femmes.

LUI.

Et laissez-la déraisonner tant qu'elle voudra, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette.

MOI.

Puisque la nature a été assez ingrate envers elle pour lui donner une organisation délicate avec une ame sensible, et l'exposer aux mêmes peines de la vie, que si elle avait une organisation forte et un cœur de bronze, je lui apprendrai, si je puis, à les supporter avec courage.

LUI.

Et laissez-la pleurer, souffrir, minauder, avoir des nerfs agacés comme les autres, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette. Quoi! point de danse?

MOI.

Pas plus qu'il n'en faut pour faire une révérence, avoir un maintien décent, se bien présenter et savoir marcher.

LUI.

Point de chant?

MOI.

Pas plus qu'il n'en faut pour bien prononcer.

LUI.

Point de musique?

MOI.

S'il y avait un bon maître d'harmonie, je la

lui confierais volontiers deux heures par jour pendant un ou deux ans, pas davantage.

LUI.

Et à la place des choses essentielles que vous supprimez?...

MOI.

Je mets de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin et beaucoup de morale.

LUI.

Combien il me serait facile de vous prouver l'inutilité de toutes ces connaissances-là dans un monde tel que le nôtre; que dis-je, l'inutilité! peut-être le danger! Mais je m'en tiendrai pour ce moment à une question : ne lui faudra-t-il pas un ou deux maîtres?

MOI.

Sans doute.

LUI.

Ah! nous y voilà. Et ces maîtres, vous espérez qu'ils sauront la grammaire, la fable, l'histoire, la géographie, la morale, dont ils lui donneront des leçons? Chansons, mon cher maître, chansons; s'ils possédaient ces choses assez pour les montrer, ils ne les montreraient pas.

MOI.

Et pourquoi?

LUI.

C'est qu'ils auraient passé leur vie à les étu-

dier. Il faut être profond dans l'art ou dans la science pour en bien posséder les éléments. Les ouvrages classiques ne peuvent être bien faits que par ceux qui ont blanchi sous le harnois; c'est le milieu et la fin qui éclaircissent les ténèbres du commencement; demandez à votre ami, monsieur D'Alembert, le coryphée de la science mathématique, s'il serait trop bon pour en faire des éléments. Ce n'est qu'après trente ou quarante ans d'exercice que mon *oncle* a entrevu les profondeurs et les premières lumières de la théorie musicale.

MOI.

O fou, archi-fou! m'écriai-je, comment se fait-il que dans ta mauvaise tête il se trouve des idées si justes pêle-mêle avec tant d'extravagances?

LUI.

Qui diable sait cela? C'est le hasard qui vous les jette, et elles demeurent. Tant y a que quand on ne sait pas tout, on ne sait rien de bien, on ignore où une chose va, d'où une autre vient, où celle-ci et celle-là veulent être placées; laquelle doit passer la première, ou sera mieux la seconde. Montre-t-on bien sans la méthode? et la méthode, d'où naît-elle? Tenez, mon cher philosophe, j'ai dans la tête que la physique sera toujours une pauvre science, une goutte d'eau prise avec la pointe d'une aiguille dans le vaste océan, un grain détaché de la chaîne des Alpes; et puis chercher

les raisons des phénomènes! En vérité, il vaudrait autant ignorer que de savoir si peu et si mal; et c'était précisément où j'en étais, lorsque je me fis maître d'accompagnement. A quoi rêvez-vous?

MOI.

Je rêve que tout ce que vous venez de me dire est plus spécieux que solide : mais laissons cela; vous avez montré, dites-vous, l'accompagnement et la composition?

LUI.

Oui.

MOI.

Et vous n'en saviez rien du tout?

LUI.

Non, ma foi; et c'est pour cela qu'il y en avait de pires que moi, ceux qui croyaient savoir quelque chose. Au moins je ne gâtais ni le jugement ni les mains des enfants. En passant de moi à un bon maître, comme ils n'avaient rien appris, du moins ils n'avaient rien à désapprendre, et c'était toujours autant d'argent et de temps épargnés.

MOI.

Comment faisiez-vous?

LUI.

Comme ils font tous. J'arrivais, je me jetais dans une chaise. Que le temps est mauvais! que le pavé est fatigant? Je bavardais quelques nouvelles : mademoiselle Lemierre devait faire un rôle de Vestale dans l'opéra nouveau; mais elle

est grosse pour la seconde fois; on ne sait qui la doublera. Mademoiselle Arnould vient de quitter son petit *comte;* on dit qu'elle est en négociation avec *Bertin.* Le petit *comte* a pourtant trouvé la porcelaine de M. de Montami. Il y avait, au dernier concert des amateurs, une Italienne qui a chanté comme un ange. C'est un rare corps que ce Préville, il faut le voir dans le *Mercure galant;* l'endroit de l'énigme est impayable. Cette pauvre Duménil ne sait plus ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait... Allons, mademoiselle, prenez votre livre... Tandis que mademoiselle, qui ne se presse pas, cherche son livre qu'elle a égaré, qu'on appelle une femme de chambre, qu'on gronde, je continue : la Clairon est vraiment incompréhensible. On parle d'un mariage fort saugrenu; c'est celui de mademoiselle... comment l'appelez-vous? une petite créature que...... entretenait, à qui....., qui avait été entretenue par tant d'autres. — Allons, *Rameau,* vous radotez; cela ne se peut. — Je ne radote point; on dit même que la chose est faite. Le bruit court que Voltaire est mort; tant mieux. — Et pourquoi tant mieux? — C'est qu'il va nous donner quelques bonnes folies; c'est son usage que de mourir une quinzaine auparavant... Que vous dirai-je encore? Je disais quelques polissonneries que je rapportais des maisons où j'avais été, car nous sommes tous grands colporteurs. Je faisais

le fou, on m'écoutait, on riait, on s'écriait : Il est toujours charmant. Cependant ce livre de mademoiselle s'était retrouvé sous un fauteuil où il avait été traîné, mâchonné, déchiré par un jeune doguin, ou par un petit chat. Elle se mettait à son clavecin ; d'abord elle y faisait du bruit toute seule, ensuite je m'approchais, après avoir fait à la mère un signe d'approbation. La mère : Cela ne va pas mal ; on n'aurait qu'à vouloir, mais on ne veut pas ; on aime mieux perdre son temps à jaser, à chiffonner, à courir, à je ne sais quoi. Vous n'êtes pas sitôt parti, que le livre est fermé pour ne le rouvrir qu'à votre retour, aussi vous ne la grondez jamais. — Cependant, comme il fallait faire quelque chose, je lui prenais les mains que je lui plaçais autrement ; je me dépitais, je criais, *sol, sol, sol,* mademoiselle, c'est un *sol*. — La mère : Mademoiselle, est-ce que vous n'avez point d'oreille? Moi qui ne suis pas au clavecin, et qui ne vois pas sur votre livre, je sens qu'il faut un *sol*. Vous donnez une peine infinie à monsieur ; je ne conçois pas sa patience ; vous ne retenez rien de ce qu'il vous dit, vous n'avancez point... — Alors je rabattais un peu les coups, et hochant la tête, je disais : Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi ; cela pourrait aller mieux si mademoiselle voulait, si elle étudiait un peu, mais cela ne va pas mal. — La mère : A votre place, je la tiendrais un an sur

la même pièce. — Oh! pour cela elle n'en sortira pas qu'elle ne soit au dessus de toute difficulté, et cela ne sera pas aussi long que madame le croit. — Monsieur *Rameau*, vous la flattez. Vous êtes trop bon. Voilà de la leçon la seule chose qu'elle retiendra et qu'elle saura bien me répéter dans l'occasion... — L'heure se passait, mon écolière me présentait mon petit cachet avec la grâce du bras et la révérence qu'elle avait apprise du maître à danser: je le mettais dans ma poche, pendant que la mère disait: Fort bien, mademoiselle; si *Favillier* [1] était là, il vous applaudirait... Je bavardais encore un moment par bienséance; je disparaissais ensuite, et voilà ce qu'on appelait alors une leçon à accompagnement.

MOI.

Et aujourd'hui c'est donc autre chose?

LUI.

Vertudieu! Je le crois. J'arrive; je suis grave; je me hâte d'ôter mon manchon, j'ouvre le clavecin, j'essaie les touches. Je suis toujours pressé; si l'on me fait attendre un moment, je crie comme si l'on me volait un écu; dans une heure d'ici il faut que je sois là, dans deux heures chez madame la duchesse une telle; je suis attendu à dîner chez une belle marquise, et au sortir de là, c'est un concert chez M. le baron de B*** [2].

[1] On lit M. Abraham dans la clef donnée par M. de Saur.

[2] Le baron de Bagge, rue Neuve-des-Petits-Champs. D. S.

MOI.

Et cependant vous n'êtes attendu nulle part?

LUI.

Il est vrai.

MOI.

Et pourquoi employer toutes ces adresses viles, ces indignes petites ruses-là?

LUI.

Viles! et pourquoi, s'il vous plaît? Elles sont d'usage dans mon état; je ne m'avilis pas en faisant comme tout le monde. Ce n'est pas moi qui les ai inventées, et je serais bizarre et maladroit de ne pas m'y conformer. Vraiment, je sais bien que si vous allez appliquer à cela certains principes généraux de je ne sais quelle morale qu'ils ont tous à la bouche et qu'aucun d'eux ne pratique, il se trouvera que ce qui est blanc est noir, et que ce qui est noir sera blanc; mais, monsieur le philosophe, il y a une conscience générale, comme il y a une grammaire générale, et puis des exceptions dans chaque langue, que vous appelez, je crois, vous autres savants, des..... aidez-moi donc, des.....

MOI.

Idiotismes.

LUI.

Tout juste. Eh bien, chaque état a ses exceptions de la conscience générale auxquelles je

donnerais volontiers les noms d'*Idiotismes* de métier.

MOI.

J'entends. Fontenelle parle bien, écrit bien, quoique son style fourmille d'*idiotismes* français.

LUI.

Et le souverain, le ministre, le financier, le magistrat, le militaire, l'homme de lettres, l'avocat, le procureur, le commerçant, le banquier, l'artisan, le maître à chanter, le maître à danser, sont de fort honnêtes gens, quoique leur conduite s'écarte en plusieurs points de la conscience générale, et soit remplie d'idiotismes moraux. Plus l'institution des choses est ancienne, plus il y a d'idiotismes; plus lès temps sont malheureux, plus les idiotismes se multiplient. Tant vaut l'homme, tant vaut le métier, et réciproquement. A la fin, tant vaut le métier, tant vaut l'homme. On fait donc valoir le métier tant qu'on peut.

MOI.

Ce que je conçois clairement à tout cet entortillage, c'est qu'il y a peu de métiers honnêtement exercés, ou peu d'honnêtes gens dans leurs métiers.

LUI.

Bon! il n'y en a point; mais en revanche il y a peu de fripons hors de leur boutique, et tout

irait assez bien sans un certain nombre de gens qu'on appelle assidus, exacts, remplissant rigoureusement leur devoir, stricts, ou, ce qui revient au même, toujours dans leur boutique, et faisant leur métier depuis le matin jusqu'au soir, et ne faisant que cela. Aussi sont-ils les seuls qui deviennent opulents et qui soient estimés.

MOI.

A force d'idiotismes.

LUI.

C'est cela; je vois que vous m'avez compris. Or donc un idiotisme de presque tous les états, car il y en a de communs à tous les pays, à tous les temps, comme il y a des sottises communes; un idiotisme commun est de se procurer le plus de pratiques que l'on peut: une sottise commune est de croire que le plus habile est celui qui en a le plus. Voilà deux exceptions à la conscience générale auxquelles il faut se plier. C'est une espèce de crédit, ce n'est rien en soi; mais cela vaut par l'opinion. On a dit que *bonne renommée valait mieux que ceinture dorée;* cependant qui a bonne renommée n'a pas ceinture dorée, et je vois aujourd'hui que qui a ceinture dorée ne manque guère de renommée. Il faut, autant qu'il est possible, avoir le renom et la ceinture, et c'est mon objet lorsque je me fais valoir par ce que vous qualifiez d'adresses viles, d'indignes petites ruses. Je donne ma leçon et je la donne

bien : voilà la règle générale; je fais croire que j'en ai plus à donner que la journée n'a d'heures, voilà l'idiotisme.

MOI.

Et la leçon, vous la donnez bien?

LUI.

Oui, pas mal, passablement. La basse fondamentale du cher maître a bien simplifié tout cela. Autrefois je volais l'argent de mon écolier, oui, je le volais, cela est sûr; aujourd'hui je le gagne, du moins comme les autres.

MOI.

Et le voliez-vous sans remords?

LUI.

Oh! sans remords. On dit que si un voleur vole l'autre, le diable s'en rit. Les parents regorgeaient d'une fortune acquise Dieu sait comment; c'étaient des gens de cour, des financiers, des gros commerçants, des banquiers, des gens d'affaires; je les aidais à restituer, moi et une foule d'autres qu'ils employaient comme moi. Dans la nature toutes les espèces se dévorent, toutes les conditions se dévorent dans la société. Nous faisons justice les uns des autres sans que la loi s'en mêle. La Deschamps autrefois, aujourd'hui la Guimard venge le prince du financier, et c'est la marchande de modes, le bijoutier, le tapissier, la lingère, l'escroc, la femme de chambre, le cuisinier, le bourrelier qui vengent le financier de la Des-

champs. Au milieu de tout cela il n'y a que l'imbécile ou l'oisif qui soit lésé sans avoir vexé personne, et c'est fort bien fait. D'où vous voyéz que ces exceptions à la conscience générale, ou ces idiotismes moraux dont on fait tant de bruit sous la dénomination du tour de bâton, ne sont rien, et qu'à tout prendre, il n'y a que le coup-d'œil qu'il faut avoir juste.

MOI.

J'admire le vôtre.

LUI.

Et puis la misère : la voix de la conscience et de l'honneur est bien faible, lorsque les boyaux crient. Suffit que si je deviens jamais riche, il faudra bien que je restitue, et que je suis bien résolu à restituer de toutes les manières possibles, par la table, par le jeu, par le vin, par les femmes.

MOI.

Mais j'ai peur que vous ne deveniez jamais riche.

LUI.

Moi, j'en ai le soupçon.

MOI.

Mais s'il en arrivait autrement, que feriez-vous?

LUI.

Je ferais comme tous les gueux revêtus, je

serais le plus insolent maroufle qu'on eût encore vu. C'est alors que je me rappellerais tout ce qu'ils m'ont fait souffrir, et je leur rendrais bien les avances qu'ils m'ont faites. J'aime à commander, et je commanderai. J'aime qu'on me loue, et on me louera. J'aurai à mes gages toute la troupe des flatteurs, des bouffons et des parasites, et je leur dirai, comme on me l'a dit : Allons, faquins, qu'on m'amuse, et l'on m'amusera ; qu'on me déchire les honnêtes gens, et on les déchirera, si on en trouve encore ; et puis nous aurons des filles, nous nous tutoierons quand nous serons ivres ; nous nous enivrerons, nous ferons des contes, nous aurons toutes sortes de travers et de vices, cela sera délicieux. Nous prouverons que Voltaire est sans génie ; que Buffon, toujours guindé sur ses échasses, n'est qu'un déclamateur ampoulé ; que Montesquieu n'est qu'un bel esprit ; nous relèguerons D'Alembert dans ses mathématiques. Nous en donnerons sur dos et ventre à tous ces petits Catons comme vous, qui nous méprisent par envie, dont la modestie est le maintien de l'orgueil, et dont la sobriété est la loi du besoin. Et de la musique ? c'est alors que nous en ferons.

MOI.

Au digne emploi que vous feriez de la richesse, je vois combien c'est grand dommage que vous soyez gueux. Vous vivriez là d'une manière bien

honorable pour l'espèce humaine, bien utile à vos concitoyens, bien glorieuse pour vous.

LUI.

Mais je crois que vous vous moquez de moi, monsieur le philosophe; vous ne savez pas à qui vous vous jouez; vous ne vous doutez pas que dans ce moment je représente la partie la plus importante de la ville et de la cour. Nos opulents dans tous les états se sont dit à eux-mêmes ou ne se sont pas dit les mêmes choses que je vous ai confiées; mais le fait est que la vie que je mènerais à leur place est exactement la leur. Voilà où vous en êtes, vous autres, vous croyez que le même bonheur est fait pour tous. Quelle étrange vision! Le vôtre suppose un certain degré d'esprit romanesque que nous n'avons pas, une ame singulière, un goût particulier. Vous décorez cette bizarrerie du nom de vertu, vous l'appelez philosophie; mais la vertu, la philosophie sont-elles faites pour tout le monde? En a qui peut, en conserve qui peut. Imaginez l'univers sage et philosophe; convenez qu'il serait diablement triste. Tenez, vive la philosophie, vive la sagesse de Salomon, boire de bons vins, se gorger de mets délicats, vivre avec de jolies femmes, se reposer dans des lits bien mollets; excepté cela, le reste n'est que vanité.

MOI.

Quoi! défendre sa patrie?.....

LUI.

Vanité! Il n'y a plus de patrie: je ne vois d'un pôle à l'autre que des tyrans et des esclaves.

MOI.

Servir ses amis?

LUI.

Vanité! Est-ce qu'on a des amis? Quand on en aurait faudrait-il en faire des ingrats? Regardez-y bien, et vous verrez que c'est presque toujours là ce qu'on recueille des services rendus. La reconnaissance est un fardeau, et tout fardeau est fait pour être secoué.

MOI.

Avoir un état dans la société et en remplir les devoirs?.....

LUI.

Vanité! Qu'importe qu'on ait un état ou non, pourvu qu'on soit riche, puisqu'on ne prend un état que pour le devenir. Remplir ses devoirs, à quoi cela mène-t-il? à la jalousie, au trouble, à la persécution. Est-ce ainsi qu'on s'avance? faire sa cour, morbleu! voir les grands, étudier leurs goûts, se prêter à leur fantaisie, servir leurs vices, approuver leurs injustices. Voilà le secret.

MOI.

Veiller à l'éducation de ses enfants?....

LUI.

Vanité! C'est l'affaire d'un précepteur.

MOI.

Mais si ce précepteur, pénétré de vos principes, néglige ses devoirs, qui est-ce qui en sera châtié?

LUI.

Ma foi, ça ne sera pas moi, mais peut-être un jour le mari de ma fille ou la femme de mon fils.

MOI.

Mais si l'un et l'autre se précipitent dans la débauche et dans les vices?

LUI.

Cela est de leur état.

MOI.

S'ils se déshonorent?

LUI.

Quoiqu'on fasse, on ne peut se déshonorer quand on est riche.

MOI.

S'ils se ruinent?

LUI.

Tant pis pour eux.

MOI.

Je vois que si vous vous dispensiez de veiller à la conduite de votre femme, de vos enfants, de vos domestiques, vous pourriez aisément négliger vos affaires.

LUI.

Pardonnez-moi, il est quelquefois difficile de trouver de l'argent, et il est prudent de s'y prendre de loin.

MOI.

Vous donnerez peu de soin à votre femme?

LUI.

Aucun, s'il vous plaît. Le meilleur procédé, je crois, qu'on puisse avoir pour sa chère moitié, c'est de faire ce qui lui convient. A votre avis, la société ne serait-elle pas fort amusante, si chacun y était à sa chose?

MOI.

Pourquoi pas? la soirée n'est jamais plus belle pour moi que quand je suis content de ma matinée.

LUI.

Et pour moi aussi.

MOI.

Ce qui rend les gens du monde si délicats sur leurs amusements, c'est leur profonde oisiveté.

LUI.

Ne croyez pas cela; ils s'agitent beaucoup.

MOI.

Comme ils ne se lassent jamais, ils ne se délassent jamais.

LUI.

Ne croyez pas cela, ils sont sans cesse excédés.

MOI.

Le plaisir est toujours une affaire pour eux et jamais un besoin.

LUI.

Tant mieux; le besoin est toujours une peine.

MOI.

Ils usent tout. Leur ame s'hébête, l'ennui s'en empare. Celui qui leur ôterait la vie au milieu de leur abondance accablante, les servirait; c'est qu'ils ne connaissent du bonheur que la partie qui s'émousse le plus vite.. Je ne méprise pas les plaisirs des sens, j'ai un palais aussi, et il est flatté d'un mets délicat ou d'un vin délicieux; j'ai un cœur et des yeux, et j'aime à voir une jolie femme, j'aime à sentir sous ma main.... à puiser la volupté dans ses regards..... quelquefois avec mes amis une partie de débauche, même un peu tumultueuse, ne me déplaît pas; mais je ne vous dissimulerai pas, il m'est infiniment plus doux encore d'avoir secouru le malheureux, d'avoir terminé une affaire épineuse, donné un conseil salutaire, fait une lecture agréable, une promenade avec un homme ou une femme chère à mon cœur, passé quelques heures instructives avec mes enfants, écrit une bonne page, rempli les devoirs de mon état, dit à celle que j'aime quelques choses tendres et douces qui amènent ses bras autour de mon cou. Je connais telle action que je voudrais avoir faite pour tout ce que je possède; c'est un sublime ouvrage que *Mahomet*, j'aimerais mieux avoir réhabilité la mémoire des *Calas*. — Une personne

de ma connaissance s'était réfugiée à Carthagène ; c'était un cadet de famille dans un pays où la coutume transfère tout le bien aux aînés. Là il apprend que son aîné, enfant gâté, après avoir dépouillé son père et sa mère trop faciles de tout ce qu'ils possédaient, les avait expulsés de leur château et que les bons vieillards languissaient indigents dans une petite ville de la province. Que fait alors ce cadet, qui, traité durement par ses parents, était allé tenter la fortune au loin? Il leur envoie des secours; il se hâte d'arranger ses affaires, il revient opulent, il ramène son père et sa mère dans leur domicile, il marie ses sœurs. Ah! mon cher *Rameau*, cet homme regardait cet intervalle comme le plus heureux de sa vie, c'est les larmes aux yeux qu'il m'en parlait, et moi je sens en vous faisant ce récit mon cœur se troubler de joie et le plaisir me couper la parole.

LUI.

Vous êtes des êtres bien singuliers?

MOI.

Vous êtes des êtres bien à plaindre, si vous n'imaginez pas qu'on s'est élevé au dessus du sort, et qu'il est impossible d'être malheureux à l'abri de deux belles actions telles que celles-ci.

LUI.

Voilà une espèce de félicité avec laquelle j'aurais de la peine à me familiariser, car on la ren-

contre rarement. Mais, à votre compte, il faudrait donc être d'honnêtes gens?

MOI.

Pour être heureux assurément.

LUI.

Cependant je vois un infinité d'honnêtes gens qui ne sont pas heureux et une infinité de gens qui sont heureux sans être honnêtes.

MOI.

Il vous semble.

LUI.

Et n'est-ce pas pour avoir eu du sens commun et de la franchise un moment que je ne sais où aller souper ce soir?

MOI.

Oh non! c'est pour n'en avoir pas toujours eu; c'est pour n'avoir pas senti de bonne heure qu'il fallait d'abord se faire une ressource indépendante de la servitude.

LUI.

Indépendante ou non, celle que je me suis faite est au moins la plus aisée.

MOI.

Et la moins sûre et la moins honnête.

LUI.

Mais la plus conforme à mon caractère, de fainéant, de sot et de vaurien.

MOI.

D'accord.

LUI.

Et puisque je puis faire mon bonheur par des vices qui me sont naturels, que j'ai acquis sans travail, que je conserve sans effort, qui cadrent avec les mœurs de ma nation, qui sont du goût de ceux qui me protègent, et plus analogues à leurs petits besoins particuliers que des vertus qui les gêneraient en les accusant depuis le matin jusqu'au soir; il serait bien singulier que j'allasse me tourmenter comme une ame damnée pour me bistourner et me faire autre que je ne suis, pour me donner un caractère étranger au mien, des qualités très-estimables, j'y consens, pour ne pas disputer, mais qui me coûteraient beaucoup à acquérir, à pratiquer, ne me mèneraient à rien, peut-être à pis que rien; par la satire continuelle des riches auprès desquels les gueux comme moi ont à chercher leur vie. On loue la vertu, mais on la hait, mais on la fuit, mais elle gêle de froid, et dans ce monde il faut avoir les pieds chauds, et puis cela me donnerait de l'humeur infailliblement; car pourquoi voyons-nous si fréquemment les dévots si durs, si fâcheux, si insociables? C'est qu'ils se sont imposé une tâche qui ne leur est pas naturelle; ils souffrent, et quand on souffre on fait souffrir les autres : ce n'est pas là mon compte ni celui de mes protecteurs; il faut que je sois gai, souple, plaisant, bouffon, drôle. La vertu se fait respecter, et

le respect est incommode; la vertu se fait admirer, et l'admiration n'est pas amusante. J'ai affaire à des gens qui s'ennuient, et il faut que je les fasse rire. Or c'est le ridicule et la folie qui font rire, il faut donc que je sois ridicule et fou, et quand la nature ne m'aurait pas fait tel, le plus court serait de le paraître. Heureusement je n'ai pas besoin d'être hypocrite; il y en a déjà tant de toutes les couleurs, sans compter ceux qui le sont avec eux-mêmes. Ce chevalier de *La Morlière*, qui retape son chapeau sur son oreille, qui porte la tête au vent, qui vous regarde le passant par dessus son épaule, qui fait battre une longue épée sur sa cuisse, qui a l'insulte toute prête pour celui qui n'en porte point et qui semble adresser un défi à tout venant; que fait-il? tout ce qu'il peut pour se persuader qu'il est un homme de cœur, mais il est lâche. Offrez-lui une croquinole sur le bout du nez, et il la recevra en douceur. Voulez-vous lui faire baisser le ton? Élevez-le, montrez-lui votre canne ou appliquez votre pied entre les fesses. Tout étonné de se trouver un lâche, il vous demandera qui est-ce qui vous l'a appris, d'où vous le savez? lui-même l'ignorait le moment précédent; une longue et habituelle singerie de bravoure lui en avait imposé, il avait tant fait les mines qu'il croyait la chose. Et cette femme qui se mortifie, qui visite les prisons, qui assiste à toutes les as-

semblées de charité, qui marche les yeux baissés, qui n'oserait regarder un homme en face, sans cesse en garde contre la séduction de ses sens; tout cela empêche-t-il que son cœur ne brûle, que des soupirs ne lui échappent, que son tempérament ne s'allume, que les desirs né l'obsèdent, et que son imagination ne lui retrace la nuit......? Alors que devient-elle? qu'en pense sa femme de chambre lorsqu'elle se lève en chemise et qu'elle vole au secours de sa maîtresse qui se meurt? Justine, allez-vous recoucher, ce n'est pas vous que votre maîtresse appelle dans son délire. Et l'ami *Rameau*, s'il se mettait un jour à marquer du mépris pour la fortune, les femmes, la bonne chère, l'oisiveté, à catoniser, que serait-il? un hypocrite. Il faut que *Rameau* soit ce qu'il est, un brigand heureux avec des brigands opulents et non un fanfaron de vertu ou même un homme vertueux, mangeant sa croûte de pain, seul ou à côté des gueux. Et pour le trancher net, je ne m'accommode point de votre félicité, ni du bonheur de quelques visionnaires comme vous.

MOI.

Je vois, mon cher, que vous ignorez ce que c'est, et que vous n'êtes pas même fait pour l'apprendre.

LUI.

Tant mieux, mordieu! tant mieux; cela me

ferait crever de faim, d'ennui et de remords peut-être.

MOI.

D'après cela, le seul conseil que j'ai à vous donner c'est de rentrer bien vite dans la maison d'où vous vous êtes imprudemment fait chasser.

LUI.

Et de faire ce que vous ne désapprouvez pas au simple, et qui me répugne un peu au figuré?

MOI.

Quelle singularité!

LUI.

Il n'y a rien de singulier à cela; je veux bien être abject, mais je veux que ce soit sans contrainte. Je veux bien descendre de ma dignité... Vous riez?

MOI.

Oui, votre dignité me fait rire.

LUI.

Chacun a la sienne. Je veux bien oublier la mienne, mais à ma discrétion et non à l'ordre d'autrui. Faut-il qu'on puisse me dire : Rampe, et que je sois obligé de ramper? C'est l'allure du ver, c'est la mienne; nous la suivons l'un et l'autre quand on nous laisse aller, mais nous nous redressons quand on nous marche sur la queue; on m'a marché sur la queue, et je me redresserai : et puis vous n'avez pas d'idée de la pétau-

dière dont il s'agit. Imaginez un mélancolique et maussade personnage, dévoré de vapeurs, enveloppé dans deux ou trois tours de sa robe de chambre ; qui se déplaît à lui-même, à qui tout déplaît; qu'on fait avec peine sourire en se disloquant le corps et l'esprit en cent manières diverses, qui considère froidement les grimaces plaisantes de mon visage et celles de mon jugement qui sont plus plaisantes encore; car, entre nous, ce père Noël, ce vilain bénédictin, si renommé pour les grimaces, malgré ses succès à la cour, n'est, sans me vanter ni lui non plus, en comparaison de moi qu'un polichinelle de bois. J'ai beau me tourmenter pour atteindre au sublime des petites maisons, rien n'y fait. Rira-t-il? ne rira-t-il pas? voilà ce que je suis forcé de me dire au milieu de mes contorsions, et vous pouvez juger combien cette incertitude nuit au talent. Mon hypocondre, la tête renfoncée dans un bonnet de nuit qui lui couvre les yeux, a l'air d'une pagode immobile à laquelle on aurait attaché un fil au menton, d'où il descendrait jusque sous son fauteuil. On attend que le fil se tire, et il ne se tire point, ou s'il arrive que la mâchoire s'entr'ouvre, c'est pour vous articuler un mot désolant, un mot qui vous apprend que vous n'avez point été aperçu, et que toutes vos singeries sont perdues. Ce mot est la réponse à une question que vous lui aurez faite il y a quatre jours; ce mot

dit, le ressort mastoïde se détend, et la mâchoire se referme.

(Puis il se mit à contrefaire son homme. Il s'était placé dans une chaise, la tête fixe, le chapeau jusque sur les paupières, les yeux demi-mi-clos, les bras pendants, remuant sa mâchoire comme un automate, et disant : — Oui, vous avez raison, mademoiselle, il faut mettre de la finesse là.) — C'est que cela décide, que cela décide toujours et sans appel, le soir, le matin, à la toilette, à dîner, au café, au jeu, au théâtre, à souper, au lit, et, Dieu me le pardonne, je crois, entre les bras de sa maîtresse. Je ne suis pas à portée d'entendre ces dernières décisions-ci, mais je suis diablement las des autres... Triste, obscur, et tranché comme le destin, tel est notre patron.

Vis-à-vis c'est une bégueule qui joue l'importance, à qui l'on se résoudrait à dire qu'elle est jolie, parce qu'elle est jolie, quoiqu'elle ait sur le visage quelques gales par-ci par-là, et qu'elle court après le volume de madame Bouvillon. J'aime les chairs quand elles sont belles; mais aussi trop est trop, et le mouvement est si essentiel à la matière. *Item*, elle est plus méchante, plus fière et plus bête qu'une oie. *Item*, elle veut avoir de l'esprit. *Item*, il faut lui persuader qu'on lui en croit comme à personne. *Item*, cela ne sait rien, et cela décide aussi. *Item*, il faut ap-

plaudir à ses décisions des pieds et des mains, sauter d'aise et transir d'admiration : que cela est beau, délicat, bien dit, finement vu, singulièrement senti ! où les femmes prennent-elles cela? Sans étude, par la seule force de l'instinct, par la seule lumière naturelle! cela tient du prodige. Et puis qu'on vienne nous dire que l'expérience, l'étude, la réflexion, l'éducation y font quelque chose !... Et autres pareilles sottises, et pleurer de joie; dix fois la journée se courber, un genou fléchi en devant, l'autre jambe tirée en arrière, les bras étendus vers la déesse, chercher son desir dans ses yeux, rester suspendu à sa lèvre, attendre son ordre et partir comme un éclair. Qui est-ce qui veut s'assujétir à un rôle pareil, si ce n'est le misérable qui trouve là, deux ou trois fois la semaine, de quoi calmer la tribulation de ses intestins! Que penser des autres, tels que le Palissot, le Fréron, le Mallet, le *Baculard*, qui ont quelque chose, et dont les bassesses ne peuvent s'excuser par le borborygme d'un estomac qui souffre?

MOI.

Je ne vous aurais jamais cru si difficile.

LUI.

Je ne le suis pas. Au commencement je voyais faire les autres, et je faisais comme eux, même un peu mieux, parce que je suis plus franchement impudent, meilleur comédien, plus affamé, four-

ni de meilleurs poumons. Je descends apparemment en droite ligne du fameux Stentor...

(Et pour me donner une juste idée de la force de ce viscère, il se mit à tousser d'une violence à ébranler les vitres du café, et à suspendre l'attention des joueurs d'échecs.)

MOI.

Mais à quoi bon ce talent?

LUI.

Vous ne le devinez pas?

MOI.

Non, je suis un peu borné.

LUI.

Supposez la dispute engagée et la victoire incertaine; je me lève, et déployant mon tonnerre, je dis : Cela est comme mademoiselle l'assure..... c'est là ce qui s'appelle juger! Je le donne en cent à tous nos beaux esprits. L'expression est de génie. Mais il ne faut pas toujours approuver de la même manière; on serait monotone, on aurait l'air faux, on deviendrait insipide. On ne se sauve de là que par du jugement, de la fécondité; il faut savoir préparer et placer ses tons majeurs et péremptoires, saisir l'occasion et le moment. Lors, par exemple, qu'il y a partage entre les sentiments, que la dispute s'est élevée à son dernier degré de violence, qu'on ne s'entend plus, que tous parlent à la fois, il faut être placé à l'écart, dans l'angle de l'appartement le plus éloigné du

champ de bataille, avoir préparé son explosion par un long silence, et tomber subitement, comme une *Comminge*, au milieu des contendants; personne n'a cet art comme moi. Mais où je suis surprenant, c'est dans l'opposé: j'ai des petits tons que j'accompagne d'un sourire, une variété infinie de mines approbatives; là le nez, la bouche, le front, les yeux entrent en jeu; j'ai une souplesse de reins, une manière de contourner l'épine du dos, de hausser ou de baisser les épaules, d'étendre les doigts, d'incliner la tête, de fermer les yeux et d'être stupéfait comme si j'avais entendu descendre du ciel une voix angélique et divine; c'est là ce qui flatte. Je ne sais si vous saisissez bien toute l'énergie de cette dernière attitude-là; je ne l'ai point inventée, mais personne ne m'a surpassé dans l'exécution. Voyez, voyez.

MOI.

Il est vrai que cela est unique.

LUI.

Croyez-vous qu'il y ait cervelle de femme qui tienne à cela?

MOI.

Non, il faut convenir que vous avez porté le talent de faire le fou et de s'avilir aussi loin qu'il est possible.

LUI.

Ils auront beau faire, tous tant qu'ils sont, ils

n'en viendront jamais là ; le meilleur d'entre eux, Palissot, par exemple, ne sera jamais qu'un bon écolier. Mais si ce rôle amuse d'abord, et si l'on goûte quelque plaisir à se moquer en dedans de la bêtise de ceux qu'on enivre, à la longue cela ne pique plus, et puis après un certain nombre de découvertes on est obligé de se répéter, l'esprit et l'art ont leurs limites; il n'y a que Dieu et quelques génies rares pour qui la carrière s'étend à mesure qu'ils y avançent. *Bouret* en est un peut-être : il y a de celui-ci des traits qui m'en donnent à moi, oui, à moi-même, la plus sublime idée. Le *petit chien*, le *livre de la félicité*, les flambeaux sur la route de Versailles sont de ces choses qui me confondent et m'humilient; ce serait capable de dégoûter du métier.

MOI.

Que voulez-vous dire avec votre petit chien?

LUI.

D'où venez-vous donc? Quoi! sérieusement, vous ignorez comment cet homme rare s'y prit pour détacher de lui et attacher au garde-des-sceaux un petit chien qui plaisait à celui-ci?

MOI.

Je l'ignore, je le confesse.

LUI.

Tant mieux. C'est une des plus belles choses qu'on ait imaginées; toute l'Europe en a été émerveillée, et il n'y a pas un courtisan dont elle n'ait

excité l'envie. Vous qui ne manquez pas de sagacité, voyons comment vous vous y seriez pris à sa place. Songez que *Bouret* était aimé de son chien; songez que le vêtement bizarre du ministre effrayait le petit animal; songez qu'il n'avait que huit jours pour vaincre les difficultés. Il faut connaître toutes les conditions du problème pour bien sentir le mérite de la solution. Eh bien!

MOI.

Eh bien; il faut que je vous avoue que dans ce genre les choses les plus faciles m'embarrasseraient.

LUI.

Écoutez (me dit-il en me frappant un petit coup sur l'épaule, car il est familier), écoutez et admirez. Il se fait faire un masque qui ressemble au garde-des-sceaux; il emprunte d'un valet-de-chambre sa volumineuse simarre; il se couvre le visage du masque; il endosse la simarre. Il appelle son chien, il le caresse, il lui donne la gimblette; puis tout-à-coup changeant de décoration, ce n'est plus le garde-des-sceaux, c'est *Bouret* qui appelle son chien et qui le fouette. En moins de deux ou trois jours de cet exercice continu du matin au soir, le chien sait fuir *Bouret* le financier et courir à *Bouret* garde-des-sceaux; mais je suis trop bon; vous êtes un profane qui ne méritez pas d'être instruit des miracles qui s'opèrent à côté de vous.

MOI.

Malgré cela, je vous prie, *le livre, les flàmbeaux?*

LUI.

Non, non. Adressez-vous aux pavés qui vous diront ces choses-là, et profitez de la circonstance qui nous a rapprochés, pour apprendre des choses que personne ne sait que moi.

MOI.

Vous avez raison.

LUI.

Emprunter la robe et la perrùque, j'avais oublié la perruque du garde-des-sceaux! se faire un masque qui lui ressemble! le masque surtout me tourne la tête. Aussi cet homme jouit-il de la plus haute considération; aussi possède-t-il des millions. Il y a des croix de Saint-Louis qui n'ont pas de pain; aussi pourquoi courir après la croix, au hasard de se faire échiner, et ne pas se tourner vers un état sans pareil, qui ne manque jamais sa récompense? Voilà ce qui s'appelle aller au grand. Ces modèles-là sont décourageants; on a pitié de soi, et l'on s'ennuie. Le masque! le masque! Je donnerais un de mes doigts pour avoir trouvé le masque.

MOI.

Mais avec cet enthousiasme pour les belles choses et cette facilité de génie que vous possédez, est-ce que vous n'avez rien inventé?

LUI.

Pardonnez-moi, par exemple, l'attitude admirative du dos dont je vous ai parlé; je la regarde comme mienne, quoiqu'elle puisse peut-être m'être contestée par des envieux. Je crois bien qu'on l'a employée auparavant; mais qui est-ce qui a senti combien elle était commode pour rire en dessous de l'impertinent qu'on admirait! J'ai plus de cent façons d'entamer la séduction d'une jeune fille, à côté de sa mère, sans que celle-ci s'en aperçoive, et même de la rendre complice. A peine entrais-je dans la carrière, que je dédaignai toutes les manières vulgaires de glisser un billet doux; j'ai dix moyens de me le faire arracher, et parmi ces moyens j'ose me flatter qu'il y en a de nouveaux. Je possède surtout le talent d'encourager un jeune homme timide; j'en ai fait réussir qui n'avaient ni esprit ni figure. Si cela était écrit, je crois qu'on m'accorderait quelque génie.

MOI.

Vous feriez un homme singulier.

LUI.

Je n'en doute pas.

MOI.

A votre place, je jetterais ces choses-là sur le papier. Ce serait dommage qu'elles se perdissent.

LUI.

Il est vrai, mais vous ne soupçonnez pas com-

bien je fais peu de cas de la méthode et des préceptes. Celui qui a besoin d'un protocole n'ira jamais loin; les génies lisent peu, pratiquent beaucoup, et se font d'eux-mêmes. Voyez César, Turenne, Vauban, la marquise de *Tencin*, son frère le cardinal, et le secrétaire de celui-ci, l'abbé *Trublet* et *Bouret?* Qui est-ce qui a donné des leçons à *Bouret?* Personne, c'est la nature qui forme ces hommes rares-là. Croyez-vous que l'histoire du chien et du masque soit écrite quelque part?

MOI.

Mais à vos heures perdues, lorsque l'angoisse de votre estomac vide ou la fatigue de votre estomac surchargé éloigne le sommeil.....

LUI.

J'y penserai. Il vaut mieux écrire de grandes choses que d'en exécuter de petites. Alors l'ame s'élève, l'imagination s'échauffe, s'enflamme et s'étend, au lieu qu'elle se rétrécit à s'étonner, auprès de la petite Hus, des applaudissements que ce sot public s'obstine à prodiguer à cette minaudière de Dangeville qui joue si platement, qui marche presque courbée en deux sur la scène, qui a l'affectation de regarder sans cesse dans les yeux de celui à qui elle parle et de jouer en dessous, et qui prend elle-même ses grimaces pour de la finesse, son petit trot pour de la grâce; à cette emphatique Clairon qui est plus

maigre, plus apprêtée, plus étudiée, plus empesée qu'on ne saurait dire. Cet imbécile parterre les claque à tout rompre et ne s'aperçoit pas que nous sommes en pelotons d'agréments. Il est vrai que le peloton grossit un peu; mais qu'importe? que nous avons la plus belle peau, les plus beaux yeux, le plus joli bec, peu d'entrailles à la vérité. Une démarche qui n'est pas légère, mais qui n'est pas non plus aussi gauche qu'on le dit. Pour le sentiment, en revanche, il n'en est aucune à qui nous ne damions le pion.

MOI.

Comment dites-vous tout cela? est-ce ironie ou vérité?

LUI.

Le mal est que ce diable de sentiment est tout en dedans, et qu'il n'en transpire pas une lueur au dehors; mais moi qui vous parle, je sais, et je sais bien qu'elle en a. Si ce n'est pas cela, il faut voir quand l'humeur nous prend comme nous traitons les valets, comme les femmes de chambre sont souffletées, comme nous menons à grands coups de pied le bon ami...... pour peu qu'il...... s'écarte du respect qui nous est dû. C'est un petit diable, vous dis-je, tout plein de sentiment et de dignité..... Oh çà, vous ne savez où vous en êtes, n'est-ce pas?

MOI.

J'avoue que je ne saurais démêler si c'est de

bonne foi ou méchamment que vous parlez. Je suis un bonhomme; ayez la bonté d'en user avec moi plus rudement et de laisser là votre art.

LUI.

Cela, c'est ce que nous débitons de la petite Hus..... de la Dangeville, et de la Clairon, mêlé par-ci par-là de quelques mots qui vous donnent l'éveil. Je consens que vous me preniez pour un vaurien, mais non pour un sot, et il n'y aurait qu'un sot ou un homme perdu d'amour qui pût dire sérieusement tant d'impertinences.

MOI.

Mais comment se résout-on à les dire?

LUI.

Cela ne se fait pas tout d'un coup; mais petit à petit on y vient. *Ingenii largitor venter.*

MOI.

Il faut être pressé de faim.

LUI.

Cela se peut; cependant, quelque fortes qu'elles vous paraissent, croyez que ceux à qui elles s'adressent sont plutôt accoutumés à les entendre que nous à les hasarder.

MOI.

Est-ce qu'il y a quelqu'un qui ait le courage d'être de votre avis?

LUI.

Qu'appelez-vous quelqu'un? C'est le sentiment et le langage de toute la société.

MOI.

Ceux d'entre vous qui ne sont pas de grands vauriens, doivent être de grands sots.

LUI.

Des sots, là? je vous jure qu'il n'y en a qu'un, c'est celui qui nous fête pour lui en imposer.

MOI.

Mais comment s'en laisse-t-on si grossièrement imposer? Car enfin la supériorité en talents de la Dangeville et de la Clairon est décidée.

LUI.

On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère. Et puis nous avons l'air si pénétré, si vrai!

MOI.

Il faut cependant que vous ayez péché une fois contre les principes de l'art, et qu'il vous soit échappé par mégarde quelques unes de ces vérités amères qui blessent; car en dépit du rôle misérable, abject, vil, abominable que vous faites, je crois qu'au fond vous avez l'ame délicate.

LUI.

Moi, point du tout. Que le diable m'emporte si je sais au fond ce que je suis. En général, j'ai l'esprit rond comme une boule, et le caractère franc comme l'osier. Jamais faux, pour peu que j'aie d'intérêt d'être vrai, jamais vrai pour peu que j'aie d'intérêt d'être faux. Je dis les choses

comme elles me viennent; sensées, tant mieux; impertinentes, on n'y prend pas garde. J'use en plein de mon franc-parler. Je n'ai pensé de ma vie, ni avant que de dire, ni en disant, ni après avoir dit; aussi je n'offense personne.

MOI.

Mais cela vous est pourtant arrivé avec les honnêtes gens chez qui vous viviez, et qui avaient pour vous tant de bontés.

LUI.

Que voulez-vous? c'est un malheur, un mauvais moment comme il y en a dans la vie, point de félicité continue, j'étais trop bien, cela ne pouvait durer. Nous avons, comme vous savez, la compagnie la plus nombreuse et la mieux choisie. C'est une école d'humanité, le renouvellement de l'antique hospitalité: tous les poètes qui tombent, nous les ramassons; nous eûmes Palissot après sa *Zarès*, Bret après le *Faux Généreux*; tous les musiciens décriés, tous les auteurs qu'on ne lit point, toutes les actrices sifflées, tous les acteurs hués, un tas de pauvres honteux, plats, parasites à la tête desquels j'ai l'honneur d'être brave chef d'une troupe timide. C'est moi qui les exhorte à manger la première fois qu'ils viennent, c'est moi qui demande à boire pour eux; ils tiennent si peu de place! Quelques jeunes gens déguenillés qui ne savent où donner de la tête; mais qui ont de la figure; d'autres scé-

lérats qui cajolent le patron et qui l'endorment, afin de glaner après lui sur la patronne. Nous paraissons gais; mais au fond nous avons de l'humeur et grand appétit. Des loups ne sont pas plus affamés; des tigres ne sont pas plus cruels. Nous dévorons comme des loups, lorsque la terre a été long-temps couverte de neige; nous déchirons comme des tigres tout ce qui réussit. Quelquefois les cohues *Bertin*, *Mésenge* et *Villemorin* se réunissent, c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la ménagerie. Jamais on ne vit tant de bêtes tristes, acariâtres, malfaisantes et courroucées. On n'entend que les noms de Buffon, de Duclos, de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire, de D'Alembert, de Diderot. Et Dieu sait de quelles épithètes ils sont accompagnés. Nul n'aura de l'esprit s'il n'est aussi sot que nous. C'est là que le plan de la comédie des *Philosophes* a été conçu, la scène du colporteur c'est moi qui l'ai fournie, d'après la *Théologie en Quenouille*, vous n'êtes pas épargné là plus qu'un autre.

MOI.

Tant mieux! peut-être me fait-on plus d'honneur que je n'en mérite. Je serais humilié si ceux qui disent du mal de tant d'habiles et d'honnêtes gens s'avisaient de dire du bien de moi.

LUI.

Nous sommes beaucoup, et il faut que chacun

paie son écot; après le sacrifice des grands animaux nous immolons les autres.

MOI.

Insulter la science et la vertu pour vivre, voilà du pain bien cher!

LUI.

Je vous l'ai déjà dit, nous sommes sans conséquence; nous injurions tout le monde et nous n'affligeons personne. Nous avons quelquefois le pesant abbé *d'Olivet*, le gros abbé *Le Blanc*, l'hypocrite *Batteux*; le gros abbé n'est méchant qu'avant dîner. Son café pris, il se jette dans un fauteuil, les pieds appuyés contre la tablette de la cheminée, et s'endort comme un vieux perroquet sur son bâton. Si le vacarme devient violent, il bâille, étend ses bras, il frotte ses yeux et dit: Eh bien, qu'est-ce, qu'est-ce? Il s'agit de savoir si Piron a plus d'esprit que Voltaire. — Entendons-nous, c'est de l'esprit que vous dites? il ne s'agit pas de goût? car du goût, votre Piron ne s'en doute pas. — Ne s'en doute pas? — Non..... — Et puis nous voilà embarqués dans une dissertation sur le goût. Alors le patron fait signe de la main qu'on l'écoute, car c'est surtout de goût qu'il se pique. Le goût, dit-il..... le goût est une chose...... Ma foi, je ne sais quelle chose il disait que c'était ni lui non plus.

Nous avons quelquefois l'ami Robé, il nous régale de ses contes équivoques, des miracles des

convulsionnaires dont il a été le témoin oculaire, et de quelques chants de son poème sur un sujet qu'il connaît à fond. Je hais ses vers, mais j'aime à l'entendre réciter, il a l'air d'un énergumène. Tous s'écrient autour de lui : Voilà ce qu'on appelle un poète !...... Entre nous, cette poésie-là n'est qu'un charivari de toutes sortes de bruits confus, le ramage barbare des habitants de la Tour de Babel.

Il nous vient aussi un certain niais, mais qui a l'air plat et bête, mais qui a de l'esprit comme un démon et qui est plus malin qu'un vieux singe. C'est une de ces figures qui appellent la plaisanterie et les nasardes, et que Dieu fit pour la correction des gens qui jugent à la mine, et à qui leur miroir aurait dû apprendre qu'il est aussi aisé d'être un homme d'esprit et d'avoir l'air d'un sot, que de cacher un sot sous une physionomie spirituelle. C'est une lâcheté bien commune que celle d'immoler un bon homme à l'amusement des autres ; on ne manque jamais de s'adresser à celui-là. C'est un piége que nous tendons aux nouveaux venus, et je n'en ai presque pas vu un seul qui n'y donnât.......

(J'étais quelquefois surpris de la justesse des observations du fou sur les hommes et sur les caractères, et je le lui témoignai.) C'est, me répondit-il, qu'on tire parti de la mauvaise compagnie comme du libertinage ; on est dédommagé de la

perte de son innocence par celle de ses préjugés : dans la société des méchants, où le vice se montre à masque levé, on apprend à les connaître; et puis j'ai un peu lu.

MOI.

Qu'avez-vous lu ?

LUI.

J'ai lu et je lis, et relis sans cesse Théophraste, La Bruyère et Molière.

MOI.

Ce sont d'excellents livres.

LUI.

Ils sont bien meilleurs qu'on ne pense ; mais qui est-ce qui sait les lire ?

MOI.

Tout le monde, selon la mesure de son esprit.

LUI.

Presque personne. Pourriez-vous me dire ce qu'on y cherche ?

MOI.

L'amusement et l'instruction.

LUI.

Mais quelle instruction ? car c'est là le point.

MOI.

La connaissance de ses devoirs, l'amour de la vertu, la haine du vice.

LUI.

Moi j'y recueille tout ce qu'il faut faire et tout ce qu'il ne faut pas dire. Ainsi quand je lis

l'Avare, je me dis : Sois avare si tu veux, mais garde-toi de parler comme l'Avare. Quand je lis *le Tartufe*, je me dis : Sois hypocrite si tu veux, mais ne parle pas comme l'hypocrite. Garde des vices qui te sont utiles; mais n'en aie ni le ton, ni les apparences qui te rendraient ridicule. Pour te garantir de ce ton, de ces apparences, il faut les connaître; or, ces auteurs en ont fait des peintures excellentes. Je suis moi et je reste ce que je suis, mais j'agis et je parle comme il convient. Je ne suis pas de ces gens qui méprisent les moralistes; il y a beaucoup à profiter, surtout avec ceux qui ont mis la morale en action. Le vice ne blesse les hommes que par intervalle; les caractères du vice les blessent du matin au soir. Peut-être vaudrait-il mieux être un insolent que d'en avoir la physionomie, l'insolent de caractère n'insulte que de temps en temps; l'insolent de physionomie insulte toujours. Au reste, n'allez pas imaginer que je sois le seul lecteur de mon espèce; je n'ai d'autre mérite ici que d'avoir fait par système, par justesse d'esprit, par une vue raisonnable et vraie, ce que la plupart des autres font par instinct. De là vient que leurs lectures ne les rendent pas meilleurs que moi, mais qu'ils restent ridicules en dépit d'eux; au lieu que je ne le suis que quand je veux, et que je les laisse alors loin derrière moi; car le même art qui m'apprend à me sauver du ridicule en

certaines occasions, m'apprend aussi dans d'autres à l'attraper heureusement. Je me rappelle alors tout ce que les autres ont dit, tout ce que j'ai lu, et j'y ajoute tout ce qui sort de mon fonds qui est en ce genre d'une fécondité surprenante.

MOI.

Vous avez bien fait de me révéler ces mystères, sans quoi je vous aurais cru en contradiction.

LUI.

Je n'y suis point, car pour une fois où il faut éviter le ridicule, heureusement il y en a cent où il faut s'en donner. Il n'y a pas de meilleur rôle auprès des grands que celui de fou. Long-temps il y a eu le fou du roi en titre, en aucun il n'y eut en titre le sage du roi. Moi, je suis le fou de *Bertin* et de beaucoup d'autres, le vôtre peut-être dans ce moment, ou peut-être vous le mien : celui qui serait sage n'aurait point de fou; celui donc qui a un fou n'est pas sage; s'il n'est pas sage il est fou; et peut-être, fût-il le roi, le fou de son fou. Au reste, souvenez-vous que dans un sujet aussi variable que les mœurs, il n'y a rien d'absolument, d'essentiellement, de généralement vrai ou faux; sinon qu'il faut être ce que l'intérêt veut qu'on soit, bon ou mauvais, sage ou fou, décent ou ridicule, honnête ou vicieux. Si par hasard la vertu avait conduit à la fortune, ou j'aurais été vertueux, ou j'aurais simulé la vertu comme un autre; on m'a voulu

ridicule et je me le suis fait; pour vicieux, nature seule en avait fait les frais. Quand je dis vicieux, c'est pour parler votre langue, car si nous venions à nous expliquer, il pourrait arriver que vous appelassiez vice ce que j'appelle vertu, et vertu ce que j'appelle vice.

Nous avons aussi les auteurs de l'Opéra-Comique, leurs acteurs et leurs actrices, et plus souvent leurs entrepreneurs Corbie, Moeth, tous gens de ressource et d'un mérite supérieur.

Et j'oubliais les grands critiques de la littérature, *l'Avant-Coureur*, *les Petites-Affiches*, *l'Année littéraire*, *l'Observateur littéraire*, *le Censeur hebdomadaire*, toute la clique des feuillistes.

MOI.

L'Année littéraire! l'Observateur littéraire! Cela ne se peut; ils se détestent.

LUI.

Il est vrai; mais tous les gueux se réconcilient à la gamelle. Ce maudit *Observateur littéraire*, que le diable l'eût emporté lui et ses feuilles! C'est ce chien de petit prêtre avare, *puant et usurier*, qui est la cause de mon désastre. Il parut sur notre horizon hier pour la première fois; il arriva à l'heure qui nous chasse tous de nos repaires, l'heure du dîner. Quand il fait mauvais temps, heureux celui d'entre nous qui a la pièce de vingt-quatre sols dans sa poche! Tel s'est moqué de son confrère qui était arrivé le matin

crotté jusqu'à l'échine, et mouillé jusqu'aux os, qui le soir rentre chez lui dans le même état. Il y en eut un, je ne sais plus lequel, qui eut, il y a quelques mois, un démêlé violent avec le savoyard qui s'est établi à notre porte; ils étaient en compte courant : le créancier voulait que son débiteur se liquidât, et celui-ci n'était pas en fonds. On sert, on fait les honneurs de la table à l'abbé, on le place au haut bout. J'entre; je l'aperçois. Comment, l'abbé, lui dis-je, vous présidez? voilà qui est fort bien pour aujourd'hui, mais demain vous descendrez, s'il vous plaît, d'une assiette, après demain, d'une autre assiette, et ainsi, d'assiette en assiette, soit à droite, soit à gauche, jusqu'à ce que de la place que j'ai occupée une fois avant vous, Fréron; une fois après moi, *Dorat;* une fois après moi, Fréron; Palissot, une fois après *Dorat*, vous deveniez stationnaire auprès de moi, pauvre plat......, comme vous, qui *siedo sempre come un maestoso carro fra duoi coglioni*. L'abbé, qui est un bon diable, et qui prend tout bien, se mit à rire; mademoiselle, pénétrée de mon observation et de la justesse de ma comparaison, se mit à rire; tous ceux qui siégeaient à droite et à gauche de l'abbé, ou qu'il avait reculés d'un cran, se mirent à rire; tout le monde rit, excepté monsieur, qui se fâche, et me tient des propos qui n'auraient rien signifié si nous avions été seuls...... Vous êtes un imperti-

nent. — Je le sais bien, et c'est à cette condition que vous m'avez reçu. — Un faquin. — Comme un autre. — Un gueux. — Est-ce que je serais ici sans cela? — Je vous ferai chasser. — Après dîner je m'en irai de moi-même...... — Je vous le conseille..... On dîna; je n'en perdis pas un coup de dent. Après avoir bien mangé, bu largement, car, après tout, il n'en aurait été ni plus ni moins, messire gaster est un personnage contre lequel je n'ai jamais boudé, je pris mon parti, et je me disposais à m'en aller; j'avais engagé ma parole en présence de tant de monde, qu'il fallait bien la tenir. Je fus un temps considérable à rôder dans l'appartement, cherchant ma canne et mon chapeau où ils n'étaient pas, et comptant toujours que le patron se répandrait dans un nouveau torrent d'injures, que quelqu'un s'interposerait, et que nous finirions par nous raccommoder à force de nous fâcher. Je tournais, je tournais, car moi je n'avais rien sur le cœur; mais le patron, lui, plus sombre et plus noir que l'Apollon d'Homère lorsqu'il décoche ses traits sur l'armée des Grecs, son bonnet une fois plus renfoncé que de coutume, se promenait en long et en large, le poing sur le menton. Mademoiselle s'approche de moi : Mais, mademoiselle, qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire? ai-je été différent aujourd'hui de moi-même. — Je veux qu'il sorte. — Je sortirai. Je ne lui ai pas manqué. — Pardonnez-

moi; on invite monsieur l'abbé, et.... — C'est lui qui s'est manqué à lui-même en invitant l'abbé, en me recevant, et avec moi tant d'autres bélîtres. Moi...... — Allons, mon petit......, il faut demander pardon à monsieur l'abbé. — Je n'ai que faire de son pardon. — Allons, allons, tout cela s'apaisera........ On me prend par la main; on m'entraîne vers le fauteuil de l'abbé; j'étends les bras, je contemple l'abbé avec une espèce d'admiration, car qui est-ce qui a jamais demandé pardon à l'abbé? L'abbé, lui dis-je, l'abbé, tout ceci est bien ridicule, n'est-il pas vrai? Et puis je me mets à rire, et l'abbé aussi. Me voilà donc excusé de ce côté-là; mais il fallait aborder l'autre, et ce que j'avais à lui dire était une autre paire de manches. Je ne sais plus trop comment je lui tournai mon excuse : Monsieur, voilà ce fou.... — Il y a trop long-temps qu'il me fait souffrir; je ne veux plus en entendre parler. — Il est fâché. — Oui, je suis fâché. — Cela ne lui arrivera plus. — Qu'au premier faquin....... Je ne sais s'il était dans ses jours d'humeur où mademoiselle craint d'en approcher, et n'ose le toucher qu'avec ses mitaines de velours, ou s'il entendit mal ce que je disais, ou si je dis mal, ce fut pis qu'auparavant. Que diable! est-ce qu'il ne me connaît pas? est-ce qu'il ne sait pas que je suis comme les enfants, et qu'il y a des circonstances où je......? Et puis je crois, Dieu me

pardonne, que je n'aurais pas un moment de relâche. On userait un pantin d'acier à tenir la ficelle du matin au soir et du soir au matin. Il faut que je les désennuie, c'est la condition, mais il faut que je m'amuse quelquefois. Au milieu de ces imbroglio il me passa par la tête une pensée funeste, une pensée qui me donna de la morgue, une pensée qui m'inspira de la fierté et de l'insolence, c'est qu'on ne pouvait se passer de moi, que j'étais un homme essentiel.

MOI.

Oui, je crois que vous leur êtes très-utile, mais qu'ils vous le sont encore davantage. Vous ne retrouverez pas, quand vous voudrez, une aussi bonne maison ; mais eux, pour un fou qui leur manque, ils en trouveront cent.

LUI.

Cent fous comme moi ! monsieur le philosophe ; ils ne sont pas si communs. Oui, des plats foux. On est plus difficile en sottise qu'en talent ou en vertu. Je suis rare dans mon espèce, oui, très-rare. A présent qu'ils ne m'ont plus, que font-ils ? ils s'ennuient comme des chiens. Je suis un sac inépuisable d'impertinences. J'avais à chaque instant une boutade qui les faisait rire aux larmes : j'étais pour eux les Petites-Maisons entières.

MOI.

Aussi vous aviez la table, le lit, l'habit, veste et culotte, les souliers et la pistole par mois.

LUI.

Voilà le beau côté, voilà le bénéfice; mais des charges, vous n'en dites mot. D'abord, s'il était bruit d'une pièce nouvelle, quelque temps qu'il fît, il fallait fureter dans tous les greniers de Paris, jusqu'à ce que j'en eusse trouvé l'auteur; que je me procurasse la lecture de l'ouvrage, et que j'insinuasse adroitement qu'il y avait un rôle qui serait supérieurement rendu par quelqu'un de ma connaissance. — Et par qui s'il vous plaît? — Par qui? belle question! ce sont les grâces, la gentillesse, la finesse. — Vous voulez dire mademoiselle Dangeville? Par hasard la connaîtriez-vous? — Oui, un peu, mais ce n'est pas elle. — Et qui donc? — Je nommais tout bas......... — Elle! — Oui, elle, répétais-je, un peu honteux, car j'ai quelquefois de la pudeur, et à ce nom il fallait voir comme la physionomie du poète s'allongeait, et d'autres fois comme on m'éclatait au nez. Cependant, bon gré mal gré qu'il en eût, il fallait que j'emmenasse mon homme à dîner; et lui qui craignait de s'engager, rechignait, remerciait. Il fallait voir comme j'étais traité quand je ne réussissais pas dans ma négociation : j'étais un butor, un sot, un balourd, je n'étais bon à rien; je ne valais pas le verre d'eau qu'on me donnait à boire. C'était bien pis lorsqu'on jouait, et qu'il fallait aller intrépidement au milieu des huées d'un public qui juge bien, quoi qu'on en

dise, faire entendre mes claquements de mains isolés, attacher les regards sur moi, quelquefois dérober les sifflets à l'actrice, et ouïr chuchoter à côté de soi : c'est un des valets déguisés de celui qui......... Ce maraud-là se taira-t-il?....... On ignore ce qui peut déterminer à cela; on croit que c'est ineptie, tandis que c'est un motif qui excuse tout.

MOI.

Jusqu'à l'infraction des lois civiles.

LUI.

A la fin cependant j'étais connu, et l'on disait: Oh! c'est..... Ma ressource était de jeter quelques mots ironiques qui sauvassent du ridicule mon applaudissement solitaire qu'on interprétait à contre-sens. Convenez qu'il faut un puissant intérêt pour braver ainsi le public assemblé, et que chacune de ces corvées valait mieux qu'un petit écu?

MOI.

Que ne vous faisiez-vous prêter main-forte?

LUI.

Cela m'arrivait aussi, et je glanais un peu là-dessus. Avant que de se rendre au lieu du supplice, il fallait se charger la mémoire des endroits brillants où il importait de donner le ton. S'il m'arrivait de les oublier ou de me méprendre, j'en avais le tremblement à mon retour; c'était un vacarme dont vous n'avez pas d'idée.

Et puis à la maison une meute de chiens à soigner; il est vrai que je m'étais sottement imposé cette tâche; des chats dont j'avais la surintendance. J'étais trop heureux si *Micou* me favorisait d'un coup de griffe qui déchirait ma manchette ou ma main. *Criquette* est sujette à la colique; c'est moi qui lui frotte le ventre. Autrefois mademoiselle avait des vapeurs, ce sont aujourd'hui des nerfs. Je ne parle pas d'une indisposition légère dont on ne se gêne point devant moi. Pour ceci, passe, je n'ai jamais prétendu contraindre; j'ai lu..... On en use à son aise avec ses familiers, et j'en étais ces jours-là plus que personne. Je suis l'apôtre de la familiarité et de l'aisance; je les prêchais là d'exemple, sans qu'on s'en formalisât; il n'y avait qu'à me laisser aller. Je vous ai ébauché le patron. Mademoiselle commence à devenir pesante, il faut entendre les bons contes qu'ils en font.

MOI.

Vous n'êtes pas de ces gens-là?

LUI.

Pourquoi non?

MOI.

C'est qu'il est au moins indécent de donner du ridicule à ses bienfaiteurs.

LUI.

Mais n'est-ce pas pis encore de s'autoriser de ses bienfaits pour avilir son protégé?

MOI.

Mais si le protégé n'était pas vil par lui-même, rien ne donnerait au protecteur cette autorité.

LUI.

Mais si les personnages n'étaient pas ridicules par eux-mêmes, on n'en ferait pas de bons contes. Et puis est-ce ma faute s'ils s'encanaillent? Est-ce ma faute, lorsqu'ils sont encanaillés, si on les trahit, si on les bafoue? Quand on se résout à vivre avec des gens comme nous et qu'on a le sens commun, il y a je ne sais combien de noirceurs auxquelles il faut s'attendre. Quand on nous prend, ne nous connaît-on pas pour ce que nous sommes, pour des ames intéressées, viles et perfides? Si l'on nous connaît, tout est bien. Il y a un pacte tacite qu'on nous fera du bien et que tôt ou tard nous rendrons le mal pour le bien qu'on nous aura fait. Ce pacte ne subsiste-t-il pas entre l'homme et son singe et son perroquet? Le Brun jette les hauts cris que Palissot, son convive et son ami, ait fait des couplets contre lui. Palissot a dû faire les couplets, et c'est Le Brun qui a tort. Poinsinet jette les hauts cris que Palissot ait mis sur son compte les couplets qu'il avait faits contre Le Brun. Palissot a dû mettre sur le compte de Poinsinet les couplets qu'il avait faits contre Le Brun, et c'est Poinsinet qui a tort. Le petit abbé Rey...... jette les hauts cris de ce que son

ami Palissot lui a soufflé sa maîtresse auprès de laquelle il l'avait introduit : c'est qu'il ne fallait point introduire un Palissot chez sa maîtresse, ou se résoudre à la perdre ; Palissot a fait son devoir, et c'est l'abbé Rey...... qui a tort. Le libraire D*** jette les hauts cris de ce que son associé B*** a pu laisser croire ce qui n'était pas ; quoi qu'il en soit, B*** a fait son rôle, et c'est D*** et sa femme qui ont tort. Qu'Helvétius jette les hauts cris, que Palissot le traduise sur la scène comme un malhonnête homme, lui à qui il doit encore l'argent qu'il lui prête pour se faire traiter de sa mauvaise santé, se nourrir et se vêtir ; a-t-il dû se promettre un autre procédé de la part d'un homme souillé de toutes sortes d'infamies, qui par passe-temps fait abjurer la religion à son ami ; qui s'empare du bien de ses associés ; qui n'a ni foi, ni loi, ni sentiment ; qui court à la fortune *per fas et nefas*, qui compte ses jours par ses scélératesses, et qui s'est traduit lui-même sur la scène comme un des plus dangereux coquins, impudence dont je ne crois pas qu'il y eût dans le passé un premier exemple, ni qu'il y en ait un second dans l'avenir ? Non. Ce n'est donc pas Palissot, mais c'est Helvétius qui a tort. Si l'on mène un jeune provincial à la ménagerie de Versailles, et qu'il s'avise par sottise de passer la main à travers les barreaux de la loge du tigre ou de la panthère ; si le jeune homme laisse son bras dans la gueule de

l'animal féroce, qui est-ce qui a tort? Tout cela est écrit dans le pacte tacite; tant pis pour celui qui l'ignore ou l'oublie. Combien je justifierais par ce pacte universel et sacré de gens qu'on accuse de méchanceté, tandis que c'est soi qu'on devrait accuser de sottise! Oui, grosse *comtesse*, c'est vous qui avez tort, lorsque vous rassemblez autour de vous ce qu'on appelle parmi les gens de votre sorte des espèces, et que ces espèces vous font des vilenies, vous en font faire, et vous exposent au ressentiment des honnêtes gens. Les honnêtes gens font ce qu'ils doivent, les espèces aussi, et c'est vous qui avez tort de les accueillir. Si *Bertin* vivait doucement, paisiblement avec sa maîtresse, si par l'honnêteté de leurs caractères ils s'étaient fait des connaissances honnêtes, s'ils avaient appelé autour d'eux des hommes à talents, des gens connus dans la société par leur vertu; s'ils avaient réservé pour une petite société éclairée et choisie les heures de distraction qu'ils auraient dérobées à la douceur d'être ensemble, de s'aimer, de se le dire dans le silence de la retraite, croyez-vous qu'on en eût fait ni bons ni mauvais contes? Que leur est-il donc arrivé? ce qu'ils méritaient; ils ont été punis de leur imprudence, et c'est nous que la providence avait destinés de toute éternité à faire justice des *Bertin* du jour, et ce sont nos pareils d'entre nos neveux qu'elle a destinés à faire justice des M*** et des

B*** à venir. Mais tandis que nous exécutons ses justes décrets sur la sottise, vous qui nous peignez tels que nous sommes, vous exécutez ses justes décrets sur nous. Que penseriez-vous de nous, si nous prétendions, avec des moeurs honteuses, jouir de la considération publique? Que nous sommes des insensés. Et ceux qui s'attendent à des procédés honnêtes de la part des gens nés vicieux, des caractères vils et bas, sont-ils sages? Tout a son vrai loyer dans ce monde. Il y a deux procureurs-généraux, l'un à votre porte, qui châtie les délits contre la société; la nature est l'autre. Celle-ci connaît tous les vices qui échappent aux lois. Vous vous livrez à la débauche des femmes, vous serez hydropique; vous êtes crapuleux, vous serez pulmonique; vous ouvrez votre porte à des marauds et vous vivez avec eux, vous serez trahi, persifflé, méprisé; le plus court est de se résigner à l'équité de ces jugements, et de se dire à soi-même, c'est bien fait; de secouer ses oreilles et de s'amender, ou de rester ce qu'on est, mais aux conditions susdites.

MOI.

Vous avez raison.

LUI.

Au demeurant, de ces mauvais contes, moi, je n'en invente aucun, je m'en tiens au rôle de colporteur. Ils disent qu'il y a quelques jours, sur les cinq heures du matin, on.....

MOI.

Vous êtes un polisson. Parlons d'autre chose. Depuis que nous causons, j'ai une question sur la lèvre.

LUI.

Pourquoi l'avoir arrêtée là si long-temps?

MOI.

C'est que j'ai craint qu'elle ne soit indiscrète.

LUI.

Après ce que je viens de vous révéler, j'ignore quel secret je puis avoir pour vous.

MOI.

Vous ne doutez pas du jugement que je porte de votre caractère?

LUI.

Nullement; je suis à vos yeux un être très-abject, très-méprisable, et je le suis quelquefois aux miens, mais rarement; je me félicite plus souvent de mes vices que je ne m'en blâme : vous êtes plus constant dans votre mépris?

MOI.

Il est vrai; mais pourquoi me montrer toute votre turpitude?

LUI.

D'abord, c'est que vous en connaissez une bonne partie, et que je voyais plus à gagner qu'à perdre à vous avouer le reste.

MOI.

Comment cela s'il vous plaît?

LUI.

S'il importe d'être sublime en quelques genres, c'est surtout en mal. On crache sur un petit filou, mais on ne peut refuser une sorte de considération à un grand criminel ; son courage vous étonne, son atrocité vous fait frémir. On prise en tout l'unité de caractère.

MOI.

Mais cette estimable unité de caractère vous ne l'avez pas encore; je vous trouve de temps en temps vacillant dans vos principes ; il est incertain si vous tenez votre méchanceté de la nature ou de l'étude, et si l'étude vous a porté aussi loin qu'il est possible.

LUI.

J'en conviens; mais j'y ai fait de mon mieux. N'ai-je pas eu la modestie de reconnaître des êtres plus parfaits que moi? ne vous ai-je pas parlé de *Bouret* avec l'admiration la plus profonde? *Bouret* est le premier homme du monde dans mon esprit.

MOI.

Mais immédiatement après *Bouret* c'est vous?

LUI.

Non.

MOI.

C'est donc Palissot?

LUI.

C'est Palissot, mais ce n'est pas Palissot seul.

MOI.

Et qui peut être digne de partager le second rang avec lui?

LUI.

Le renégat d'Avignon.

MOI.

Je n'ai jamais entendu parler de ce renégat d'Avignon, mais ce doit être un homme bien étonnant.

LUI.

Aussi l'est-il.

MOI.

L'histoire des grands personnages m'a toujours intéressé.

LUI.

Je le crois bien. Celui-ci vivait chez un bon et honnête de ces descendants d'Abraham, promis au père des croyants en nombre égal à celui des étoiles.

MOI.

Chez un Juif?

LUI.

Chez un Juif. Il avait d'abord surpris la commisération, ensuite la bienveillance, enfin la confiance la plus entière; car voilà comme il arrive toujours : nous comptons tellement sur nos bienfaits, qu'il est rare que nous cachions notre secret à celui que nous avons comblé de nos bontés; le moyen qu'il n'y ait pas des ingrats, quand

nous exposons l'homme à la tentation de l'être impunément? C'est une réflexion juste que notre Juif ne fit pas. Il confia donc au renégat qu'il ne pouvait en conscience manger de cochon. Vous allez voir tout le parti qu'un esprit fécond sait tirer de cet aveu. Quelques mois se passèrent pendant lesquels notre renégat redoubla d'attention; quand il crut son juif bien touché, bien captivé, bien convaincu par ses soins qu'il n'avait pas un meilleur ami dans toutes les tribus d'Israël.......... Admirez la circonspection de cet homme! il ne se hâte pas; il laisse mûrir la poire avant que de secouer la branche : trop d'ardeur pouvait faire échouer ce projet. C'est qu'ordinairement la grandeur de caractère résulte de la balance naturelle de plusieurs qualités opposées.

MOI.

Et laissez là vos réflexions, et continuez-moi votre histoire.

LUI.

Cela ne se peut, il y a des jours où il faut que je réfléchisse; c'est une maladie qu'il faut abandonner à son cours. Où en étais-je?

MOI.

A l'intimité bien établie entre le Juif et le renégat.

LUI.

Alors la poire était mûre...... Mais vous ne m'écoutez pas, à quoi rêvez-vous?

MOI.

Je rêve à l'inégalité de votre ton tantôt haut, tantôt bas.

LUI.

Est-ce que le ton de l'homme vicieux peut être un?...... Il arrive un soir chez son bon ami, l'air effaré, la voix entrecoupée, le visage pâle comme la mort, tremblant de tous ses membres. — Qu'avez-vous? — Nous sommes perdus. — Perdus! et comment? — Perdus! vous dis-je sans ressource. — Expliquez-vous? — Un moment, que je me remette de mon effroi. — Allons, remettons-nous, lui dit le Juif, au lieu de lui dire: tu es un fieffé fripon, je ne sais ce que tu as à m'apprendre, mais tu es un fieffé fripon, tu joues la terreur.

MOI.

Et pourquoi devait-il lui parler ainsi?

LUI.

C'est qu'il était faux et qu'il avait passé la mesure; cela est clair pour moi, et ne m'interrompez pas davantage. Nous sommes perdus,.... perdus!... sans ressource!....... Est-ce que vous ne sentez pas l'affectation de ces perdus répétés?... Un traître nous a déférés à la Sainte Inquisition, vous comme Juif, moi comme un renégat, comme un infâme renégat..... Voyez comme le traître ne rougit pas de se servir des expressions les plus odieuses. Il faut plus de courage qu'on ne pense

pour s'appeler de son nom; vous ne savez pas ce qu'il en coûte pour en venir là.

MOI.

Non, certes. Mais cet infâme renégat......

LUI.

Est faux, mais c'est une fausseté bien adroite. Le Juif s'effraie, il s'arrache la barbe, il se roule à terre, il voit les sbires à sa porte, il se voit affublé du *San Benito*, il voit son *auto-da-fé* préparé. Mon ami, mon tendre ami, mon unique ami, quel parti prendre ? Quel parti ? De se montrer, d'affecter la plus grande sécurité, de se conduire comme à l'ordinaire. La procédure de ce tribunal est secrète, mais lente; il faut user de ces délais pour tout vendre. J'irai louer ou je ferai louer un bâtiment par un tiers, oui, par un tiers, ce sera le mieux; nous y déposerons votre fortune; car c'est à votre fortune principalement qu'ils en veulent, et nous irons, vous et moi, chercher sous un autre ciel la liberté de servir notre Dieu et de suivre en sûreté la loi d'Abraham et de notre conscience. Le point important dans la circonstance périlleuse où nous nous trouvons est de ne point faire d'imprudence......

Fait et dit. Le bâtiment est loué et pourvu de vivres et de matelots, la fortune du Juif est à bord; demain à la pointe du jour, ils mettent à la voile, ils peuvent souper gaîment et dormir en sûreté; demain ils échappent à leurs persécu-

teurs. Pendant la nuit le renégat se lève, dépouille le Juif de son porte-feuille, de sa bourse et de ses bijoux, se rend à bord et le voilà parti. Et vous croyez que c'est là tout! bon! vous n'y êtes pas. Lorsqu'on me raconta cette histoire, moi je devinai ce que je vous ai tû pour essayer votre sagacité. Vous avez bien fait d'être un honnête homme, vous n'auriez été qu'un friponneau. Jusqu'ici le renégat n'est que cela, c'est un coquin méprisable à qui personne ne voudrait ressembler. Le sublime de sa méchanceté, c'est d'avoir été lui-même le délateur de son bon ami l'israélite dont la Sainte Inquisition s'empara à son réveil, et dont, quelques jours après, on fit un beau feu de joie. Et ce fut ainsi que le renégat devint tranquille possesseur de la fortune de ce descendant maudit de ceux qui ont crucifié notre Seigneur.

MOI.

Je ne sais lequel des deux me fait le plus d'horreur, ou de la scélératesse de votre renégat, ou du ton dont vous en parlez.

LUI.

Et voilà ce que je vous disais : l'atrocité de l'action vous porte au delà du mépris et c'est la raison de ma sincérité. J'ai voulu que vous connussiez jusqu'où j'excellais dans mon art, vous arracher l'aveu que j'étais au moins original dans mon avilissement, me placer dans votre tête sur

la ligne des grands vauriens et m'écrier ensuite : *Vivat Mascarillus, fourbum imperator!* Allons, gai, monsieur le philosophe, chorus; *vivat Mascarillus, fourbum imperator!*

(Et là-dessus il se mit à faire un chant en fugue tout-à-fait singulier ; tantôt la mélodie était grave et pleine de majesté, tantôt légère et folâtre ; dans un instant il imitait la basse, dans un autre une des parties du dessus ; il m'indiquait de ses bras et de son cou allongé les endroits des ténues, et s'exécutait, se composait à lui-même un chant de triomphe où l'on voyait qu'il s'entendait mieux en bonne musique qu'en bonnes mœurs.

Je ne savais, moi, si je devais rester ou fuir, rire ou m'indigner ; je restai dans le dessein de tourner la conversation sur quelque sujet qui chassât de mon ame l'horreur dont elle était remplie. Je commençais à supporter avec peine la présence d'un homme qui discutait une action horrible, un exécrable forfait, comme un connaisseur en peinture ou en poésie examine les beautés d'un ouvrage de goût, ou comme un moraliste ou un historien relève et fait éclater les circonstances d'une action héroïque. Je devins sombre malgré moi ; il s'en aperçut et me dit :)

Qu'avez-vous? Est-ce que vous vous trouvez mal?

MOI.

Un peu ; mais cela se passera.

LUI.

Vous avez l'air soucieux, d'un homme tracassé de quelque idée soucieuse.

MOI.

C'est cela........

(Après un moment de silence de sa part et de la mienne, pendant lequel il se promenait en sifflant et en chantant, pour le ramener à son talent, je lui dis : Que faites-vous à présent ?)

LUI.

Rien.

MOI.

Cela est très-fatigant.

LUI.

J'étais déjà suffisamment bête, j'ai été entendre cette musique de Duni et de nos autres jeunes faiseurs, qui m'a achevé.

MOI.

Vous approuvez donc ce genre?

LUI.

Sans doute?

MOI.

Et vous trouvez de la beauté dans ces nouveaux chants?

LUI.

Si j'y en trouve! pardieu, je vous en réponds. Comme cela est déclamé! quelle vérité! quelle expression!

MOI.

Tout art d'imitation a son modèle dans la nature. Quel est le modèle du musicien quand il fait un chant?

LUI.

Pourquoi ne pas prendre la chose de plus haut? Qu'est-ce qu'un chant?

MOI.

Je vous avouerai que cette question est au dessus de mes forces. Voilà comme nous sommes tous, nous n'avons dans la mémoire que des mots que nous croyons entendre par l'usage fréquent et l'application même juste que nous en faisons; dans l'esprit que de notions vagues! Quand je prononce le mot chant, je n'ai pas des notions plus nettes que vous, et la plupart de vos semblables quand ils disent : Réputation, blâme, honneur, vice, vertu, pudeur, décence, honte, ridicule.

LUI.

Le chant est une imitation par les sons, d'une échelle inventée par l'art ou inspirée par la nature, comme il vous plaira, ou par la voix ou par l'instrument, des bruits physiques ou des accents de la passion, et vous voyez qu'en changeant là dedans les choses à changer, la définition conviendrait exactement à la peinture, à l'éloquence, à la sculpture et à la poésie. Maintenant, pour en venir à votre question, quel est le modèle du musicien ou du chant? C'est la déclamation, si le

modèle est vivant et puissant ; c'est le bruit, si le modèle est inanimé. Il faut considérer la déclamation comme une ligne, et le chant comme une autre ligne qui serpenterait sur la première. Plus cette déclamation, type du chant, sera forte et vraie, plus le chant qui s'y conforme la coupera en un plus grand nombre de points ; plus le chant sera vrai et plus il sera beau ; et c'est ce qu'ont très-bien senti nos jeunes musiciens. Quand on entend : *Je suis un pauvre diable*, on croit reconnaître la plainte d'un avare ; s'il ne chantait pas, c'est sur les mêmes tons qu'il parlerait à la terre, quand il lui confie son or et qu'il lui dit : *O terre, reçois mon trésor*. Et cette petite fille qui sent palpiter son cœur ; qui rougit, qui se trouble et qui supplie monseigneur de la laisser partir, s'exprimerait-elle autrement ? Il y a dans ces ouvrages toutes sortes de caractères, une variété infinie de déclamation : cela est sublime, c'est moi qui vous le dis. Allez, allez entendre le morceau où le jeune homme qui se sent mourir s'écrie : *Mon cœur s'en va !* Écoutez le chant, écoutez la symphonie, et vous me direz après quelle différence il y a entre les vraies voix d'un moribond, et le tour de ce chant ; vous verrez si la ligne de la mélodie ne coïncide pas toute entière avec la ligne de la déclamation. Je ne vous parle pas de la mesure qui est encore une des conditions du chant, je m'en tiens à l'expression, et il n'y a rien de

plus évident que le passage suivant que j'ai lu quelque part : *Musices seminarium accentus*, l'accent est la pépinière de la mélodie. Jugez de là de quelle difficulté et de quelle importance il est de savoir bien faire le récitatif. Il n'y a point de bel air dont on ne puisse faire un beau récitatif, et point de beau récitatif dont un habile homme ne puisse faire un bel air. Je ne voudrais pas assurer que celui qui récite bien chantera bien ; mais je serais surpris que celui qui chante bien, ne sût pas bien réciter. Et croyez tout ce que je vous dis là, car c'est le vrai.

MOI.

Je ne demanderais pas mieux que de vous en croire, si je n'étais arrêté par un petit inconvénient.

LUI.

Et cet inconvénient?

MOI.

C'est que si cette musique est sublime, il faut que celle du divin Lulli, de Campra, de *Destouches*, de *Mouret*, et même, soit dit entre nous, celle du cher maître, soit un peu plate.

LUI.

(S'approchant de mon oreille, me répondit :) Je ne voudrais pas être entendu, car il y a ici beaucoup de gens qui me connaissent ; c'est qu'elle l'est aussi. Ce n'est pas que je me soucie du cher maître, puisque *cher* il y a; c'est une pierre, il

me verrait tirer la langue d'un pied qu'il ne me donnerait pas un verre d'eau; mais il a beau faire, à l'octave, à la septième: *Hon, hon; hin, hin; tu, tu, tu*; turlututu avec un charivari de diable; ceux qui commencent à s'y connaître et qui ne prennent plus du tintamarre pour de la musique, ne s'accommoderont jamais de cela. On devrait défendre par une ordonnance de police à toute personne, de quelque qualité ou condition qu'elle fût, de faire chanter le *Stabat* de Pergolèse. Ce *Stabat* il fallait le faire brûler par la main du bourreau. Ma foi, ces maudits Bouffons avec leur *Servante Maîtresse*, leur *Tracallo* nous en ont donné rudement....... Autrefois un *Tancrède*, une *Issé*, une *Europe Galante*, les *Indes*, *Castor*, les *Talents Lyriques*, allaient à quatre, cinq, six mois, on ne voyait pas la fin des représentations d'une *Armide*, à présent tout cela vous tombe les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Aussi *Rebel* et *Francœur* en jettent-ils feu et flamme. Ils disent que tout est perdu, qu'ils sont ruinés, et que si l'on tolère plus long-temps cette canaille chantante de la foire, la musique nationale est au diable, et que l'académie royale du cul-de-sac n'a qu'à fermer boutique. Il y a bien quelque chose de vrai là dedans. Les vieilles perruques qui viennent là depuis trente à quarante ans, tous les vendredi, au lieu de s'amuser comme ils ont fait par le

passé, s'ennuient et bâillent sans trop savoir pourquoi, ils se le demandent et ne sauraient se répondre : que ne s'adressent-ils à moi ! la prédiction de *Duni* s'accomplira, et du train que cela prend, je veux mourir si dans quatre ou cinq ans, à dater du *Peintre Amoureux de son Modèle*, il y a un chat à ferrer dans le célèbre impasse. Les bonnes gens ! ils ont renoncé à leurs symphonies pour jouer des symphonies italiennes. Il sont cru qu'ils feraient leurs oreilles à celles-ci, sans conséquence pour leur musique vocale, comme si la symphonie n'était pas au chant, à un peu de libertinage près inspiré par l'étendue de l'instrument et la mobilité des doigts, ce que le chant est à la déclamation réelle; comme si le violon n'était pas le singe du chanteur, qui deviendra un jour, lorsque le difficile prendra la place du beau, le singe du violon. Le premier qui joua *Locatelli* fut l'apôtre de la nouvelle musique. A d'autres, à d'autres; on nous accoutumera à l'imitation des accents de la passion ou des phénomènes de la nature, par le chant et la voix, par l'instrument, car voilà toute l'étendue de l'objet de la musique, et nous conserverons notre goût pour les vols, les lances, les gloires, les triomphes, les victoires? Va-t'en voir s'ils viennent, Jean. Ils ont imaginé qu'ils pleureraient ou riraient à des scènes de tragédie ou de comédie musiquées, qu'on porterait à leurs oreilles les

accents de la fureur, de la haine, de la jalousie, les vraies plaintes de l'amour, les ironies, les plaisanteries du théâtre italien ou français, et qu'ils resteraient admirateurs de *Ragonde* ou de *Platée*. Je t'en réponds, Tarare ponpon. Qu'ils éprouveraient sans cesse, avec quelle facilité, quelle flexibilité, quelle mollesse, l'harmonie, la prosodie, les ellipses, les inversions de la langue italienne se prêtaient à l'art, au mouvement, à l'expression, aux tours et à la valeur mesurée du chant, et qu'ils continueraient d'ignorer combien la leur est raide, sourde, lourde, pesante, pédantesque et monotone. Eh, oui, oui; ils se sont persuadé qu'après avoir mêlé leurs larmes aux pleurs d'une mère qui se désole sur la mort de son fils, après avoir frémi de l'ordre d'un tyran qui ordonne un meurtre, ils ne s'ennuieraient pas de leur féerie, de leur insipide mythologie, de leurs petits madrigaux doucereux qui ne marquent pas moins le mauvais goût du poëte que la misère de l'art qui s'en accommode. Les bonnes gens! cela n'est pas et ne peut être; le vrai, le bon et le beau ont leurs droits, on les conteste, mais on finit par admirer; ce qui n'est pas marqué à ce coin, on l'admire un temps; mais on finit par bâiller. Bâillez donc, Messieurs, bâillez à votre aise, ne vous gênez pas. L'empire de la nature et de ma trinité, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais; le

vrai qui est le père et qui engendre le bon qui est le fils, d'où procède le beau qui est le saint-esprit, s'établit doucement. Le dieu étranger se place humblement sur l'autel à côté de l'idole du pays, peu à peu il s'y affermit; un beau jour il pousse du coude son camarade, et patatras. Voilà l'idole en bas. C'est comme cela qu'on dit que les jésuites ont planté le christianisme à la Chine et aux Indes; et ces jésuites ont beau dire : cette méthode politique qui marche à son but sans bruit, sans effusion de sang, sans martyrs, sans un toupet de cheveux arrachés, me semble la meilleure.

MOI.

Il y a de la raison à peu près dans tout ce que vous venez de dire.

LUI.

De la raison! tant mieux. Je veux que le diable m'emporte si j'y tâche. Cela va comme je te pousse. Je suis comme les musiciens de l'impasse quand mon maître parut. Si j'adresse, à la bonne heure. C'est qu'un garçon charbonnier parlera toujours mieux de son métier que toute une académie, que tous les Duhamel du monde......

Et puis le voilà qui se met à se promener, en murmurant dans son gosier quelques-uns des airs de *l'Ile des Fous*, du *Peintre Amoureux de son Modèle*, du *Maréchal Ferrant*, de *la Plaideuse*, et de temps en temps il s'écriait, en

levant les mains et les yeux au ciel : Si cela est beau, mordieu ! si cela est beau ! comment peut-on porter à sa tête une paire d'oreilles et faire une pareille question ? Il commençait à entrer en passion et à chanter tout bas, il élevait le ton à mesure qu'il se passionnait davantage ; vinrent ensuite les gestes, les grimaces du visage et les contorsions du corps ; et je dis : Bon ! voilà la tête qui se perd et quelque scène nouvelle qui se prépare....... En effet, il part d'un éclat de voix ; je suis *un pauvre misérable..... Monseigneur, monseigneur, laissez-moi partir..... O terre, reçois mon or, conserve mon trésor, mon ame, mon ame, ma vie ! O terre !...... le voilà le petit ami, le voilà le petit ami ! Aspettar si non venire..... A Zerbina penserete...... sempre in contrasti con te si sta......* Il entassait et brouillait ensemble trente airs italiens, français, tragiques, comiques, de toutes sortes de caractères. Tantôt avec une voix de basse taille il descendait jusqu'aux enfers, tantôt s'égosillant et contrefaisant le fausset, il déchirait le haut des airs ; imitant de la démarche, du maintien, du geste, les différents personnages chantants ; successivement furieux, radouci, impérieux, ricaneur. Ici c'est une jeune fille qui pleure, et il en rend toute la minauderie ; là, il est prêtre, il est roi, il est tyran ; il menace, il commande, il s'emporte ; il est esclave, il obéit, il s'apaise ; il se désole, il se plaint,

il rit; jamais hors de ton, de mesure, du sens des paroles et du caractère de l'air. Tous les pousse-bois avaient quitté leurs échiquiers et s'étaient rassemblés autour de lui; les fenêtres du café étaient occupées en dehors par les passants qui s'étaient arrêtés au bruit. On faisait des éclats de rire à entr'ouvrir le plafond. Lui n'apercevait rien, il continuait, saisi d'une aliénation d'esprit, d'un enthousiasme si voisin de la folie qu'il est incertain qu'il en revienne, s'il ne faudra pas le jeter dans un fiacre et le mener droit aux Petites-Maisons, en chantant un lambeau *des lamentations de Jomelli*. Il répétait avec une précision, une vérité et une chaleur incoyable les plus beaux endroits de chaque morceau; ce beau récitatif obligé où le prophète peint la désolation de Jérusalem, il l'arrosa d'un torrent de larmes qui en arrachèrent de tous les yeux. Tout y était, et la délicatesse du chant, et la force de l'expression, et la douleur. Il insistait sur les endroits où le musicien s'était particulièrement montré un grand maître. S'il quittait la partie du chant, c'était pour prendre celle des instruments qu'il laissait subitement pour revenir à la voix, entrelaçant l'une à l'autre de manière à conserver les liaisons et l'unité du tout, s'emparant de nos ames, et les tenant suspendues dans la situation la plus singulière que j'aie jamais éprouvée. Admirais-je? oui, j'admirais. Étais-je touché de

pitié ? j'étais touché de pitié ; mais une teinte de ridicule était fondue dans ces sentiments et les dénaturait.

Mais vous vous seriez échappé en éclats de rire à la manière dont il contrefaisait les différents instruments ; avec des joues renflées et bouffies, et un son rauque et sombre, il rendait les cors et les bassons : il prenait un son éclatant et nasillard pour les hautbois ; précipitant sa voix avec une rapidité incroyable pour les instruments à corde dont il cherchait les sons les plus approchés ; il sifflait les petites flûtes, il roucoulait les traversières, criant, chantant, se démenant comme un forcené, faisant lui seul les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un théâtre lyrique, et se divisant en vingt rôles divers ; courant, s'arrêtant avec l'air d'un énergumène, étincelant des yeux, écumant de la bouche, il faisait une chaleur à périr, et la sueur qui suivait les plis de son front et la longueur de ses joues, se mêlait à la poudre de ses cheveux, ruisselait et sillonnait le haut de son habit. Que ne lui vis-je pas faire ? Il pleurait, il riait, il soupirait, il regardait ou attendri, ou tranquille, ou furieux ; c'était une femme qui se pâme de douleur, c'était un malheureux livré à tout son désespoir ; un temple qui s'élève ; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant ; des eaux ou qui murmurent dans un lieu solitaire et frais, ou qui

descendent en torrent du haut des montagnes; un orage, une tempête, la plainte de ceux qui vont périr, mêlée au sifflement des vents, au fracas du tonnerre. C'était la nuit avec ses ténèbres, c'était l'ombre et le silence, car le silence même se peint par des sons. Sa tête était tout-à-fait perdue. Épuisé de fatigue, tel qu'un homme qui sort d'un profond sommeil ou d'une longue distraction, il resta immobile, stupide, étonné; il tournait ses regards autour de lui comme un homme égaré qui cherche à reconnaître le lieu où il se trouve; il attendait le retour de ses forces et de ses esprits; il essuyait machinalement son visage. Semblable à celui qui verrait à son réveil son lit environné d'un grand nombre de personnes dans un entier oubli ou dans une profonde ignorance de ce qu'il a fait, il s'écrie dans le premier moment:) Eh bien, messieurs, qu'est-ce qu'il y a?... D'où viennent vos ris et votre surprise? Qu'est-ce qu'il y a?... Ensuite il ajouta: Voilà ce qu'on doit appeler de la musique et un musicien! Cependant, messieurs, il ne faut pas mépriser certains airs de Lulli. Qu'on fasse mieux la scène de *J'attendrai l'aurore...*, sans changer les paroles, j'en défie. Il ne faut pas mépriser quelques endroits de Campra, les airs de violon de mon maître, ses gavottes, ses entrées de soldats, de prêtres, de sacrificateurs. *Pâles flambeaux, Nuit plus affreuse que les ténèbres.... Dieu du Tartare,*

Dieu de l'oubli... (Là il enflait sa voix, il soutenait ses sons; les voisins se mettaient aux fenêtres, nous mettions nos doigts dans nos oreilles. Il ajoutait:) C'est qu'ici il faut des poumons, un grand organe, un volume d'air; mais avant peu, serviteur à l'*Assomption*, le *Carême* et les *Rois* sont passés. Ils ne savent pas encore ce qu'il faut mettre en musique, ni par conséquent ce qui convient au musicien. La poésie lyrique est encore à naître; mais ils y viendront à force d'entendre *Pergolèse, le Saxon, Terradeglias, Traetta* et les autres; à force de lire Métastase, il faudra bien qu'ils y viennent.

MOI.

Quoi donc, est-ce que Quinault, Lamotte, Fontenelle n'y ont rien entendu?

LUI.

Non, pour le nouveau style. Il n'y a pas six vers de suite dans tous leurs charmants poèmes qu'on puisse musiquer. Ce sont des sentences ingénieuses, des madrigaux légers, tendres et délicats. Mais pour savoir combien cela est vide de ressources pour notre art, le plus violent de tous, sans en excepter celui de Démosthène, faites-vous réciter ces morceaux, ils vous paraîtront froids, languissants, monotones. C'est qu'il n'y a rien là qui puisse servir de modèle au chant; j'aimerais autant avoir à musiquer les maximes de La Rochefoucauld ou les pensées de Pascal. C'est

au cri animal de la passion à dicter la ligne qui nous convient; il faut que ses expressions soient pressées les unes sur les autres; il faut que la phrase soit courte, que le sens en soit coupé, suspendu, que le musicien puisse disposer de tout et de chacune de ses parties, en omettre un mot ou le répéter, y en ajouter un qui lui manque, la tourner et retourner comme un polype, sans la détruire; ce qui rend la poésie lyrique française beaucoup plus difficile que dans les langues à inversions, qui présentent d'elles-mêmes tous ces avantages... *Barbare, cruel, plonge ton poignard dans mon sein; me voilà prête à recevoir le coup fatal; frappe, ose... Ah! je languis, je meurs... Un feu secret s'allume dans mes sens... Cruel amour, que veux-tu de moi?... Laisse-moi la douce paix dont j'ai joui... Rends-moi la raison...* Il faut que les passions soient fortes; la tendresse du musicien et du poète lyrique doit être extrême; l'air est presque toujours la péroraison de la scène. Il nous faut des exclamations, des interjections, des suspensions, des interruptions, des affirmations, des négations; nous appelons, nous invoquons, nous crions, nous gémissons, nous pleurons, nous rions franchement. Point d'esprit, point d'épigrammes, point de ces jolies pensées; cela est trop loin de la simple nature. Et n'allez pas croire que le jeu des acteurs de théâtre et leur déclamation puissent nous ser-

vir de modèles. Fi donc! il nous le faut plus énergique, moins maniéré, plus vrai; les discours simples, les voix communes de la passion nous sont d'autant plus nécessaires que la langue sera plus monotone, n'aura point d'accents; le cri animal ou de l'homme passionné leur en donne.

(Tandis qu'il me parlait ainsi, la foule qui nous environnait, ou n'entendant rien, ou prenant peu d'intérêt à ce qu'il disait, parce qu'en général l'enfant comme l'homme, et l'homme comme l'enfant, aime mieux s'amuser que s'instruire, s'était retirée; chacun était à son jeu, et nous étions restés seuls dans notre coin. Assis sur une banquette, la tête appuyée contre le mur, les bras pendants, les yeux à demi fermés, il me dit:) Je ne sais ce que j'ai; quand je suis venu ici, j'étais frais et dispos, et me voilà roué, brisé, comme si j'avais fait dix lieues; cela m'a pris subitement.

MOI.

Voulez-vous vous rafraîchir?

LUI.

Volontiers. Je me sens enroué, les forces me manquent, et je souffre un peu de la poitrine. Cela m'arrive presque tous les jours comme cela, sans que je sache pourquoi.

MOI.

Que voulez-vous?

LUI.

Ce qui vous plaira; je ne suis pas difficile; l'indigence m'a appris à m'accommoder de tout.

(On nous servit de la bierre, de la limonade, il en remplit un grand verre qu'il vide deux ou trois fois; puis, comme un homme ranimé, il tousse fortement, il se démène, il reprend:)

Mais à votre avis, seigneur philosophe, n'est-ce pas une bizarrerie bien étrange, qu'un étranger, un Italien, un Duni, vienne nous apprendre à donner l'accent à notre musique, et assujétir notre chant à tous les mouvements, à toutes les mesures, à tous les intervalles, à toutes les déclamations, sans blesser la prosodie? Ce n'était pas pourtant la mer à boire. Quiconque avait écouté un gueux lui demander l'aumône dans la rue, un homme dans le transport de la colère, une femme jalouse et furieuse, un amant désespéré, un flatteur, oui, un flatteur, radoucissant son ton, traînant ses syllabes d'une voix mielleuse, en un mot une passion, n'importe laquelle, pourvu que, par son énergie, elle méritât de servir de modèle au musicien, aurait dû s'apercevoir de deux choses, l'une que les syllabes longues ou brèves n'ont aucune durée fixe, pas même de rapport déterminé entre leurs durées, que la passion dispose de la prosodie presque comme il lui plaît, qu'elle exécute les plus grands intervalles, et que celui qui s'écrie dans le fort de sa

douleur : Ah ! malheureux que je suis ! monte la syllabe d'exclamation au ton le plus élevé et le plus aigu, et descend les autres au ton le plus grave et le plus bas, faisant l'octave ou même un plus grand intervalle, et donnant à chaque passion la quantité qui convient au tour de la mélodie, sans que l'oreille soit offensée, sans que ni la syllabe longue, ni la syllabe brève aient conservé la longueur ou la briéveté du discours tranquille. Quel chemin nous avons fait depuis le temps où nous citions la *parenthèse* d'Armide, le *vainqueur* de Renaud, si *quelqu'un, le peut-être*, l'*obéissons* sans balancer, les *Indes galantes*, comme des prodiges de déclamation musicale. A présent ces prodiges-là me font hausser les épaules de pitié. Du train dont l'art s'avance, je ne sais où il aboutira. En attendant buvons un coup,

(Il en but deux, trois, sans savoir ce qu'il faisait. Il allait se noyer comme il s'était épuisé, sans s'en apercevoir, si je n'avais déplacé la bouteille qu'il cherchait de distraction. Alors je lui dis :)

Comment se fait-il qu'avec un tac aussi fin, une si grande sensibilité pour les beautés de l'art musical, vous soyez aussi aveugle en morale, aussi insensible aux charmes de la vertu ?

LUI.

C'est apparemment qu'il y a pour les unes un sens que je n'ai pas, une fibre qui ne m'a point

été donnée, une fibre lâche qu'on a beau pincer et qui ne vibre pas, ou peut-être que j'ai toujours vécu avec de bons musiciens et de méchantes gens, d'où il est arrivé que mon oreille est devenue très-fine et que mon cœur est devenu sourd. Et puis c'est qu'il y avait quelque chose de vrai..... Le sang...... Mon sang est le même que celui de mon père; la molécule paternelle était dure et obtuse, et cette maudite molécule première s'est assimilée tout le reste.

MOI.

Aimez-vous votre enfant?

LUI.

Si je l'aime, le petit sauvage! j'en suis fou.

MOI.

Est-ce que vous ne vous occuperez pas sérieusement d'arrêter en lui l'effet de la maudite molécule paternelle?

LUI.

J'y travaillerais je crois bien inutilement. S'il est destiné à devenir un homme de bien, je n'y nuirais pas; mais si la molécule voulait qu'il fût un vaurien comme son père, les peines que j'aurais prises pour en faire un homme honnête lui seraient très-nuisibles. L'éducation croissant sans cesse la pente de la molécule, il serait tiré comme par deux forces contraires et marcherait de guingois dans le chemin de la vie, comme j'en vois

une infinité, également gauches dans le bien et dans le mal.

C'est ce que nous appelons des espèces, de toutes les épithètes la plus redoutable, parce qu'elle marque la médiocrité et le dernier degré du mépris. Un grand vaurien est un grand vaurien, mais n'est point une espèce. Avant que la molécule paternelle n'eût repris le dessus, et ne l'eût amené à la parfaite abjection où j'en suis, il lui faudrait un temps infini, il perdrait ses plus belles années; je n'y fais rien à présent, je le laisse venir. Je l'examine, il est déjà gourmand, patelin, f[illegible], paresseux, menteur; je crains bien qu'il ne chasse de race.

MOI.

Et vous en ferez un musicien, afin qu'il ne manque rien à la ressemblance?

LUI.

Un musicien! un musicien! quelquefois je le regarde en grinçant les dents et je dis: si tu devais jamais savoir une note, je crois que je te tordrais le cou.

MOI.

Et pourquoi cela s'il vous plaît?

LUI.

Cela ne mène à rien.

MOI.

Cela mène à tout.

LUI.

Oui, quand on excelle ; mais qu'est-ce qui peut se promettre de son enfant qu'il excellera ? Il y a dix mille à parier contre un qu'il ne sera qu'un misérable râcleur de cordes comme moi. Savez-vous qu'il serait peut-être plus aisé de trouver un enfant propre à gouverner un royaume, à faire un grand roi, qu'un grand violon ?

MOI.

Il me semble que les talents agréables, même médiocres, chez un peuple sans mœurs, perdu de débauche et de luxe, avancent rapidement un homme dans le chemin de la fortune.

LUI.

Sans doute, de l'or, de l'or; l'or est tout, et le reste sans or n'est rien. Aussi au lieu de lui farcir la tête de belles maximes, qu'il faudrait qu'il oubliât, sous peine de n'être qu'un gueux ; lorsque je possède un louis, ce qui ne m'arrive pas souvent, je me plante devant lui. Je tire le louis de ma poche, je le lui montre avec admiration, je lève les yeux au ciel, je baise le louis devant lui, et pour lui faire entendre mieux encore l'importance de la pièce sacrée, je lui bégaye de la voix, je lui désigne du doigt, tout ce qu'on en peut acquérir, un beau fourreau, un beau toquet, un bon biscuit ; ensuite je mets le louis dans ma poche, je me promène avec fierté, je relève la basque de ma veste, je frappe de la main sur mon

gousset; et c'est ainsi que je lui fais concevoir que c'est du louis qui est là que naît l'assurance qu'il me voit.

MOI.

On ne peut rien de mieux; mais s'il arrivait que profondément pénétré de la valeur du louis, un jour.......

LUI.

Je vous entends. Il faut fermer les yeux là-dessus, il n'y a point de principe de morale qui n'ait son inconvénient. Au pis aller, c'est un mauvais quart d'heure et tout est fini.

MOI.

Même d'après des vues si courageuses et si sages je persiste à croire qu'il serait bon d'en faire un musicien. Je ne connais pas de moyen d'approcher plus rapidement des grands, de mieux servir leurs vices et de mettre à profit les siens.

LUI.

Il est vrai; mais j'ai des projets d'un succès plus prompt et plus sûr. Ah! si c'était aussi bien une fille! mais comme on ne fait pas ce qu'on veut, il faut prendre ce qui vient, en tirer le meilleur parti, et pour cela ne pas donner bêtement, comme la plupart des pères qui ne feraient rien de pis quand ils auraient médité le malheur de leurs enfants, l'éducation de Lacédémone à un enfant destiné à vivre à Paris; si elle est mauvaise c'est la faute des mœurs de ma nation et non la

mienne. En répondra qui pourra; je veux que mon fils soit heureux, ou, ce qui revient au même, honoré, riche et puissant. Je connais un peu les voies les plus faciles d'arriver à ce but, et je les lui enseignerai de bonne heure. Si vous me blâmez vous autres sages, la multitude et le succès m'absoudront. Il aura de l'or, c'est moi qui vous le dis. S'il en a beaucoup, rien ne lui manquera, pas même votre estime et votre respect.

MOI.

Vous pourriez vous tromper.

LUI.

Ou il s'en passera comme bien d'autres.....

(Il y avait dans tout cela beaucoup de ces choses qu'on pense, d'après lesquelles on se conduit; mais qu'on ne dit pas. Voilà, en vérité, la différence la plus marquée entre mon homme et la plupart de nos entours. Il avouait les vices qu'il avait, que les autres ont; mais il n'était pas hypocrite. Il n'était ni plus ni moins abominable qu'eux. Il était seulement plus franc et plus conséquent, et quelquefois profond dans la dépravation. Je tremblais de ce que son enfant deviendrait sous un pareil maître. Il est certain que d'après des idées d'institution aussi strictement calquées sur nos moeurs, il devait aller loin à moins qu'il ne fût prématurément arrêté en chemin.)

LUI.

Oh! ne craignez rien : le point important, le

point difficile auquel un bon père doit s'attacher, ce n'est pas de donner à son enfant des vices qui l'enrichissent, des ridicules qui le rendent précieux aux grands, tout le monde le fait, sinon de système comme moi, au moins d'exemple et de leçon; mais de lui marquer la juste mesure, l'art d'esquiver à la honte, au déshonneur et aux lois, ce sont des dissonances dans l'harmonie sociale qu'il faut savoir placer, préparer et sauver. Rien de si plat qu'une suite d'accords parfaits; il faut quelque chose qui pique, qui sépare le faisceau, et qui en éparpille les rayons.

MOI.

Fort bien; par cette comparaison vous me ramenez des mœurs à la musique, dont je m'étais écarté malgré moi, et je vous en remercie, car, à ne vous rien céler, je vous aime mieux musicien que moraliste.

LUI.

Je suis pourtant bien subalterne en musique, et bien supérieur en morale.

MOI.

J'en doute; mais quand cela serait, je suis un bon homme, et vos principes ne sont pas les miens.

LUI.

Tant pis pour vous. Ah! si j'avais vos talents.

MOI.

Laissons là mes talents, et revenons aux vôtres.

LUI.

Si je savais m'énoncer comme vous; mais j'ai un diable de ramage saugrenu, moitié des gens du monde et de lettres, moitié de la halle.

MOI.

Je parle mal; je ne sais que dire la vérité, et cela ne prend pas toujours, comme vous savez.

LUI.

Mais ce n'est pas pour dire la vérité; au contraire, c'est pour bien dire le mensonge que j'ambitionne votre talent. Si je savais écrire, fagoter un livre, tourner une épître dédicatoire, bien enivrer un sot de son mérite, m'insinuer auprès des femmes!

MOI.

Et tout cela vous le savez mille fois mieux que moi; je ne serais pas même digne d'être votre écolier.

LUI.

Combien de grandes qualités perdues, et dont vous ignorez le prix!

MOI.

Je recueille tout celui que j'y mets.

LUI.

Si cela était, vous n'auriez pas cet habit grossier, cette veste d'étamine, ces bas de laine, ces souliers épais et cette antique perruque.

MOI.

D'accord; il faut être bien maladroit quand

on n'est pas riche, et que l'on se permet tout pour le devenir; mais c'est qu'il y a des gens comme moi qui ne regardent pas la richesse comme la chose du monde la plus précieuse : gens bizarres.

LUI.

Très-bizarres; on ne naît point avec cette tournure d'esprit-là; on se la donne, car elle n'est pas dans la nature.

MOI.

De l'homme.

LUI.

De l'homme : tout ce qui vit, sans l'en excepter, cherche son bien-être aux dépens de qui il appartiendra, et je suis sûr que si je laissais venir le petit sauvage, sans lui parler de rien, il voudrait être richement vêtu, splendidement nourri, chéri des hommes, aimé des femmes, et rassembler sur lui tous les bonheurs de la vie.

MOI.

Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité, et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, il torderait le cou à son père, et coucherait avec sa mère.

LUI.

Cela prouve la nécessité d'une bonne éducation; et qui est-ce qui l'a contesté? et qu'est-ce qu'une bonne éducation, sinon celle qui conduit à toutes

sortes de jouissances sans péril et sans inconvénient ?

MOI.

Peu s'en faut que je ne sois de votre avis ; mais gardons-nous de nous expliquer.

LUI.

Pourquoi ?

MOI.

C'est que je crains que nous ne soyons d'accord qu'en apparence, et que si nous entrons une fois dans la discussion des périls et des inconvénients à éviter, nous ne nous entendions plus.

LUI.

Et qu'est-ce que cela fait ?

MOI.

Laissons cela, vous dis-je ; ce que je sais là-dessus je ne vous l'apprendrais pas, et vous m'instruirez plus aisément de ce que j'ignore et de ce que vous savez en musique. Cher musicien, parlons musique, et dites-moi comment il est arrivé qu'avec la facilité de sentir, de retenir et de rendre les plus beaux endroits des grands maîtres, avec l'enthousiasme qu'ils vous inspirent, et que vous transmettez aux autres, vous n'ayez rien fait qui vaille.......

(Au lieu de me répondre, il se mit à hocher de la tête, et, levant le doigt au ciel, il s'écria :) Et l'astre ! l'astre ! Quand la nature fit *Leo*, *Vinci*, *Pergolèse*, *Duni*, elle sourit ; elle prit un air

imposant et grave en formant le cher maître....... qu'on aura appelé pendant une dixaine d'années le grand maître......., et dont bientôt on ne parlera plus. Quand elle fagota son élève elle fit la grimace, et puis la grimace, et puis la grimace encore.........., et (en disant ces mots, il faisait toutes sortes de grimaces du visage : c'était le mépris, le dédain, l'ironie; et il semblait pétrir entre ses doigts un morceau de pâte, et sourire aux formes ridicules qu'il lui donnait; cela fait, il jeta la pagode hétéroclite loin de lui et il dit :) c'est ainsi qu'elle me fit, et qu'elle me jeta à côté d'autres pagodes, les unes à gros ventres ratatinés, à cous courts, à gros yeux hors de la tête, apoplectiques; d'autres à cous obliques; il y en avait de sèches, à l'œil vif, au nez crochu. Toutes se mirent à crever de rire en me voyant, et moi de mettre mes deux poings sur mes côtés et à crever de rire en les voyant, car les sots et les fous s'amusent les uns des autres; ils se cherchent, ils s'attirent. Si en arrivant là je n'avais pas trouvé tout fait le proverbe qui dit que *l'argent des sots est le patrimoine des gens d'esprit*, on me le devrait. Je sentis que nature avait mis ma légitime dans la bourse des pagodes, et j'inventai mille moyens de m'en ressaisir.

MOI.

Je sais ces moyens, vous m'en avez parlé, et je les ai fort admirés; mais, entre tant de res-

sources, pourquoi n'avoir pas tenté celle d'un bel ouvrage?

LUI.

Ce propos est celui d'un homme du monde à l'abbé Le Blanc. L'abbé disait : « la marquise de Pompadour me prend sur la main, me porte jusque sur le seuil de l'Académie, là elle retire sa main, je tombe et je me casse les deux jambes.» L'homme du monde lui répondait : « Eh bien! l'abbé, il faut se relever, et enfoncer la porte d'un coup de tête. » L'abbé lui répliquait : « C'est ce que j'ai tenté; et savez-vous ce qui m'en est revenu? une bosse au front......... » (Après cette historiette, mon homme se mit à marcher la tête baissée, l'air pensif et abattu; il soupirait, il pleurait, se désolait, levait au ciel les mains et les yeux, se frappait la tête du poing à se briser le front ou les doigts, et il ajoutait :) Il me semble qu'il y a pourtant là quelque chose; mais j'ai beau frapper, secouer, il n'en sort rien....; (puis il recommençait à secouer sa tête et à se frapper le front de plus belle, et il disait :) Ou il n'y a personne là, ou l'on ne veut pas répondre.

(Un instant après, il prenait un air fier, il relevait sa tête, il s'appliquait la main droite sur le cœur, il marchait et disait :) Je sens, oui, je sens..........; (il contrefaisait l'homme qui s'irrite, qui s'indigne, qui s'attendrit, qui commande, qui supplie, et prononçait, sans prépa-

ration, des discours de colère, de commisération, de haine, d'amour; il esquissait les caractères des passions avec une finesse et une vérité surprenantes; puis il ajoutait:) C'est cela, je crois? voilà que cela vient; voilà ce que c'est que de trouver un accoucheur qui sait irriter, précipiter les douleurs, et faire sortir l'enfant. Seul, je prends la plume, je veux écrire; je me ronge les ongles, je m'use le front, serviteur, bon soir, le dieu est absent; je m'étais persuadé que j'avais du génie; au bout de ma ligne, je lis que je suis un sot, un sot, un sot. Mais le moyen de sentir, de s'élever, de penser, de peindre fortement, en fréquentant avec des gens tels que ceux qu'il faut voir pour vivre; au milieu des propos qu'on tient et de ceux qu'on entend, et de ce commérage: *Aujourd'hui le boulevard était charmant. Avez-vous entendu la petite Marmotte? elle joue à ravir. M. un tel avait le plus bel attelage gris-pommelé qu'il soit possible d'imaginer. La belle madame celle-ci commence à passer; est-ce qu'à l'âge de quarante-cinq ans on porte une coiffure comme celle-là? La jeune une telle est couverte de diamants qui ne lui coûtent guère.* — Vous voulez dire qui lui coûtent............ cher? — Mais non. — Où l'avez-vous vu? — *A l'enfant d'Arlequin perdu et retrouvé.* La scène du désespoir a été jouée comme elle ne l'avait pas encore été. Le Polichinelle de la Foire a du gosier, mais point de finesse,

point d'ame. Madame une telle est accouchée de deux enfants à la fois; chaque père aura le sien..... Et vous croyez que cela dit, redit et entendu tous les jours, échauffe et conduit aux grandes choses?

MOI.

Non, il vaudrait mieux se renfermer dans son grenier, boire de l'eau, manger du pain sec et se chercher soi-même.

LUI.

Peut-être; mais je n'en ai pas le courage. Et puis sacrifier son bonheur à un succès incertain! Et le nom que je porte donc?..... s'appeler *Rameau*, cela est gênant. Il n'en est pas des talents comme de la noblesse qui se transmet et dont l'illustration s'accroît en passant du grand-père au père et du père au fils, du fils à son petit-fils, sans que l'aïeul impose quelque mérite à son descendant; la vieille souche se ramifie en une énorme tige de sots, mais qu'importe? Il n'en est pas ainsi du talent. Pour n'obtenir que la renommée de son père, il faut être plus habile que lui; il faut avoir hérité de sa fibre..... La fibre m'a manqué, mais le poignet s'est dégourdi, l'archet marche, et le pot bout: si ce n'est pas de la gloire, c'est du bouillon.

MOI.

A votre place, je ne me tiendrais pas pour dit, j'essaierais.

LUI.

Et vous croyez que je n'ai pas essayé? Je n'avais pas quinze ans, lorsque je me dis pour la première fois : Qu'as-tu?.... tu rêves; et à quoi rêves-tu? Que tu voudrais bien avoir fait ou faire quelque chose qui excitât l'admiration de l'univers..... Eh oui, il n'y a qu'à souffler et remuer les doigts, il n'y a qu'à ouvrir le bec, et ce sera une canne. Dans un âge plus avancé, j'ai répété le propos de mon enfance; aujourd'hui je le répète encore, et je reste autour de la statue de Memnon.

MOI.

Que voulez-vous dire avec votre statue de Memnon?

LUI.

Cela s'entend, ce me semble; autour de la statue de Memnon, il y en avait une infinité d'autres, également frappées des rayons du soleil : mais la sienne était la seule qui résonnât. Un poète, c'est Voltaire, et puis qui encore? Voltaire; et le troisième? Voltaire; et le quatrième? Voltaire. Un musicien, c'est Rinaldo de Capoua; c'est Hasse; c'est Pergolèse; c'est Alberti; c'est Tartini; c'est Locatelli; c'est Terradeglias; c'est mon maître; c'est ce petit Duni, qui n'a ni mine, ni figure, mais qui sonne, mordieu, qui a du chant et de l'expression. Le reste, auprès de ce petit nombre de Memnons, autant de paires

d'oreilles fichées au bout d'un bâton : aussi, sommes-nous gueux, si gueux, que c'est une bénédiction. Ah! monsieur le philosophe, la misère est une terrible chose. Je la vois accroupie, la bouche béante pour recevoir quelques gouttes d'eau glacée qui s'échappent du tonneau des Danaïdes. Je ne sais si elle aiguise l'esprit du philosophe, mais elle refroidit diablement la tête du poète; on ne chante pas bien sous ce tonneau. Trop heureux encore celui qui peut s'y placer! J'y étais, et je n'ai pas su m'y tenir. J'avais déjà fait cette sottise une fois. J'ai voyagé en Bohême, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Flandre, au diable au vert.

MOI.

Sous le tonneau percé?

LUI.

Sous le tonneau percé. C'était un Juif opulent et dissipateur, qui aimait la musique et mes folies. Je musiquais comme il plaît à Dieu; je faisais le fou; je ne manquais de rien. Mon Juif était un homme qui savait sa loi, et qui l'observait raide comme une barre, quelquefois avec l'ami, toujours avec l'étranger. Il se fit une mauvaise affaire qu'il faut que je vous raconte, car elle est plaisante.

Il y avait à Utrecht une courtisane charmante. Il fut tenté de la chrétienne; il lui dépêcha un grison avec une lettre de change assez forte. La

bizarre créature rejette son offre. Le Juif en fut désespéré. Le grison lui dit : — Pourquoi vous affliger ainsi? si vous voulez coucher avec une jolie femme, rien n'est plus aisé, et même de coucher avec une plus jolie que celle que vous poursuivez. C'est la mienne que je vous céderai au même prix. Fait et dit; le grison garde la lettre de change, et mon Juif couche avec la femme du grison. L'échéance de la lettre de change arrive; le Juif la laisse protester et s'inscrit en faux. Procès. Le Juif disait : jamais cet homme n'osera dire à quel prix il possède ma lettre, et je ne la paierai pas. A l'audience il interpelle le grison. — Cette lettre de change, de qui la tenez-vous? — De vous. — Est-ce pour de l'argent prêté? — Non. — Est-ce pour fourniture de marchandises? — Non. — Est-ce pour services rendus? — Non; mais il ne s'agit point de cela, j'en suis possesseur, vous l'avez signée, et vous l'acquitterez. — Je ne l'ai pas signée. — Je suis donc un faussaire? — Vous ou un autre dont vous êtes l'agent. — Je suis un lâche, mais vous êtes un coquin; croyez-moi, ne me poussez pas à bout, je dirai tout; je me déshonorerai, mais je vous perdrai...... — Le Juif ne tint compte de la menace, et le grison révéla toute l'affaire à la séance qui suivit. Ils furent blâmés tous les deux, et le Juif condamné à payer la lettre de change, dont la valeur fut appliquée

au soulagement des pauvres. Alors je me séparai de lui; je revins ici.

Quoi faire? car il fallait périr de misère ou faire quelque chose. Il me passa toutes sortes de projets par la tête. Un jour, je partais le lendemain pour me jeter dans une troupe de province, également bon ou mauvais, pour le théâtre et pour l'orchestre. Le lendemain, je songeais à me faire peindre un de ces tableaux attachés à une perche qu'on plante dans un carrefour, et où j'aurais crié à tue tête : — Voilà la ville où il est né; et le voilà qui prend congé de son père l'apothicaire; le voilà qui arrive dans la capitale, cherchant la demeure de son maître..... Le voilà aux genoux de son maître..... qui le chasse. Le voilà avec un Juif, etc., etc. Le jour suivant, je me levais bien résolu de m'associer aux chanteurs des rues. Ce n'est pas ce que j'aurais fait de plus mal; nous serions allés concerter sous les fenêtres de mon cher maître, qui en serait crevé de rage. Je pris un autre parti.....

(Là, il s'arrêta, passant successivement de l'attitude d'un homme qui tient un violon, serrant des cordes à tour de bras, à celle d'un pauvre diable exténué de fatigue, à qui les forces manquent, à qui les jambes fléchissent, prêt à expirer, si on ne lui jette un morceau de pain; il désignait son extrême besoin par le geste d'un doigt dirigé vers sa bouche entr'ouverte; et puis

il ajouta :) — Cela s'entend. On me jetait le lopin ; nous nous le disputions à trois ou quatre affamés que nous étions..... Et puis pensez grandement, faites de belles choses au milieu d'une pareille détresse.

MOI.

Cela est difficile.

LUI.

De cascade en cascade, j'étais tombé là ; j'y étais comme un coq en pâte. J'en suis sorti. Il faudra derechef scier le boyau et revenir au geste du doigt vers la bouche béante. Rien de stable dans ce monde, aujourd'hui au sommet, demain au bas de la roue. De maudites circonstances nous mènent et nous mènent fort mal.........

(Puis buvant un coup qui restait au fond de la bouteille, et s'adressant à son voisin :) Monsieur, par charité, une petite prise. Vous avez là une belle boîte. Vous n'êtes pas musicien ? — Non. — Tant mieux pour vous, car ce sont de pauvres diables...... bien à plaindre. Le sort a voulu que je le fusse, moi, tandis qu'il y a à Montmartre peut-être dans un moulin, un meunier, un valet de meunier, qui n'entendra jamais que le bruit de cliquet, et qui aurait trouvé les plus beaux chants....... Au moulin, au moulin, c'est là ta place.

MOI.

A quoi que ce soit que l'homme s'applique, la nature l'y destinait.

LUI.

Elle fait d'étranges bévues. Pour moi, je ne vois pas de cette hauteur où tout se confond; l'homme qui émonde un arbre avec des ciseaux, la chenille qui en ronge la feuille, et d'où l'on ne voit que deux insectes différents, chacun a son devoir. Perchez-vous sur l'épicycle de Mercure et de là distribuez, si cela vous convient, et à l'imitation de Réaumur, lui, la classe des mouches en couturières, arpenteuses, faucheuses; vous, l'espèce des hommes, en hommes menuisiers, charpentiers, couvreurs, danseurs, chanteurs, c'est votre affaire; je ne m'en mêle pas. Je suis dans ce monde et j'y reste. Mais s'il est dans la nature d'avoir appétit, car c'est toujours à l'appétit que j'en reviens, à la sensation qui m'est toujours présente, je trouve qu'il n'est pas du bon ordre de n'avoir pas toujours de quoi manger. Quelle diable d'économie! des hommes qui regorgent de tout, tandis que d'autres, qui ont un estomac importun comme eux, une faim renaissante comme eux, n'ont pas de quoi mettre sous la dent. Le pis c'est la posture contrainte où nous tient le besoin. L'homme nécessiteux ne marche pas comme un autre, il saute, il rampe,

il se tortille, il se traîne, il passe sa vie à prendre et à exécuter des positions.

MOI.

Qu'est-ce que des positions?

LUI.

Allez le demander à Noverre. Le monde en offre bien plus que son art n'en peut imiter.

MOI.

Et vous voilà aussi, pour me servir de votre expression, ou de celle de Montaigne, perché sur l'épicycle de Mercure et considérant les différentes pantomimes de l'espèce humaine.

LUI.

Non, non, vous dis-je, je suis trop lourd pour m'élever si haut. J'abandonne aux grues le séjour des brouillards, je vais terre à terre. Je regarde autour de moi, et je prends mes positions, ou je m'amuse des positions que je vois prendre aux autres; je suis excellent pantomime comme vous en allez juger.

(Puis il se mit à sourire, à contrefaire l'homme admirateur, l'homme suppliant, l'homme complaisant; il a le pied droit en avant, le gauche en arrière, le dos courbé, la tête relevée, le regard comme attaché sur d'autres yeux, la bouche béante, les bras portés vers quelque objet; il attend un ordre, il le reçoit; il part comme un trait, il revient; il est exécuté, il en rend compte, il est attentif à tout; il ramasse ce qui tombe, il

place un oreiller ou un tabouret sous ses pieds; il tient une soucoupe, il approche une chaise; il ouvre une porte, il ferme une fenêtre, il tire des rideaux; il observe le maître et la maîtresse; il est immobile, les bras pendants, les jambes parallèles; il écoute, il cherche à lire sur les visages, et il ajoute: Voilà ma pantomime, à peu près la même que celle des flatteurs, des courtisans, des valets et des gueux.)

Les folies de cet homme, les contes de l'abbé Galiani, les extravagances de Rabelais, m'ont quelquefois fait rêver profondément. Ce sont trois magasins où je me suis pourvu de masques ridicules que je place sur les visages des plus graves personnages, et je vois pantalon dans un prélat, un satire dans un président, un pourceau dans un cénobite, une autruche dans un ministre, une oie dans son premier commis. Mais à votre compte, dis-je à mon homme, il y a bien des gueux dans ce monde-ci, et je ne connais personne qui ne sache quelques pas de votre danse.

LUI.

Vous avez raison. Il n'y a dans tout un royaume qu'un homme qui marche, c'est le souverain; tout le reste prend des positions.

MOI.

Le souverain? Encore y a-t-il quelque chose à dire. Et croyez-vous qu'il ne se trouve pas de

temps en temps à côté de lui un petit pied, un petit chignon, un petit nez qui lui fasse faire un peu de pantomime? Quiconque a besoin d'un autre est indigent et prend une position. Le roi prend une position devant sa maîtresse, et devant Dieu il fait son pas de pantomime. Le ministre fait le pas de courtisan, de flatteur, de valet et de gueux devant son roi. La foule des ambitieux danse nos positions, en cent manières plus viles les unes que les autres, devant le ministre. L'abbé de condition, en rabat et en manteau long au moins une fois la semaine, devant le dépositaire de la feuille des bénéfices. Ma foi, ce que vous appelez la pantomime des gueux est le grand branle de la terre; chacun a sa petite...... et son protecteur.

LUI.

Cela me console.

(Mais tandis que je parlais, il contrefaisait à mourir de rire les positions des personnages que je nommais. Par exemple, pour le petit abbé, il tenait son chapeau sous le bras et son bréviaire de la main gauche; de la droite il relevait la queue de son manteau, il s'avançait la tête un peu penchée sur l'épaule, les yeux baissés, imitant si parfaitement l'hypocrite, que je crus voir l'auteur des *Réfutations* devant l'évêque d'Orléans. Aux flatteurs, aux ambitieux, il était ventre à terre; c'était *Bouret* au contrôle général.)

MOI.

Cela est supérieurement exécuté; mais il y a pourtant un être dispensé de la pantomime. C'est le philosophe qui n'a rien et qui ne demande rien.

LUI.

Et où est cet animal-là? S'il n'a rien, il souffre; s'il ne sollicite rien, il n'obtiendra rien..... et il souffrira toujours.

MOI.

Non; Diogène se moquait des besoins.

LUI.

Mais il faut être vêtu.

MOI.

Non il allait tout nu.

LUI.

Quelquefois il faisait froid dans Athènes.

MOI.

Moins qu'ici.

LUI.

On y mangeait.

MOI.

Sans doute.

LUI.

Aux dépens de qui?

MOI.

De la nature. A qui s'adresse le sauvage? à la terre, aux animaux, aux poissons, aux arbres, aux herbes, aux racines, aux ruisseaux.

LUI.

Mauvaise table.

MOI.

Elle est grande.

LUI.

Mais mal servie.

MOI.

C'est pourtant celle qu'on dessert pour couvrir les autres.

LUI.

Mais vous conviendrez que l'industrie de nos cuisiniers, pâtissiers, rotisseurs, traiteurs, confiseurs, y met un peu du sien. Avec la diète austère de votre Diogène, il ne devait pas avoir des organes fort indociles.

MOI.

Vous vous trompez, l'habit du cynique était autrefois notre habit monastique avec la même vertu. Les cyniques étaient les carmes et les cordeliers d'Athènes.

LUI.

Je vous y prends. Diogène a donc aussi dansé la pantomime, si ce n'est devant Périclès, du moins devant Laïs et Phryné?

MOI.

Vous vous trompez encore; les autres achetaient bien cher la courtisane qui se livrait à lui.....

LUI.

Mais il me faut un bon lit, une bonne table,

un vêtement chaud en hiver, un vêtement frais en été, du repos, de l'argent et beaucoup d'autres choses, que je préfère de devoir à la bienveillance, plutôt que de les acquérir par le travail.

MOI.

C'est que vous êtes un fainéant, un gourmand, un lâche, une ame de boue.

LUI.

Je crois vous l'avoir dit.

MOI.

Les choses de la vie ont un prix sans doute, mais vous ignorez celui du sacrifice que vous faites pour les obtenir. Vous dansez, vous avez dansé et vous continuerez de danser la vile pantomime.

LUI.

Il est vrai; mais il m'en a peu coûté et il ne m'en coûtera plus rien pour cela; et c'est par cette raison que je ferais mal de prendre une autre allure qui me peinerait et que je ne garderais pas; mais je vois à ce que vous me dites-là que ma pauvre petite femme était une espèce de philosophe; elle avait du courage comme un lion : quelquefois nous manquions de pain et nous étions sans le sou; nous avions vendu presque toutes nos nippes. Je m'étais jeté sur le pied de notre lit, là je me creusais à chercher quelqu'un qui me prêtât un écu que je ne lui rendrais

pas. Elle, gaie comme un pinçon, se mettait à son clavecin, chantait et s'accompagnait; c'était un gosier de rossignol, je regrette que vous ne l'ayiez pas entendue. Quand j'étais de quelque concert je l'emmenais avec moi; chemin faisant, je lui disais : Allons, Madame, faites-vous admirer, déployez votre talent et vos charmes, enlevez, renversez..... Nous arrivions; elle chantait, elle enlevait, elle renversait. Hélas ! je l'ai perdue, la pauvre petite ! Outre son talent, c'est qu'elle avait une bouche à recevoir à peine le petit doigt, des dents, une rangée de perles, des yeux, des pieds, une peau, des joues, des jambes de cerf, des mains et des bras à modeler. Elle aurait eu tôt ou tard le fermier général au moins. C'était une démarche, une croupe, ah! Dieu, quelle croupe !

(Puis le voilà qui se met à contrefaire la démarche de sa femme. Il allait à petits pas, il portait sa tête au vent, il jouait de l'éventail, il se démenait de la croupe; c'était la charge de nos petites coquettes la plus plaisante et la plus ridicule.)

(Puis reprenant la suite de son discours, il ajoutait :) Je la promenais partout, aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Boulevards. Il était impossible qu'elle me demeurât. Quand elle traversait la rue, le matin, en cheveux, et en pet-en-l'air, vous vous seriez arrêté pour la voir, et vous

l'auriez embrassée entre quatre doigts sans la serrer. Ceux qui la suivaient, qui la regardaient trotter avec ses petits pieds, et qui mesuraient cette large croupe dont les jupons légers dessinaient la forme, doublaient le pas; elle les laissait arriver, puis elle détournait prestement sur eux ses deux grands yeux noirs et brillants qui les arrêtaient tout court; c'est que..... Mais, hélas! je l'ai perdue, et toutes mes espérances de fortune se sont évanouies avec elle. Je ne l'avais prise que pour cela, je lui avais confié mes projets, et elle avait trop de sagacité pour n'en pas concevoir la certitude, et trop de jugement pour ne les pas approuver......

(Et puis le voilà qui sanglote et qui pleure en disant:) Non, non, je ne m'en consolerai jamais. Depuis j'ai pris le rabat et la calotte.

MOI.

De douleur?

LUI.

Si vous voulez. Mais le vrai, pour avoir mon écuelle sur ma tête..... Mais voyez un peu l'heure qu'il est, car il faut que j'aille à l'Opéra.

MOI.

Qu'est-ce qu'on donne?

LUI.

Le Dauvergne. Il y a d'assez belles choses dans la musique, c'est dommage qu'il ne les ait pas dites le premier. Parmi ces morts, il y en a

toujours qui désolent les vivants. Que voulez-vous? *Quisque suos patimur manes.* Mais il est cinq heures et demie, j'entends la cloche qui sonne les vêpres de l'abbé de Cannaye et les miennes. Adieu, M. le philosophe, n'est-il pas vrai que je suis toujours le même ?

MOI.

Hélas ! oui, malheureusement.

LUI.

Que j'aie ce malheur-là encore seulement une quarantaine d'années : rira bien qui rira le dernier.

FIN DU NEVEU DE RAMEAU.

VOYAGE DE HOLLANDE.

1773.

Le *Voyage de Hollande* ne doit être considéré que comme une suite de notes que Diderot recueillit pendant son séjour à La Haye. Il se borne à enseigner la manière utile de voyager; il fait ensuite l'application de sa méthode à son propre voyage. Ces notes se rapportent à toutes sortes d'objets, ce sont celles d'un excellent observateur et d'un penseur profond; mais, en les jugeant, il ne faut pas perdre de vue que ce ne sont que des matériaux recueillis pour un ouvrage qui n'a pas été fait. Nous les eussions même négligées; mais, admises par le précédent éditeur, nous n'avons pas dû être moins complets sous ce rapport, quand nous avons tant fait d'un autre côté pour ajouter du prix à notre édition.

ÉDITEURS.

PRÉLIMINAIRE.

Des moyens de voyager utilement.

L'âge du voyageur est celui où le jugement est formé et la tête meublée des connaissances requises. Sans ces deux conditions, ou l'on ne rapportera rien de ses voyages, ou l'on aura fait bien du chemin et dépensé beaucoup d'argent pour ne rapporter que des erreurs et des vices.

Je voudrais au voyageur une bonne teinture de mathématiques, des éléments de calcul, de géométrie, de mécanique, d'hydraulique, de physique expérimentale, d'histoire naturelle, de chimie, du dessin, de la géographie, et même un peu d'astronomie : ce qu'on a coutume de savoir à vingt-deux ans quand on a reçu une éducation libérale.

Que l'histoire de son pays lui soit familière. Les hommes qu'il questionnera sur leur contrée l'interrogeront sur la sienne, et il serait honteux qu'il ne pût leur répondre. Il est presque aussi ridicule d'aller étudier une nation étrangère sans connaître

la sienne, que d'ignorer sa langue et d'en apprendre une autre.

Que la langue du pays ne lui soit pas tout-à-fait inconnue; s'il ne la parle pas, du moins qu'il l'entende.

Ayez lu tout ce qu'on aura publié d'intéressant sur le peuple que vous visiterez. Plus vous saurez, plus vous aurez à vérifier, plus vos résultats seront justes.

Ne soyez point admirateur exclusif de vos usages, si vous craignez de passer pour un causeur impertinent. La plupart de nos Français semblent n'aller au loin que pour y donner mauvaise opinion de nous.

Gardez-vous de juger trop vite, et songez que partout il y a des frondeurs qui déprécient, et des enthousiastes qui surfont.

L'esprit d'observation est rare; quand on l'a reçu de la nature, il est encore facile de se tromper par précipitation. Le sang-froid et l'impartialité sont presque aussi nécessaires au voyageur qu'à l'historien.

Une des fautes les plus communes, c'est de prendre, en tout genre, des cas particuliers pour des faits généraux, et d'écrire sur ses lettres en cent façons différentes : *A Orléans, toutes les aubergistes sont acariâtres et rousses.*

Vous abrégerez votre séjour et vous vous épargne-

rez bien des erreurs si vous consultez l'homme instruit et expérimenté du pays sur la chose que vous desirez savoir. L'entretien avec des hommes choisis dans les diverses conditions vous instruira plus, en deux matinées, que vous ne recueilleriez de dix ans ans d'observations et de séjour.

Le médecin vous dira de l'air, de la terre, de l'eau, des productions du sol, des métaux, des minéraux, des plantes, de la vie domestique, des mœurs, des aliments, des caractères, du tempérament, des passions, des vices, des maladies, ce que l'homme d'État ignore.

L'homme d'État vous donnera sur le gouvernement des lumières que vous chercheriez inutilement dans le médecin.

Si vous savez interroger le magistrat sur les lois et sur la police, vous sortirez de sa conversation plus instruit de ces deux choses que l'homme d'État.

C'est sur le commerce, son étendue, son objet, ses réglements, les manufactures, qu'il faut entendre le commerçant, si vous voulez en discourir plus pertinemment peut-être que le magistrat.

L'homme de lettres connaîtra mieux que le commerçant l'état des sciences et les progrès de l'esprit humain dans son pays.

Si vous sollicitez l'artiste, il se chargera volon-

tiers de vous conduire devant les chefs-d'œuvre en peinture, en sculpture, en architecture, qui sont sortis des mains de ses concitoyens et qui décorent leur patrie. Écoutez-le, sous peine de faire le rôle d'Alexandre dans l'atelier de Phidias, ou d'entendre le mot de notre Puget à un grand seigneur qui avait forcé la porte du sien : *Ah! c'est une tête! Ah! cela parle!*....

L'ecclésiastique épuisera votre curiosité sur la religion.

C'est ainsi que dans la contrée où chacun est à sa chose et n'est qu'à sa chose, vous qui n'aurez qu'un moment à rester, et pour qui il n'y aura presque rien d'indifférent, vous en saurez à la vérité moins qu'aucun des habitants sur l'objet qui lui est propre, mais plus qu'eux tous sur la multitude des objets qui sont étrangers à leur condition.

Sortez de la capitale, et faites le même rôle dans les autres villes.

Parcourez les campagnes. Vous entrerez dans la chaumière du paysan, si vous ne dédaignez pas l'agriculture et l'économie rustique. L'agriculture est-elle à vos yeux la plus importante des manufactures? Connaissez-la.

Si vous n'êtes pas un homme de peu de cervelle, vous pratiquerez partout le conseil que je vais vous

donner. Arrivé dans une ville, montez sur quelque hauteur qui la domine, car c'est là que, par une application rapide de l'échelle de l'œil, vous prendrez une idée juste de sa topographie, de son étendue, du nombre de ses maisons, et avec ces éléments quelque notion approchée de sa population.

Écoutez beaucoup et parlez peu. En parlant vous direz ce que vous savez; en écoutant vous apprendrez ce que les autres savent.

Si vous remarquez quelque contradiction dans les récits, ne tenez pour certain que le fait qui vous sera généralement attesté.

Appréciez les témoignages; vous ne tarderez pas à discerner l'homme instruit et sensé à qui vous pourrez accorder de la confiance, du discoureur ignorant, indiscret, frivole, qui n'en mérite aucune : ce dernier parle de tout avec une égale assurance. Ne balancez pas à croire celui qui se renferme dans les choses de son état.

Et surtout méfiez-vous de votre imagination et de votre mémoire. L'imagination dénature, soit qu'elle embellisse, soit qu'elle enlaidisse. La mémoire ingrate ne retient rien, la mémoire infidèle mutile tout; on oublie ce qu'on n'a point écrit, et l'on court inutilement après ce que l'on écrivit avec négligence.

C'est en vous conformant à ces préceptes, qu'on

pourrait augmenter d'un grand nombre d'autres, que, de retour dans votre patrie, vos concitoyens se feront un plaisir de vous écouter, et qu'ils oublieront en votre faveur le proverbe qui dit : *A beau mentir qui vient de loin.*

VOYAGE DE HOLLANDE.

APPLICATION DES MOYENS PRÉCÉDENTS A LA HOLLANDE.

Le Médecin, ou *du Pays*.

On dirait que les peuples soumis, comme les autres corps, à l'action de la force centrifuge, sont constamment entraînés des pôles vers l'équateur, où ils iraient se presser sur une même zone, s'ils n'en étaient écartés par mille causes diverses, ni s'ils ne devenaient de plus en plus stationnaires à mesure qu'ils descendent.

Les Provinces-Unies et les pays de leur domination sont situés entre le 24e. et le 29e. degré de longitude, et le 51e. et 54e. degré de latitude septentrionale. Ces pays sont contigus les uns aux autres ; on leur donne 48 lieues de longueur sur environ 40 de largeur, sol étroit et ingrat sur lequel les habitants sont fixés par une longue habitude de la mer.

En arrivant dans la Hollande, on voit, à l'approche des côtes, des pointes de clochers, des cimes d'arbres, et l'on croirait, à quelque petite distance que l'on en soit, que ces objets sortent d'une terre inondée.

L'air y est humide et malsain. Les hivers y durent plus qu'ici, mais le froid en est supportable. Les printemps n'y sont que des fins d'hiver; les vents du nord y soufflent un peu avant l'équinoxe de cette saison, et continuent d'y souffler un peu au-delà du solstice d'été, d'où il arrive qu'on ne voit guère de feuilles aux arbres avant le 12 mai. Les étés y sont agréables. Quelquefois on y éprouve les quatre saisons de l'année dans un même jour. Ici l'on n'est jamais sûr de deux belles journées de suite; les canaux, les eaux, le voisinage de la mer fournissent, après le coucher du soleil, des brouillards humides qui gagnent le haut de l'atmosphère, couvrent le ciel, et rendent la nuit et le jour suivants pluvieux. Ces vapeurs, soit qu'elles s'élèvent de la terre, soit qu'elles descendent du ciel, amènent promptement la fin de la promenade, du moins pour ceux qui craignent de s'exposer à des accidents fâcheux.

C'est inutilement que les Russes préviennent les étrangers contre les effets de leur froid, et les Hollandais contre l'influence de leur serein; il n'y a que l'expérience qui les corrige.

Pour votre santé, suivez dans toutes les contrées le régime des habitans; l'hiver en Russie, mangez le biscotin et buvez la liqueur spiritueuse qu'on vous présentera avant le dîner; en Hollande, entrez dans votre maison de bonne heure, et si vous en sortez n'en sortez que tard. C'est du climat et du temps, dont on ne méprise point impunément la leçon, que les nations ont appris quelle devait être leur manière de vivre habituelle.

Les vicissitudes de l'atmosphère laissent ici peu de différence entre les habits d'hiver et les habits d'été.

La Hollande est l'Egypte de l'Europe. Située au milieu des eaux, il y en a peu de bonnes. Les rivières charrient beaucoup de limon, les eaux de puits sont chargées de sélénite, ont un goût de vase, sont froides en hiver et chaudes en été. Le manque de bonnes eaux et le climat trop humide ne permettent pas de boire l'eau telle qu'elle est offerte par la nature; tous les habitants, jusqu'aux domestiques, n'en font usage que dans le thé et le café.

Le Rhin et la Meuse sont les deux principales rivières, elles arrosent le pays; il faut y joindre l'Escaut, le vieux Issel, le petit Issel, l'Amstel, qui a donné son nom à Amsterdam. A mesure que les rivières s'avancent dans le pays, leur lit devient plus majestueux. Le Rhin, ce fleuve si

grand et si fameux, se perd dans les sables de Catwik, et n'arrive pas à la mer.

On voit, en plusieurs endroits, l'Océan s'élever à vingt-deux pieds et demi au-dessus du continent. D'un côté d'une chaussée assez droite, c'est un fossé; de l'autre côté c'est la mer.

En suivant la route de La Haye à Amsterdam, vous aurez à votre gauche l'Océan presque à fleur de terre; à droite un fossé de plus de vingt à vingt-cinq pieds de profondeur : au bas de ce fossé un canal qui se remplit perpétuellement d'eau salée. Ce spectacle vous fera rêver et frémir. De dessus la chaussée, entre l'Océan et la mer de Harlem, que l'Océan a produite par la rupture de la digue, on apercevait, il n'y a pas encore long-temps, les pointes des clochers des villages que la mer avait submergés. Quelle leçon que ces pointes de clochers! Personne n'a été instruit, et la contrée n'en est pas moins couverte d'habitants.

Les canaux sont vidés par trois cents moulins. On reconnaît par la salure des eaux du canal qu'il y a un suintement perpétuel des eaux de la mer dans le canal. Ce suintement doit détremper peu à peu le terrain interposé, et le menacer d'une rupture subite. Cependant l'on dort dans ce pays!

Il y a des gardes obligés par serment de visiter la chaussée d'heure en heure. Il y a des inspecteurs qui font leur tournée tous les quinze jours.

La mer et les rivières, qui procurent l'abondance aux Provinces-Unies, en deviennent, par la situation basse et plate du sol, de dangereuses ennemies. Le lit des rivières s'exhaussant perpétuellement, le fond ne peut s'exhausser sans que le lit s'étende; le lit ne peut s'étendre sans annoncer une submersion générale; et c'est là que l'inscription du Vésuve serait bien placée : *Posteri, posteri, vestra res agitur!*

On a opposé des digues à l'Océan et aux rivières. Ces digues ont consommé beaucoup d'argent, et leur entretien coûte par an au delà du prêt d'une armée de cinquante mille hommes.

Il y a un conseil pour l'inspection et l'entretien perpétuel des digues. Un des lieux de ces assemblées est à droite sur le chemin de La Haye à Amsterdam..

Il y a des inspecteurs qui visitent les digues tous les ans, en désignent les réparations, et fixent la dépense. L'entreprise de ces ouvrages est publiée. Les entrepreneurs envoient au conseil de cette partie de l'administration le prix qu'ils y mettent, et on l'adjuge à celui qui demande le plus bas prix. Ce n'est pas tout : il y a une criée où l'entreprise est proposée à un prix plus bas encore que l'offre la plus basse, et l'entreprise reste à celui qui la prend aux moindres frais.

Pour cette dépense, on lève trente-quatre sous par arpent de terre. Les ouvrages acquittés, le

surplus de l'imposition rentre dans le fisc, et s'emploie aux réparations suivantes. Ces réparations ne cessent jamais.

Dans les adjudications il y a une première prime de quatorze florins pour l'entrepreneur au plus bas prix; à la seconde adjudication il y a une seconde prime pour celui qui descend à un prix moindre que la première.

Le conseil pour les digues est composé des citoyens les plus riches. Ils rendent un compte rigoureux, et la somme qu'ils pourraient s'approprier deviendrait si légère dans la répartition qu'ils en feraient entre eux, que, relativement à leur fortune, l'objet en serait trop petit. Ainsi tout s'exécute avec fidélité.

Les digues sont rongées à leur partie supérieure par des vers. On scie la partie vermoulue, et l'on y supplée avec de la pierre. L'apport de la pierre est un impôt toujours subsistant.

Les digues qu'on a formées avec de petites branches d'arbrisseaux fichées dans les dunes, et que la mer ensable perpétuellement, sont indestructibles. La nature vient à bout de l'ouvrage de l'homme; quand elle se mêle de construire, son travail prend une solidité au dessus de ses efforts. Les masses de pierres qu'elle cimente elle-même restent; celles que l'homme a cimentées sont tôt ou tard détruites.

J'ai ouï dire que lorsqu'un vent violent pous-

sait les flots contre les digues, on lui opposait des voiles qui le répercutaient contre le flot, qui en était amorti; mais je n'ai pas vu cette manœuvre, et j'ignore comment on tient ces voiles tendues.

Les chemins en plusieurs contrées sont faits de briques mises de champ. Ils dúrent, parce qu'ils sont ensablés, et qu'il n'y a point de voitures pesantes. Tout arrive sur des bateaux, et le transport des denrées à leur destination se fait sur des brouettes.

Les canaux et les plantations d'arbres dont ils sont bordés rendent le pays pluvieux. Ils s'en plaignent, et je crois qu'ils ont tort. Ces pluies sont un balai continuel dont l'air a besoin. Les maladies ne sont communes que dans les sécheresses, l'air ne se chargeant plus alors de ces vapeurs qui ne font que monter et descendre.

En Angleterre, je ne sais plus l'endroit, un fermier avait à côté de sa maison une mare profonde toute couverte d'une mousse verdâtre; cette mare lui donnait de l'eau très-bonne à boire. On lui persuada de la nettoyer, et, la mousse enlevée, il n'eut plus que de mauvaises eaux.

Les canaux servent de clôtures, font la salubrité, l'embellissement de la contrée, et nourrissent du poisson.

La Hollande, baignée presque de tous côtés des eaux de l'Océan, n'offre que de vastes prairies. On n'y voit point de forêts, les seuls arbres

sont ceux des jardins, l'ombrage des endroits voisins des villes, et la décoration des campagnes, mais ces arbres, si agréables pour les yeux, ne servent guère à la construction. Il y a peu de temps qu'on sait que l'air en est purifié, et que, ces arbres une fois coupés, le pays en deviendrait infect, malsain et presque inhabitable.

L'Allemagne et le Nord fournissent la Hollande de bois pour l'architecture civile, pour la marine et pour les foyers; mais on y en brûle peu. Ils se servent de charbon de terre, et ils ont appris du besoin à préparer et à employer la tourbe. La date de l'usage de la tourbe est inconnue. Jules Scaliger écrivait, il y a deux cents ans, qu'il y avait plus de trois cents ans qu'on la brûlait en Hollande, et l'on a mille certitudes qu'avant ces trois cents ans elle ne fut pas employée.

Les provinces de Gueldre, d'Utrecht, de Frise et de Groningue abondent en grains. Les autres sont couvertes de pâturages excellents qui nourrissent une prodigieuse quantité de bestiaux. Il n'y a point de pays où le beurre et le fromage soient plus communs.

Quoique la vigne n'y croisse pas, et que le blé n'y suffise pas à la subsistance, la mer, les rivières et les canaux y entretiennent l'abondance de tout ce qui est nécessaire, utile et agréable à la vie. Amsterdam est un magasin général de toutes les productions de la terre, c'est l'entre-

pôt des marchandises qui vont au Nord et qui en reviennent.

La terre, toute unie, et en beaucoup d'endroits plus basse que l'eau, ne donne aucun minéral; on n'en tire qu'un limon bitumineux que l'on pétrit, sèche et coupe en formes de grosses briques; c'est la tourbe, le principal chauffage. Elle fait un bon feu, et qui dure. Deux phénomènes remarquables, c'est que le sel suit l'eau beaucoup plus haut dans l'atmosphère qu'on ne le croit. En descendant des clochers les plus élevés, on trouve sur les lèvres une saveur saline; de même qu'en s'endormant devant un feu de tourbe la bouche ouverte, elle se remplit et s'enduit d'une espèce de vapeur sulfureuse.

Le charbon de terre vient d'Angleterre; le bois vient d'Écosse, mais en petite quantité.

Les arbres sont grands, croissent promptement, et ont une verdure d'autant plus belle, qu'ils sont sans cesse enveloppés d'une atmosphère chargée d'acide sulfureux volatil; mais cette verdure passe vite; les arbres même périssent promptement. Ils sont droits, mais tendres; jetant des racines peu profondes, ils sont souvent abattus par les vents.

On élève en Hollande grand nombre de chevaux. Ils sont recherchés pour la grandeur; on s'en sert aux équipages et dans la cavalerie, mais ils ont les jambes faibles. Il en est des animaux

comme des plantes : les animaux de la montagne, de la plaine et des marais ont chacun leur tempérament, leur caractère, leurs passions et leurs maladies.

Naturellement le pays n'est pas trop habitable, cependant il n'y en a guère au monde de plus riche et de plus peuplé relativement à son étendue : effet de l'industrie, de l'activité, de l'économie, du travail assidu et de l'amour du gain. On assure ici depuis long-temps que la seule petite province de Hollande renferme plus de deux millions cinq cent mille habitants.

Les Provinces-Unies ont une ville du premier ordre, Amsterdam; plus de vingt villes du second ordre, qui vont de pair avec les grandes villes de France après Paris; plus de trente du troisième ordre, qui sont les égales de Senlis, de Fontainebleau, de Melun; plus de deux cents gros bourgs, et plus de huit cents villages.

J'ai dit que tout son grain ne suffisait pas à sa subsistance, j'ajoute qu'on n'en recueille pas de quoi nourrir la centième partie des habitants; néanmoins ce pays est appelé le grenier commun de l'Europe. La Hollande fournit du froment à l'Espagne, à l'Italie, à l'Angleterre, au Brabant, et revend souvent à la France le produit de ses moissons.

Il n'y a point de marché public, ce sont des négociants qui font le commerce du blé; la concur-

rence des vendeurs fait le prix; la libre importation et exportation engendrent la fécondité. On y a éprouvé la cherté, mais jamais la disette. Je laisse tout cela à discuter aux économistes.

En temps de cherté, le magistrat diminue la distillation des grains. On tient à Amsterdam en réserve des blés pour nourrir pendant quatre ans les Provinces-Unies. Il y a sur ma note *les Provinces-Unies* : c'est peut-être *les habitants d'Amsterdam* qu'il fallait écrire. Quoi qu'il en soit, il est évident que cet approvisionnement, en conséquence duquel l'État peut subitement devenir le concurrent du négociant, doit contenir l'avidité de celui-ci. Le prix du pain est taxé. Le pain blanc est à présent à un peu plus de 2 sous du pays la livre.

On ne manque ni de bois de charpente, ni de laine, ni de lin, ni de chanvre, ni d'or, ni d'argent, ni d'étain, ni de fer, ni de cuivre, ni de plomb. Avec des vaisseaux et de l'argent, on a tout ce qu'on veut.

Outre les magasins de blé, les habitants, réduits à l'extrême nécessité par quelques calamités générales, auront la ressource de la pomme de terre, de leur laitage, de leur beurre, de leur fromage et de leurs bestiaux.

Le vin et la bière sont la boisson commune du riche et du pauvre. C'est pour la Hollande et pour l'Angleterre que vendangent les Français, les Es-

pagnols, les Portugais et les autres peuples cultivateurs du raisin; c'est pour elles que toutes les familles de l'univers moisonnent.

Dans leur contrée ils ont mis à la chaîne l'air, l'eau et la terre, trois esclaves sans le secours desquels ils ne feraient pas la vingtième partie de leurs ouvrages.

Les lacs, les rivières et les canaux regorgent de poissons de toute espèce; la côte abonde en poissons de mer, en poissons à coquille, excepté l'huître qui vient de la Zélande et du Texel.

Il m'arriva sur le chemin de La Haye à Scheveling l'aventure de Panurge dans la rue de la Huchette; des femmes dont je m'étais amusé à considérer les poissons, tandis qu'elles se reposaient, me demandèrent s'il n'y avait rien pour la vue.

Il y a beaucoup de cigognes. Elles nichent dans les cheminées; elles viennent au mois d'avril, et se retirent à la fin du mois d'août. Les canaux et les marais sont couverts de canards, qui descendent du Nord sur la fin de l'automne. Il y a des cignes, des oies sauvages en quantité, des hérons et d'autres oiseaux aquatiques. La mer fournit aussi les siens; les vanaux, les pluviers sentent la fange et sont un mauvais manger. Ainsi qu'en Russie les gelinottes et les coqs de bruyère ont un goût de sapin, ce qui n'empêche pas les habitants du pays de les trouver excellents. Il y a beau-

coup d'autre gibier. Il n'y a point de bêtes fauves, point de sangliers, presque point de loups; pour les renards, ils y foisonnent.

Les armes de La Haye sont deux cigognes; elles sont respectées dans ces contrées aquatiques, qu'elles purgent de souris, de grenouilles, de rats, de sauterelles, et des autres insectes nuisibles qui s'engendrent par l'humidité des marais.

Ici les villes, les bourgs et les villages se touchent, et la population s'en accroît sans cesse; les républiques se recrutent aux dépens des monarchies. Outre les étrangers que la liberté civile, politique, religieuse, la curiosité, le desir de faire fortune, attirent de toutes parts, la république acquiert encore un nombre de sujets allemands et suisses, qui servent dans les troupes de terre et dans la marine; ils forment les deux tiers des employés, et sont presque tous fixés dans le pays par des mariages.

Qu'on juge de la fréquence et de la proximité des villes en Hollande. Il y en a quarante-huit, à chacune desquelles on peut commodément se rendre d'Utrecht en un jour, et trente-trois dont on peut revenir sans fatigue dans la même ville et dans le même jour. Le pays est plat, et les villes aussi. Rien n'est plus frais, plus net, plus joli, plus élégant que ces villes. De loin elles présentent, par leurs nombreux canaux et par les

bords de ces canaux plantés d'arbres, l'aspect d'un grand nombre de hameaux réunis; on croit être toujours à la campagne, et les hameaux semblent avoir été créés pendant la nuit d'un coup de baguette.

Les édifices, les maisons sont bâties sur les eaux qui environnent et coupent la contrée; ce sont au milieu de ces eaux comme autant de vaisseaux immobiles, sans mâts, et dont le tillac serait la toiture. Elles sont légères; elles coûtent peu de main-d'œuvre, et se vendent au dessous de leur valeur; elles rapportent dans les villes de commerce un peu plus de deux pour cent. Elles sont lavées tous les jours en dehors et en dedans; en dehors avec des pompes, en dedans avec des éponges. Les corridors en sont, à tous les étages, lambrissés de porcelaines. Les plus vieilles y paraissent long-temps neuves; elles sont presque toutes terminées en triangles, logent peu de monde, n'ont guère que deux ou trois étages, et le triangle a sa base au dessus du second. Elles sont vernissées en dehors de toutes sortes de couleurs, et des nattes ou bandes de toiles sont étendues sur les escaliers. Mais dans ces jolis domiciles, il faut en convenir, les inconnus entrent difficilement, et ils sont généralement habités par des hôtes assez sales et fort grossiers. Si le Hollandais a si grand soin de sa maison, c'est qu'elle ne tarderait pas à se moisir; et s'il en a

si peu de sa personne, c'est qu'il sait bien qu'elle ne se moisira pas.

On vit sobrement et sainement; une pièce de vingt livres de boeuf, qui dure toute la semaine, avec un plat d'excellents légumes, voilà tout le service.

Les terres rapportent, suivant leur situation, deux, trois et quatre pour cent, et se vendent un peu mieux que les maisons. La nourriture commune est la chair salée, la chair fumée, les poissons salés et fumés, les légumes, les racines, surtout les pommes de terre, les fruits, le laitage, le beurre qu'on met sur la table au dessert, le fromage, l'orge cuite, le riz, un peu de mauvais pain de seigle. Le riche bourgeois se nourrit mieux, il mange du pain de maïs, mal levé, mal pétri et peu cuit. La bière est la boisson commune. Le peuple s'enivre de bière, souvent de liqueurs fortes, quelquefois de vin. Son ivresse, qui dure long-temps et qui se répète souvent, le rend brutal et furieux. On boit, dans tous les états, beaucoup de thé; l'usage du chocolat et du café est aussi très-commun. On use, dans tous les intervalles de la journée, de lait, de beurre et de petit lait. Les viandes sont exquises; il y a beaucoup de gibier; les poissons les plus rares ailleurs y sont en abondance. Autrefois les domestiques ne s'engageaient qu'à la condition de ne manger du saumon frais que deux fois la semaine.

En général le Hollandais mange un peu plus que le Français, mais il est sobre, et sa table est frugale. Ceux qui les appellent mangeurs de fromage, n'ont connu que les matelots et gens de port. Ils ont de bonne viande, le meilleur poisson, d'excellent gibier et tous les vins délicats.

Vous y trouverez les hommes, les femmes et les animaux replets. Les visages souvent laids des femmes n'inspirent guère le desir de vérifier la réputation des gorges, et de connaître les autres appas.

Il n'y a pas d'usage constant et général chez une nation, sans une raison physique. On apprend à Pétersbourg, par l'emploi des parfums, que les sommets de pin, qu'on écrase sous les pieds dans la Westphalie, purgent les appartements de la vapeur des poëles; et quand on voit un gros Hollandais, sans cesse la pipe à la bouche, si l'on considère sa stature énorme, et si l'on se rappelle qu'il vit de beurre et de lait, on le prendra pour un alambic vivant qui se distille lui-même.

Mais une des choses dont on est continuellement et délicieusement touché dans toute la Hollande, c'est de n'y rencontrer nulle part, ni la vue de la misère, ni le spectacle de la tyrannie.

Il n'y a pas de contrée au monde à laquelle la perfection de la médecine locale soit plus importante qu'aux sept Provinces-Unies, par la nature

du sol, les travaux de l'homme, l'atmosphère, la terre et les eaux. Si l'on n'accorde pas à la médecine un encouragement proportionné à la dépense des digues, celles-ci pourront bien, à la longue, n'enclore que des malades et des valétudinaires, des hommes enflés, bouffis, œdémateux et tels que les habitants du Phase.

Je ne connais guère de pays où la politique n'ait jeté son regard sur la perfection de la médecine. Si elle considérait, en Hollande, un domicile traversé de grandes rivières, couvert de marais, coupé en tous sens d'eaux stagnantes, plus bas que la mer qui bruit autour, elle s'avouerait à elle-même que la nature semble avoir condamné la contrée à l'état inculte et sauvage. On y est de toutes parts dans un état forcé; point de pain, point de vin, point d'eau; un air malsain; rien en propre, si ce n'est la crainte instantanée d'être noyé. Sans cesse le peuple va chercher au loin sa vie, et le ministère lutte contre la mort.

Les maladies épidémiques n'y sont pas plus communes qu'ailleurs; les endémiques sont le scorbut, les acides de l'estomac, les vers, la fièvre, les fluxions, les maux de dents, leur carie, la chute des cheveux, les obstructions, le sable des reins, l'enflure des jambes, la vieillesse prématurée, les hernies et les maux vénériens; ceux-ci sont communs dans les villes de commerce et de garnison, et on les guérit difficilement.

Dans quelques villes on pratique beaucoup l'inoculation depuis douze à treize ans; elle est défendue dans les autres, où les préjugés ne cèdent qu'aux ravages de la maladie.

Quelquefois la pédérastie se décèle ici avec une fureur inconcevable; alors la police s'empare du pédéraste notoire pendant la nuit, et le jette dans les canaux.

Toutes les rues sont infectées de l'odeur de la peinture : cependant la colique des potiers est rare. Je passai devant une maison fraîchement couverte de vert de gris; la vapeur, qui m'aurait causé à Paris un mal de tête violent et subit, ne m'affecta pas. J'en témoignai ma surprise au docteur, qui m'apprit que l'usage journalier que je faisais du beurre et du lait en était le préservatif.

Je me suis laissé dire ici un fait assez singulier, c'est que les scieurs de grès périssaient phthisiques et pulmoniques; que la poussière de grès coupé pénétrait les bouteilles scellées hermétiquement, les vessies, les œufs, et qu'aucun ouvrier n'avait pu exercer ce métier pendant quatorze ans.

Il est sûr que les répareurs de la porcelaine en biscuit vivent peu; que la poussière des livres est funeste; que la vapeur des mines tue, et qu'il y a une multitude d'arts malfaisants; tels que la peinture, la préparation des vernis, le carder

des laines, dont les ouvriers ont presque tous la poitrine et les yeux en mauvais état; les imprimeurs finissent par les jambes. Il y aurait donc un bon traité à faire des maladies des arts.

En Hollande, le siége de la maladie des bestiaux est dans les poumons. La cause en est vraisemblablement dans l'acide sulfureux volatil qu'ils respirent de la terre. Les bestiaux qu'on nourrit dans les étables sont moins malades. On leur administre les acides végétaux, le vinaigre, les pommes acides, mais surtout le marc de la distillation de l'eau-de-vie de grain.

Camper, médecin hollandais, en a inoculé avec succès : ceux qui avaient la maladie en ont guéri; ceux qui ne l'avaient pas ne l'ont pas prise.

En été le mal s'accroît, et c'est alors que les eaux des canaux sont plus fortement imprégnées de tourbe dissoute.

C'est à cet acide sulfureux volatil que j'attribuerais volontiers la blancheur extrême des toiles de Harlem, à la lessive, et sur le pré.

La chute du tonnerre développe la maladie, la donne et l'accroît.

— On remarqua en 1596, dans la maladie épidémique de Paris, qu'un grand tonnerre avait tout à coup augmenté de cinq cents le nombre des malades dans les hôpitaux.

A Harlem, on lessive avec la cendre, on lave avec le tan, et la toile est exposée sur le pré à un

air sulfureux. Le linge s'y blanchit comme la cire et comme les ouvrages en laine du bonnetier. Peut-être faut-il attribuer à la même cause le beau vert des arbres, les cheveux blonds très-communs, et la blancheur de la peau.

Dans les dunes, la toile se blanchit plus ou moins promptement, et plus ou moins selon les vents; à Harlem le vent n'y fait rien. Il faudrait observer d'où viennent ces vents blanchisseurs.

L'ivoire et le marbre sales se nettoient dans une nuit à Harlem. On y couvre les couches des fleurs de tourbe pulvérisée.

Le poids ordinaire des bœufs et des vaches va de six à sept cents livres; mais il n'est pas rare d'en trouver qui pèsent jusqu'à douze cents et par delà; des moutons depuis trente jusqu'à cent livres; des veaux depuis quatre-vingts jusqu'à quatre cents livres.

Une bonne vache donne en été jusqu'à vingt pintes de lait, en hiver jusqu'à dix à douze.

Depuis le commencement de mai les bestiaux couchent dehors, à la fin de décembre ils rentrent dans l'étable, à moins que la terre ne se couvre de neiges avant ce temps.

L'Homme d'État, ou *du Gouvernement*.

Un monarque absent; un peuple persuadé de sa haine pour la nation et de son mépris pour les lois et ses priviléges; des évêchés nouvellement

érigés; l'inquisition introduite; l'administration entièrement abandonnée au cardinal de Granvelle; les seigneurs exclus des conseils et des affaires; la tyrannie du duc d'Albe; plus de dix-huit mille citoyens mis à mort; après ces atroces persécutions l'insolence de sa statue; l'exécution du comte d'Egmont et celle du comte de Horn, les idoles du peuple; le centième, le vingtième, le dixième denier imposé contre les formes établies depuis plusieurs siècles; l'existence heureuse d'un chef tel que le prince d'Orange, capable d'animer un grand corps de mécontents, profond dans les conseils, redoutable dans les camps, entreprenant et sage, affable et sévère, souple et ferme selon les circonstances, instruit de tous les moyens d'arriver à ses fins et n'en négligeant aucun, puissant par sa richesse et ses revenus dans le pays, par son crédit et ses alliances en Allemagne, par la considération dont il jouissait au dehors, par l'affection, l'estime et la confiance qu'on lui accordait au dedans, sincère et incapable de méditer le projet de se rendre le maître, ami des lois, défenseur des priviléges et jaloux de la liberté; quand on recherche l'effet naturel de tant de causes réunies, ce n'est plus du succès de la révolution qu'on est étonné, c'est de son audace dans un moment où le tyran étant en paix avec toutes les puissances de l'Europe, ses forces n'étaient point divisées.

Avant les troubles, les dix-sept provinces offrent

six millions pour le maintien de leurs priviléges et de leurs libertés ; ils sont refusés, et la révolte éclate.

La Hollande est délivrée de la tyrannie sous Guillaume I ; elle défend et conserve ses libertés sous le prince Maurice ; la république est reconnue État libre et souverain sous le prince Frédéric Henri ; elle jouit du repos sous Guillaume II ; elle a des guerres et se montre victorieuse sous Guillaume III ; sous Guillaume IV, elle recouvre la paix et la tranquillité qu'elle avait perdues.

Guillaume I, prince d'Orange, prit pour devise un alcyon avec ces mots : *Sævis tranquillus in undis*, tranquille au milieu des flots en courroux. Ce pouvait être celle de toute la Hollande.

Depuis l'union des sept provinces qui s'est faite à Utrecht en 1579, l'État n'a souffert aucun détriment des démêlés qui se sont élevés dans les assemblées générales ou particulières ; l'esprit de leur devise s'est toujours conservé ; *Concordia res parvæ crescunt*, les petites choses s'accroissent par la concorde. Leur gouvernement est un mélange de démocratie et d'aristocratie.

Chaque province, chaque ville, est une république particulière qui s'administre par ses lois, ses usages, ses coutumes, à la pluralité des voix, sans aucune distinction des personnes, voilà le côté démocratique ; la noblesse veille à la sûreté du pays, voilà le côté aristocratique.

Aux États-généraux les députés sont autant d'ambassadeurs envoyés par leurs provinces. L'ensemble offre une image de la confédération des Achéens, composée de plusieurs villes pour la sécurité de toutes. Les Achéens contre Philippe de Macédoine, les Hollandais contre Philippe d'Espagne.

On donne le nom de *Provinces-Unies* aux sept provinces ; une division perpétuelle règne cependant entre elles, et l'intérêt général ne suspend pas toujours leurs jalousies particulières. Jamais Harlem n'a souffert qu'on entreprît le dessèchement de la mer de son nom. L'opération est possible; la route de cette ville à Amsterdam en serait abrégée ; on recouvrerait un espace immense de terres utiles. Mais les habitants de Harlem ont dit : Que deviendrait l'impôt continuel que nous levons sur les voyageurs? et nos pêcheries?..... Ainsi que dans les autres contrées de la terre, ici tout s'agite, se presse et se choque ; il n'y a d'immobile que la sagesse du gouvernement.

États-Généraux.

Les sept provinces sont représentées par les États-généraux; c'est l'assemblée de leurs députés chargés des ordres de leurs États particuliers. Les États-généraux ne peuvent prendre de résolution sur aucune affaire importante sans avoir

eu l'avis ou le consentement des États particuliers.

La constitution hollandaise paraît en cela meilleure que la constitution anglaise qui donne un pouvoir illimité aux membres du parlement. Là, un député ne dira pas à ses commettants : Je vous ai acheté bien cher, et je vous vendrai le plus chèrement que je pourrai..... Ce propos serait immédiatement suivi de sa déposition.

Chaque province est souveraine, et l'on peut considérer la confédération des sept provinces, comme l'union de plusieurs princes qui conserveraient leur autorité ou leurs droits en s'associant.

Ils sont titrés par toutes les puissances de l'Europe *de hauts et puissants seigneurs;* le roi d'Espagne seul les appelle *messieurs les États-généraux* ou *vos seigneuries.*

Le nombre des députés des provinces n'est pas fixe, chaque province en envoie autant qu'il lui plaît. Leur honoraire est d'environ deux mille florins par an. Parmi les cinquante députés absents ou présents, dix-huit sont Gueldres : on ne compte que les suffrages des provinces. Ainsi il n'y a jamais que sept voix.

Chaque province préside les États à son tour pendant une semaine. La présidence commence le dimanche à minuit, et finit le dimanche suivant à la même heure. L'honneur de la présidence est réservé au chef de la députation.

Les députés sont assis, suivant le rang de la province, autour d'une longue table. Le fauteuil du président est au milieu; à la droite du président siégent les députés de Gueldres, à sa gauche sont placés ceux de Hollande, et à la suite de ceux-ci, les députés de Zélande, d'Utrecht, de Frise, d'Over-Issel et de Groningue. Il n'y a que six chaises; les autres députés sont debout. Tel est l'ordre d'une des plus solennelles et des plus augustes assemblées qu'il y ait au monde. C'est là que sont agitées les affaires de la république et du monde. C'est là qu'on voit des commerçants, des bourgeois prendre le ton imposant et l'air majestueux des rois.

Les députés ont reçu leurs instructions de leurs provinces; s'ils manquent de fidélité dans leur rôle, ils n'en sont responsables qu'aux États particuliers qui les ont commis; les États-généraux n'ont aucune juridiction personnelle sur eux. La durée commune de la commission d'un député est de trois ou six ans. On peut la prolonger. Le conseiller-pensionnaire de Hollande assiste tous les jours à l'assemblée. Sa fonction est de proposer au nom de sa province.

Les militaires sont exclus des États-généraux sans en excepter le capitaine-général ou stathouder, qui, ses propositions faites, se retire et laisse aux délibérations toute leur liberté.

Greffier.

Les États-généraux nomment leur greffier. Sa charge est importante, et sa place la plus lucrative de l'État; ses honoraires vont au delà de 60,000 florins. Il ne manque à aucune assemblée, il tient registre des résolutions; il rédige les lettres et les instructions pour les ministres étrangers; il assiste aux conférences avec les ministres des différentes puissances, il y donne sa voix; il a le même privilége aux comités nommés par les États-généraux; il lit la prière à l'ouverture de toutes les séances, auxquelles cette cérémonie donne un air imposant et religieux; il est assis à l'extrémité de la table, la tête couverte tandis qu'on délibère; il rédige la délibération, dont il fait lecture tête nue et debout derrière le fauteuil du président.

Un député de la province de Gueldres insistait sur la diminution des appointements de 20,000 florins de M. Steen, grand-pensionnaire de Hollande, mort en 1773. Celui-ci, tirant une lettre de son portefeuille, et la présentant au député, lui dit : « Peut-être, monsieur, que quand vous saurez qu'il m'en a coûté 50,000 écus pour obtenir cette preuve de votre trahison, vous ne trouverez plus que mes appointements soient trop forts. »

Conseil d'État.

Le conseil d'État est composé de douze députés des provinces. On y traite des affaires militaires, de l'administration des finances, de la somme nécessaire pour la dépense de chaque année, et d'autres objets. Le trésorier général siége au conseil d'État. Sa fonction est presque la même que celle de notre contrôleur général; il inspecte les projets du conseil, il veille sur la conduite du receveur général et des autres receveurs subalternes de la généralité. Il ne peut s'absenter de La Haye sans en avoir obtenu la permission des États-généraux. Ce conseil a deux employés ou ministres, un receveur général et un secrétaire; tous les deux à la nomination des États-généraux.

Chambre des Comptes.

Cette chambre a la direction d'une partie des finances. Chaque province y députe tous les trois ans, et ses deux députés changent tous les trois ans. C'est là qu'on examine et qu'on arrête les comptes de tous les colléges de l'amirauté, et de tous les comptables, sans exception; c'est là qu'on enregistre les ordonnances du conseil d'État sur le receveur général et sur les autres receveurs.

Le Haut-Conseil de Guerre.

Il y a un conseil de guerre permanent et établi à La Haye. Ce conseil a un président, huit asses-

seurs et un greffier. Il connaît de tous les délits des militaires, excepté des Suisses. Les arrêts de mort rendus dans les différentes garnisons ne s'exécutent point sans la confirmation de ce tribunal; il faut encore qu'ils aient passé sous les yeux du stathouder, qui peut commuer la peine en moins, mais non pas en plus.

Députation à l'Armée.

En temps de guerre, les États-généraux envoient des députés à l'armée; ils ont à leur tête un membre du conseil d'État. Leur dépense est taxée à 70 florins chacun par jour. On leur rend les honneurs de la souveraineté. Sans leur avis et sans leur consentement, le général en chef ne peut ni livrer bataille, ni entreprendre un siége, ni former aucune entreprise d'éclat. Il y a un grand inconvénient, ce me semble, à lier les mains d'un général d'armée; la guerre a des instants si précieux!

Les États-généraux ne peuvent ni déclarer la guerre, ni faire la paix, ni conclure aucun traité sans le consentement unanime de toutes les provinces; les États-généraux ne peuvent non plus, sans la même unanimité provinciale, ni lever de l'argent, ni lever des troupes. Les lois qu'on arrête aux assemblées des États-généraux n'ont de force qu'après l'approbation des États de chaque province. Il en est de même, et des réglements

nouveaux, et de l'abrogation des anciens, qu'on est dans l'usage de regarder comme les bases de la république. Du reste, ils confèrent tous les gouvernements, ce sont eux qui nomment les généraux, c'est à eux que ceux-ci prêtent serment. Ils ont beaucoup d'influence sur les résolutions provinciales. Dans le pays de la généralité, ils font les magistrats et nomment tous les officiers dépendant du ressort.

Le lieu de leur assemblée est au palais des anciens comtes de Hollande. C'est une longue galerie tapissée d'une vieille hautelice, et décorée des portraits de cinq stathouders. On y entre par trois portes, pour éviter toutes les difficultés du cérémonial.

Le Conseil des Bourguemestres.

Ce conseil, quoique composé d'une quarantaine de personnes, est du plus grand secret.

Les Commettants.

Un commettant est toujours un grand propriétaire. Cela me paraît juste, l'intérêt personnel étant toujours la mesure du sentiment patriotique. Il n'y a point de patrie pour celui qui n'a rien ou qui peut emporter avec lui tout ce qu'il a.

Le commettant peut se faire accompagner par deux de ses concitoyens aux délibérations de l'État.

Il est révocable sur-le-champ. Il n'accède à aucune conclusion sans en référer à sa ville, et sans que la ville en ait référé à la diète de la province.

J'avoue que plus j'examine cette constitution, plus elle me paraît sage. Mais n'a-t-elle aucun inconvénient? J'en doute. Mais peut-elle convenir à un grand Empire? C'est une question à examiner.

Du Stathoudérat.

Le stathouder est capitaine-général des armées des Provinces-Unies, sur terre et sur mer. Sa charge est héréditaire, tant aux mâles qu'aux femmes, nés en légitime mariage, professant la religion réformée, pourvu qu'ils ne soient ni rois, ni électeurs, et que les femmes n'aient pour époux ni électeurs, ni rois.

Le stathoudérat est devenu héréditaire sous le père du stathouder actuel. C'est l'ouvrage des Bentings, chefs de la noblesse, et tous les deux chéris du peuple. Ils se déguisèrent en matelots, ils échauffèrent les esprits, ils excitèrent des révoltes; ils s'étaient proposés par cette manœuvre de se rendre agréables au stathouder, et de dominer à la cour et dans l'État. Ils ont été trompés dans leur attente ambitieuse.

J'ai vu ces hommes. Je leur trouvai la gravité imposante et rustique des anciens Romains. De

Rhoone le cadet avait le regard pénétrant et vif, il voulait fortement, mais il ne voulait pas longtemps; l'aîné projetait lentement, mais il ne se relâchait point.

Sous Philippe II, le prince d'Orange était déjà gouverneur des provinces de Hollande, de Zélande et d'Utrecht. Les Provinces-Unies ont accordé aux stathouders les mêmes prérogatives dont ils avaient été revêtus sous le roi d'Espagne; mais elles se sont réservé toute la puissance de la souveraineté, comme de faire la guerre, la paix, des alliances, de battre monnaie et de lever des subsides.

Le stathouder dispose de presque tous les emplois militaires : cependant il ne crée point les généraux et ne nomme point aux gouvernements. Il prescrit les réglements qu'il juge nécessaires aux armées; il propose aux États-généraux la dépense que le militaire exige pour chaque année; il préside le conseil de guerre, il en confirme les jugements, il peut les modérer et faire grâce; il députe, mais seulement en son nom et pour les affaires qui le concernent, des plénipotentiaires dans les cours étrangères. Les ambassadeurs et les autres ministres des souverains sont envoyés aux États-généraux; s'ils sollicitent des audiences du stathouder, s'ils lui font la cour, c'est un pur devoir de politesse. Comme stathouder, il préside tous les colléges de l'amirauté dans les sept

provinces, et les assemblées de la compagnie des Indes orientales et occidentales. Il est arbitre des différends qui surviennent entre les provinces, les villes et les autres membres de l'État; si l'affaire est épineuse, il peut appeler auprès de lui quelques assesseurs, et son jugement est définitif et sans appel. En qualité de chef des cours de justice, il nomme à des emplois civils; il peut remettre la peine de mort, mais c'est l'État qui la décerne. Il choisit de son autorité, dans quelques villes, entre les sujets qui lui sont présentés pour la magistrature; il nomme aux places du plat pays, il les ôte à volonté. Il serait facile de penser que toutes les forces du gouvernement sont dans sa main, et qu'il règne; cependant il n'en est rien.

Il a sa consommation franche, et ses biens sont libres de toutes charges publiques. Ses revenus comme stathouder sont de 350,000 florins. L'État fait de fortes pensions à ses enfants. Si les subsides se levaient en son nom, la nation avare lui reprocherait jusqu'aux livrées de ses pages.

L'autorité du stathouder s'accroît pendant la guerre; à la paix, la puissance civile reprend tout ce qu'elle avait cédé de ses droits à la nécessité des circonstances. Le stathouder opine toujours pour augmenter la milice, les États pour la diminuer. Le stathouder a pour raison ou prétexte qu'il faut que la république soit puissante au de-

hors; la république lui répond qu'il vaut beaucoup mieux qu'elle soit libre au dedans.

La princesse Caroline, fille du roi Georges II, et femme de Guillaume IV, prince d'Orange, gouvernante pendant la minorité de Guillaume V, n'agréa aucun des trois sujets que les bourgmestres d'Amsterdam lui présentèrent; elle était fière et despote, et elle avait accordé sa protection à un sujet mal famé. Les bourgmestres lui dirent : « Votre intention, madame, est sans doute que nous usions de notre droit, et nous en userons. » Ils se passèrent de son agrément, et l'on s'en est passé depuis. Cet événement est de l'année 1758...

L'année passée (1772) le secrétariat de Roterdam à Amsterdam vint à vaquer. La ville de Roterdam présenta un sujet tout-à-fait républicain, et nullement stathoudérien. Le prince essaya de porter l'affaire aux États-généraux; c'était une infraction manifeste des priviléges d'Amsterdam et de Roterdam. Il retira son avis, et fit bien. Roterdam et Amsterdam sont deux villes unies....

Au temps des couches de la princesse actuelle de Hollande, on délibéra aux États de je ne sais quelle province d'envoyer savoir des nouvelles de sa santé. Un marchand de vin dont c'était le tour de voter dit : *Envoyez qui vous voudrez; pour moi je n'y vais pas : je suis roi*. Cela s'est passé en 1773, au mois d'août...

S'il vaque une lieutenance de ville, le stathouder n'y nomme pas, mais il recommande. Il arriva que, parmi trois concurrents à cette place, il y avait un déterminé républicain; le stathouder n'osa pas le rayer; mais bien qu'il l'eût inscrit le dernier, il fut élu.

C'est le père de celui-ci qui a été le premier stathouder des Provinces-Unies. La Frise, qu'il a gouvernée despotiquement, est aujourd'hui la province qui lui est le moins soumise.

Le père du stathouder actuel disait, lorsqu'il avait accordé un emploi : *Je viens de faire quarante mécontents et un ingrat*.... Et il devait s'y attendre; l'emploi n'ayant été conféré qu'à la condition de trahir la patrie, la promesse était aussitôt oubliée que le protégé avait atteint le dernier terme de son ambition...

Une aubergiste d'Helvoet demanda à Georges II deux guinées pour deux œufs. Georges lui dit : Est-ce que les œufs sont si rares ici?... *Non*, lui répondit-elle, *mais les rois*.

A Riswick, à l'entrée d'un champ, un paysan vint à Jean II, électeur palatin, et lui présentant sa fourche, lui dit : *Que fais-tu ici, roi de Bohême? que ne t'en vas-tu dans tes États?*...

Le stathouder eut avis qu'il allait paraître un ouvrage violent sous le titre de l'*Inutilité du stathoudérat*, il mit tout en œuvre pour en empêcher l'impression. Les magistrats lui dirent : *Ou*

la chose n'est pas, et dans ce cas il importe peu qu'on la publie; ou la chose est, et dans ce cas il est bon qu'on la sache...

Il ne serait pas difficile d'en composer un second, où l'on prouverait que le stathoudérat héréditaire est nuisible. Le stathouder, qui n'est qu'un général de troupes, n'a pas le privilége de naître un grand général. En fixant cette dignité dans la même famille, il me semble qu'on a trouvé le secret d'avoir à la tête des armées une longue suite d'ineptes. Cette institution est aussi ridicule dans une démocratie qu'elle le serait dans une monarchie. Dans une société bien ordonnée, il ne doit point y avoir d'emplois héréditaires; c'est au talent à donner la place. La constitution de la Hollande serait aussi parfaite qu'il serait possible de l'imaginer, si les dignités de général et d'amiral étaient séparées; si les personnages qui en auraient été pourvus, et qui seraient toute leur vie à la solde de l'État, pouvaient être aussi facilement déposés que les derniers des employés; et, s'ils étaient déposés au moment même où ils seraient soupçonnés de se faire des créatures, on leur lierait les mains et on les isolerait en les privant de voix dans les conseils, et de toutes nominations aux places vacantes, même à l'armée.

Politique.

L'ambition de la république est de s'enrichir, et non de s'agrandir. Le Hollandais ne veut être que commerçant, et n'avoir de troupes que ce qu'il lui en faut pour garder sa frontière, et de marine qu'autant que le soutien et l'accroissement de son négoce l'exigent. Il ne respire que la paix, ou des guerres entre ses voisins auxquelles il ne prenne aucune part; qui les affaiblissent, et qui lui laissent à lui seul le commerce du monde.

La fantaisie d'un stathouder est d'être roi; il est porté vers ce terme par une impulsion naturelle, mais il en est éloigné. Cependant le Hollandais ne peut être trop attentif à ses démarches; il n'en fait presque aucune qui soit indifférente. Jusqu'à présent tout est assez bien; les places importantes à l'armée sont occupées par des nationaux; il ne peut mettre des troupes en mouvement que du consentement des États; c'est aux magistrats que les garnisons jurent fidélité. Si sa protection devenait toujours un titre d'exclusion aux grâces, son influence dans l'administration des colonies cesserait tout à coup. On rampe devant lui jusqu'à ce qu'on en ait obtenu l'emploi qu'on en sollicite; mais, la grâce une fois obtenue, il se trouve exactement que l'État a recouvré un citoyen et que le stathouder a perdu une créature.

Il leur a déplu que le stathouder s'unît à la maison de Brandebourg; ils ont craint qu'il ne sortît un jour du duché de Clèves une nuée de soldats étrangers qui se joignissent aux nationaux et ne les subjuguassent. Leur frayeur paraît d'autant mieux fondée que les troupes nationales sont composées de Suisses, d'Allemands et autres, et que la politique du capitaine-général est de les avancer de préférence à ceux du pays, qui se dégoûtent et se retirent.

Le pays réserve ses habitants pour le commerce, et n'emploie à sa défense que des stipendiés; les Carthaginois, commerçants, en usèrent ainsi, et s'en trouvèrent mal.

Ils sont persuadés que quand ils auraient été médiateurs entre la maison de France et la maison d'Autriche, ils n'auraient pu négocier plus utilement pour eux que par le traité de Versailles. En se réservant les Pays-Bas autrichiens, l'impératrice-reine a élevé entre eux et la Hollande une barrière inexpugnable. Entourés de la mer de toutes parts, ils sont gardés par une multitude de forteresses du seul côté qui permette l'entrée de leur terrain.

Ils ne verront jamais sans les plus vives alarmes passer les Pays-Bas sous la domination de la France. La république a toujours observé religieusement les traités qu'elle a faits, lors même qu'ils lui étaient désavantageux; en toute circons-

tance, elle a vu dans le trouble de son commerce plus d'inconvénient à les rompre qu'à les garder.

Si l'on y réfléchit avec attention, on s'apercevra que le gouvernement le plus voisin de la pure démocratie est celui qui convient le mieux à un peuple commerçant dont la prospérité dépend de la plus grande liberté dans ses opérations. Personne n'entend mieux l'intérêt d'un négociant que lui-même; au moment où quelque autorité se mêle de le diriger ou par des leçons ou par des lois, tout est perdu.

C'est la raison pour laquelle ceux qui ont anciennement donné un stathouder à la Hollande, et ceux qui dans la suite ont rendu cette dignité héréditaire, se sont laissés tromper par des circonstances particulières qui ne les excusent point, et entraîner vers une sorte d'administration diamétralement opposée à l'esprit et au bonheur général. Les funestes effets de ce gouvernement commencent à s'y faire sentir; de jour en jour ils s'accroîtront avec l'autorité du stathouder, jusqu'à ce que, par des progrès insensibles, cette autorité, conduite à l'extrême, amène l'esclavage et la misère, source d'une autre révolution.

Protégez l'industrie, mais gardez-vous de lui commander. Les réglements, les inspections, la prohibition, les défenses, les ordonnances ne sont jamais sans inconvénients lorsqu'il s'agit d'un objet aussi variable que le commerce. Il ne faut

pas de législation où la nature a constitué un despote attentif, juste, ferme, éclairé, qui récompense et qui punit toujours avec poids et mesure : l'intérêt, sans cesse favorable à ceux qui le consultent sagement, n'est jamais cruel que pour ceux qui l'entendent mal.

Forces de l'État.

Les revenus de la République sont le résultat des sommes qui se lèvent sur la généralité, dont l'administration est confiée au conseil d'État, et des ordinaires et des extraordinaires que les Provinces-Unies et le pays de Drente fournissent tous les ans suivant leur contingent, en conséquence de la pétition que le conseil d'État a adressée aux États-généraux pour la dépense présumée nécessaire dans l'année suivante.

La Province de Hollande fournit cinquante-sept sur cent de subside.

Les forces consistent : 1°. dans un grand nombre de places de guerre sur la frontière ; 2°. en quarante mille hommes de troupes de terre ; 3°. en vingt vaisseaux de ligne, que l'amirauté arme tous les ans ; 4°. en une multitude de rivières dont les eaux peuvent inonder la plupart des provinces et les garantir de l'approche de l'ennemi : triste ressource ; 5°. dans tous les ports du pays, excepté Vlissengen et Helvoet, qui sont dangereux, et où il est presque impossible d'entrer ; 6°. dans

l'amour de la liberté et l'horreur de la monarchie, deux boulevards, sans lesquels les autres ne sont rien.

Des guerres longues et dispendieuses ont fait contracter à l'État des dettes immenses; les citoyens ont fourni des fonds dont ils reçoivent un intérêt à deux et demi pour cent tous les ans. On a fait quelque remboursement; la province de Zélande est la seule dont les finances soient encore dérangées. Pour lui faciliter les moyens de se libérer, elle ne paiera pas de contingent d'ici à quelques années.

L'État n'est pas riche; mais il fourmille d'hommes à argent, qui savent le faire valoir et délier leur bourse dans les besoins. Faut-il laisser durer, faut-il acquitter la dette nationale? Les uns disent : Si on l'acquitte, l'argent s'en ira chez l'étranger; le besoin viendra, et l'on n'aura plus rien; d'autres répondent : l'État qui s'acquitte voit sans cesse s'accroître son crédit : l'argent placé au loin rend davantage; au moment du besoin, si les portefeuilles sont pleins, on fond ses effets, même à perte, et les capitaux rentrent; ou si on ne les fond pas, c'est qu'apparemment les intérêts suffisent pour satisfaire à l'impôt.

Il y a peu de pays où l'habitant soit plus chargé d'impôts, tous les objets de consommation y sont assujétis; on les appelle *accises :* ils font le tiers du prix du pain, du vin, de la bière et du

chauffage; mais la perception n'en appesantit point le fardeau, on est accoutumé à voir les denrées à peu près sur le même pied, on n'en est point effarouché, et l'on ignore presque que l'accise est payée, et chez le boulanger, et chez le boucher, et chez le cabaretier.

L'impôt sur le sel, le savon, le café, le thé et toutes les choses qui se consomment dans le pays, est moins fort. La pomme de terre est mise au rang des denrées de premier besoin. Le pain n'est qu'une nourriture de seconde nécessité.

Le stathouder et sa maison sont exempts des accises.

Les impôts réunis se montent à des sommes considérables dans chaque province.

Il n'y a point de fermiers-généraux.

Il y a une taxe sur les domestiques, les chevaux, les carrosses et les bestiaux. La taxe des domestiques s'accroît avec leur nombre. Les terres et les maisons sont taxées. On la double ou triple en temps de guerre ou autre besoin urgent.

Dans les mêmes circonstances on lève le centième ou le deux centième denier de la valeur de tous les biens, soit en fonds de terre, soit en obligations sur l'État; dans les provinces à grains, les terres ensemencées sont sujettes à l'impôt.

Un revenu très-considérable est celui qui provient à chaque succession collatérale du quaran-

tième denier de la vente de tous les biens en fonds de terre, des bâtiments, des vaisseaux et des hypothèques sur les fonds de terre. Les biens vendus par décret paient le vingtième denier.

Le papier timbré ne laisse pas de produire. Tous les actes de justice, toutes les requêtes de l'État doivent être sur papier timbré. Sa valeur est en raison des sommes spécifiées dans l'acte ou du produit de la vente d'une charge, d'une maison, ou d'un autre effet.

Il y a des receveurs établis dans les villes et dans chaque province; ils perçoivent ces taxes, et les versent ensuite dans les caisses générales. Ces receveurs ont des gages fixes; ils paient les intérêts des obligations sur les villes et sur les provinces. Un receveur général acquitte les intérêts des obligations sur la république. Les porteurs d'obligations regardent ces effets comme de l'argent comptant, parce qu'ils en touchent les intérêts à leurs échéances, et qu'ils en disposent comme d'une lettre de change.

Les droits d'entrée et de sortie sont légers, et perçus par les cinq colléges de l'amirauté. C'est un fonds pour l'entretien de la marine.

Les impositions sur les objets de consommation montent très-haut. J'ai déjà dit que le peuple n'y faisait pas attention; il achète les choses nécessaires à la vie et à l'entretien, et il ne croit en payer que le prix qu'on lui en demande; il

confond la valeur avec l'accise, sans murmurer d'un joug qu'il porte à son insu.

On ne répugne point aux taxes, parce qu'elles sont proportionnées aux fortunes, qu'elles sont vraiment employées aux besoins de l'État, et qu'elles ne s'évanouissent pas en passant par une longue suite de mains rapaces. Celui qui fait la plus grande dépense paie le plus d'impôt à l'État.

J'ai ouï dire que, faute d'avoir égard à la qualité des terrains, il y avait quelques contribuables vexés.

Un fait presque incroyable et vrai, c'est que les droits sur les entrées, sorties, leurs consommations et autres analogues, produisaient jusqu'à 15 ou 16,000 florins par semaine.

Milice, Marine et Colonies.

Quatre peuples, les Français, les Allemands, les Anglais et les Écossais ont pris les armes pour la Hollande, sans leur inspirer l'esprit martial.

Il y a peu d'officiers, peu de soldats au service de la province de Hollande.

Dans la dernière guerre, la province de Gueldres a entretenu quatre régiments; la Hollande, vingt-six; la Zélande, six; Utrecht, quatre; La Frise, six; Over-Issel, deux; Groningue et Drente, un.

Il y a trois régiments écossais, six régiments

suisses; dans les cas les plus urgents, on ne force personne à prendre les armes.

En campagne, le stathouder, outre son revenu annuel de 300,000 florins, en a 100,000 pour les espions et les correspondances secrètes; il dispose de cette dernière somme sans en rendre compte.

Marine.

La république des Provinces-Unies a tiré sa force primitive de la mer, dont elle est sortie; c'est par l'accroissement successif de sa marine commerçante qu'elle a acquis de la richesse, de la consistance et de la force.

L'Amirauté.

L'amirauté est partagée en cinq colléges; il y en a trois en Hollande, un à Midelbourg en Zélande, et un à Arlingen en Frise. Chacun de ces colléges est composé de douze députés tirés des provinces où ils sont établis, et des provinces réunies; leur honoraire est de mille florins : ils en ont quatre par jour quand ils sont en commission; il leur en est alloué un pour leur messager. De ces députés, deux sortent du même collége, et font place à deux autres. Les sentences en sont sans appel.

Chaque collége dépend des États-généraux; ils ont, comme nous avons dit, la recette des droits d'entrée et de sortie; ils disposent absolument des

affaires de la marine; chacun d'eux préside à son tour. La présidence est d'une semaine; la durée de leur commission est de quatre ans. Il y a toujours un député noble.

Le stathouder est grand amiral, président de tous lés colléges, et nominateur de tous les officiers de la flotte. La dixième partie des prises lui appartient; il a un préavis et voix délibérative.

La marine militaire hollandaise est peu de chose; quant à la marine commerçante, elle est égale au moins à celle d'Angleterre; le nombre des vaisseaux qu'elle peut mettre en commission est exorbitant.

On dit qu'Amsterdam a plus de vaisseaux que de maisons.

La marine hollandaise est ingrate. Le capitaine, les officiers, lès pilotes à qui il est arrivé de perdre un vaisseau ne trouvent pas facilement de l'emploi.

Le matelot a, par mois, depuis 5 florins jusqu'à 7, et 50 florins de gratification; ou de 8 à 9 florins, et 100 florins de gratification.

Le soldat, par mois, depuis 10 jusqu'à 12 et 13 florins, et 150 florins de gratification.

Le bas-officier, le second commis des vivres, le second canonnier, le second cuisinier, le caporal militaire, le caporal marin, chacun 14 florins par mois, et 180 de gratification.

Le second maître d'équipage et le second maître sur le gaillard-avant, ont permission d'une caisse en marchandises pour le retour; et tous les autres officiers l'ont en partant : cette caisse est de la valeur de 14 florins.

Le second maître d'équipage, le second maître sur le gaillard-avant, les trois chirurgiens, 19 florins de paie et 200 florins de gratification.

Les officiers de tillac et maîtres d'équipages ont 22 florins de paie et 300 florins de gratification.

Le premier officier sur le gaillard-avant, a 20 florins de paie et 300 florins de gratification.

Le premier canonnier, de paie 20 florins, de gratification 300.

Le deuxième chirurgien, de paie 22 florins, de gratification 300.

Le premier cuisinier, de paie 20 florins, de gratification 250.

Le premier capitaine, de paie 62 florins, de gratification 2000.

Le premier commis des vivres, de paie 20 florins, de gratification 250.

Le premier pilote, de paie 50 florins, de gratification 1000.

Le premier chirurgien-docteur, de paie 50 florins, de gratification 1000.

Le deuxième pilote, de paie 36 florins, de gratification 400.

Le troisième pilote, de paie 26 florins, de gratification 300.

Le premier maître d'équipage, en partant, a permission pour une caisse de 20 florins; un panier d'environ trois cents bouteilles de vin; deux caisses à vin; deux tonneaux de bière, chacun de trois cents bouteilles; deux caves à eau-de-vie, toutes deux de 30 flacons.

Le premier maître d'équipage en retour a permission pour la même caisse de 20 florins.

Le second maître d'équipage, en partant, a permission pour une caisse de 14 florins, et pour deux caves à eau-de-vie.

Le premier maître sur le gaillard-avant, en partant et au retour, est traité comme le premier maître d'équipage.

Le traitement du premier canonnier et du second chirurgien est le même.

Le premier cuisinier et le premier commis des vivres ont, en partant, une caisse de 20 florins, un panier de vin, deux caves à eau-de-vie; au retour la caisse seulement.

Il n'y a point de permission, en revenant, pour les autres bas officiers.

Le commandant des soldats, ou sergent, a de part 20 florins, et de gratification 250; en partant, une caisse de 20 florins, un panier de vin, quatre caves d'eau-de-vie, deux tonnes de bière, deux caisses à vin; une caisse à chapeaux, qu'on

remplit de ce qu'on veut, et une caisse à pipes. Au retour rien.

Les ordres de la compagnie portent que les caisses permises en partant ne contiendront que des vêtements et aliments de voyage, sous peine de confiscation; cependant elles sont toutes pleines de marchandises.

La marine commerçante a nui à la marine militaire; plus il y a de marchands, moins il y a de soldats.

Ce sont les Juifs réfugiés en Hollande qui ont appris, par leur exemple, aux Hollandais à former des établissements sur les côtes de Barbarie et dans le Levant.

Les hommes qu'ils envoient dans leurs colonies, pour les administrer, ne valent guère mieux que la plupart de ceux que nous envoyons dans les nôtres. Ils n'ont que de faibles appointements; mais ce qu'on appelle le *tour du bâton* est si considérable, que rien n'y est plus commun que des fortunes rapides.

C'est alors que la protection du stathouder, bien ménagée, peut beaucoup; il faut qu'il s'intéresse vivement et qu'il cabale secrètement; s'il écrit, tout est perdu : sa signature au bas d'une lettre de son secrétaire serait un titre d'exclusion.

S'il n'y a point de probité à l'épreuve du passage de la Ligne, cela est encore plus vrai de la nation hollandaise que d'aucune autre.

Quelles gens que ces colons de Ceylan et de Madagascar ! des hommes qui n'ont rien, soit qu'ils soient nés sans fortune, soit qu'ils aient dissipé celle qu'ils avaient ; que l'avidité expatrie, que le desir de revoir incessamment leur pays pousse à toutes sortes de rapines. Ces hommes, vicieux en partant, deviennent des tigres par leur séjour aux îles. On dit en Hollande, comme ici, de celui qui revient des colonies sans une fortune immense, que c'est un sot. Dans une contrée où l'or pallie tous les vices, il y a cependant des hommes qui se sont enrichis par des voies si déshonnêtes, si atroces, si connues, qu'ils en demeurent chargés de l'opprobre du public ; mais il m'a semblé qu'il entrait beaucoup de jalousie dans ce blâme, et que tel d'entre les détracteurs de cette odieuse opulence n'aurait pas hésité à se couvrir de sang au même prix.

Les Hollandais ont un code noir, mais il est tombé en désuétude. Ils en donnent pour raison que les Nègres criminels qu'on défère à la justice ne manquent jamais d'accuser leurs camarades de complicité, et que ceux-ci une fois emprisonnés et l'habitation restant sans cultivateurs, le propriétaire est ruiné ; ils ajoutent qu'un colon avare n'est pas pressé de tuer un homme qui lui a coûté depuis 12 à 1500 jusqu'à 2000 florins.

Si j'en crois M. Cazot, qui a de grandes possessions aux îles, et qui a long-temps administré

lui-même ses habitations, les Nègres ne sont méchants que sous des maîtres qui corrompent leurs femmes et leurs filles, qui les nourrissent mal, et qui les excèdent de travail.

L'homme blanc ou noir aime la vie, tant qu'on ne la lui rend pas insupportable.

Je suis entré dans un vaisseau de quatre-vingt-dix pièces de canon. Quelle machine! Je l'ai mesuré : il m'a paru avoir de longueur soixante de mes pas, sur vingt-cinq de largeur, un peu plus ou un peu moins.

J'ai vu l'yacht de l'amirauté. C'est une petite maison charmante où l'on trouve toutes les commodités et tout le luxe des nôtres, des glaces et des vernis ; de quoi loger huit maîtres, en couchant deux à deux, leurs domestiques en même nombre, et douze personnes employées; les unes à la cuisine, les autres à la manœuvre du boudoir flottant. Il y a une petite salle de compagnie et une petite salle à manger; le dessus du pont est éclairé par des ouvertures faites au plafond.

L'yacht, en hiver ou temps des glaces, est précédé d'un autre bâtiment armé à la proue d'un fer tranchant qui lui ouvre le passage.

La Noblesse.

La noblesse en Hollande, où heureusement le gouvernement ne la donne point, est bonne, ancienne, et y conserve toute sa dignité. Elle forme

un collége dans les États de la province, députe aux États-généraux avec voix délibérative, préside dans toutes les assemblées où elle assiste, et sa vigilance est excitée par des honoraires assis sur les biens ecclésiastiques.

Le premier noble dans chaque province, alternativement avec le pensionnaire, garde les sceaux. Les nobles ont beaucoup d'emplois à vie dans les eaux et forêts.

Les jeunes nobles doivent se faire inscrire sur le registre de la noblesse de la province, pour entrer en fonction à leur tour.

La province de Frise n'a point de collége de nobles, les possesseurs de grandes terres y représentent le plat pays. Et dans la province d'Utrecht, il faut être noble des deux côtés pour être admis dans le collége. Les nobles sont partout ce que nous appelons ici les notables.

Dans les Provinces-Unies on ne connaît point de tiers-état. La souveraineté réside dans le peuple, et elle est représentée dans les villes par les bourgmestres, les échevins, le conseil de ville; et dans les campagnes par les nobles.

La Magistrature.

Les échevins et les fiscaux sont magistrats dans les villes et dans les bourgs.

Chaque province a sa cour de justice et ses États.

Les bourgmestres ont communément 600 florins d'honoraires. Les échevins ont un droit de présence; c'est un jeton de la valeur de 36 sous. Les baillis ou fiscaux ont 600 florins pour leurs soins, lorsqu'ils ont suivi un procès à l'extraordinaire. Les conseillers ont 300 florins. Les appointements du président ne sont pas au delà.

Les magistrats de ville administrent la justice, font la police, et dirigent les finances assignées par les États de la province; ils perçoivent les subsides, ils fixent l'impôt sur les objets de consommation, relativement aux droits de chaque ville; ils peuvent le diminuer, mais non l'augmenter.

Ce subside est employé à l'entretien, à l'embellissement des villes, et au paiement des magistrats et de leurs officiers.

On arrive à la magistrature par la probité, par le talent, mais surtout par la faveur des échevins, qui vous introduisent dans le conseil de ville; des bourgmestres, qui vous proposent pour échevins; des bourgmestres et des échevins, qui concourent à vous faire élire bourgmestre; et du stathouder, lorsqu'il a droit d'élection ou de confirmation. La durée de la magistrature n'est que de deux années. Plusieurs médecins ont siégé aux États-généraux, aux États-provinciaux, et sont devenus bourgmestres dans de grandes villes.

La Justice.

La justice est lente, mais elle se rend. Les magistrats sont amovibles; par cette raison, ils ne font point un mal qu'on pourrait leur rendre. Le peuple est plus important en Hollande qu'ailleurs; on cherche à lui plaire, et c'est un moyen sûr de lui être agréable que de le contenter sur ce point.

La plupart des provinces ont une cour de justice à laquelle on appelle des villes particulières et du plat pays, excepté dans les causes criminelles.

On se pourvoit en révision devant les États de la province, qui nomment un certain nombre de personnes versées dans les lois et les coutumes, pour examiner le jugement rendu. Leur sentence est définitive.

Les moyens de la plaidoirie sont pris des lois municipales de chaque province et de chaque ville, des placards des États, et, au défaut de lois, du droit romain. Les juges passent pour incorruptibles, et prononcent, dans les contestations entre l'étranger et l'indigène, sans acception de rang et de personne.

Les parties ne connaissent point leur rapporteur; au moment où il est désigné, il est révoqué.

Là, comme partout ailleurs, les chicanes des

avocats, des procureurs, des rapporteurs et des intéressés, éternisent les affaires. Cependant la république a fait une loi très-sage, qui semblerait devoir obvier à la longueur et à la multiplicité des procès, c'est de n'admettre aucune action juridique en matière de commerce si la demande n'excède pas 300 florins. Alors, l'affaire est portée et jugée définitive à la chambre des bourgmestres, par deux commissaires nommés *ad hoc*. Lorsque la somme est plus considérable, l'affaire est du ressort des échevins; lorsqu'ils n'ont pas la capacité compétente, ils appellent en consultation les plus habiles négociants, et la chose est promptement décidée; il est rare qu'il y ait appel de leur sentence. On peut plaider soi-même sa cause.

L'honoraire d'un avocat consulté est de 36 sous, celui d'un procureur consulté de 20 à 24 sous, celui d'un notaire est fixé par la nature des actes, en général il est moindre qu'en France. Les procédures se font par écrit; il y a des causes d'audience, mais on a peu d'égard aux discours des avocats.

Chambre de Désolation.

Cette chambre connaît des banqueroutes, presque toutes frauduleuses. Elle est bien nommée, car, la procédure achevée, la chambre a gobé l'huître, et il ne reste que les écailles aux créanciers.

Cour des Rixes.

A cette cour, chacun plaide sa cause, et la justice est gratuite.

Chambre du Gratis pro Deo.

C'est là que, sur une simple requête, le tribunal donne à l'indigent qui n'est pas en état d'actionner le riche, un avocat et un procureur, et l'affaire se suit. Pour que cette institution fût très-belle, il faudrait que la cause du pauvre passât la première au rôle, et que dans le cas où le riche succomberait, il fût condamné à tous les frais de la procédure. Le pauvre peut languir long-temps avant que d'obtenir justice du riche, et les frais peuvent quelquefois excéder le fonds; cependant on les prélève sur l'objet de la demande.

Il y a la cour des bourgmestres, avec avocats plaidants et consultants, et procureurs;

La chambre ou cour de justice à La Haye, où l'on appelle de la sentence des bourgmestres;

La cour de révision, où les parties déposent chacune 5,000 florins avant que d'être entendues;

La cour tenue par les pensionnaires des villes. Il arrive souvent qu'un pensionnaire, un juge, entend infirmer sa sentence.

En vingt ans, il n'y a pas vingt appels à la cour

de révision; on est arrêté dans sa poursuite par le dépôt exigé des 5,000 florins.

Notariat.

Se fait notaire qui s'en reconnaît la capacité, c'est une affaire de 300 florins, dont le greffier des États perçoit 56 pour son droit d'examinateur.

Le candidat se fait recevoir à La Haye ou à Amsterdam. Le notaire ne succède point à une étude, il se la fait lui-même. Six semaines après son décès, toutes ses minutes sont portées à l'hôtel-de-ville, sous peine de 600 florins d'amende. Ainsi l'hôtel-de-ville devient le dépôt général des transactions et de la fortune des citoyens, et les expéditions doivent former un fonds considérable.

A Leyde, l'étude du père passe à son fils avec les minutes s'il est notaire, et à sa fille si elle épouse un homme de cet état.

De quelques Lois.

L'enfant qui frappe son père est puni, mais celui qui frappe sa mère est puni de mort. Si l'enfant est majeur, son père ne peut le faire enfermer, mais bien sa mère.

Une femme en mourant peut léguer tout son bien à qui bon lui semble; un époux a la même liberté, ce qui rend, non les maris moins gros-

siers, mais les femmes riches plus puissantes dans leurs maisons.

Une pareille loi éteindrait parmi nous la galanterie des femmes et des hommes, et la fatuité des jeunes gens.

Le père n'hérite pas de ses enfants, ce sont ses frères, et, au défaut de frères, les plus proches collatéraux.

Les héritiers d'un homme ou d'une femme célibataire paient à l'État une double taxe, le vingtième denier de la succession, au lieu du quarantième.

Les peines sont d'autant plus rares qu'il y a moins de misère. Il y a moins de voleurs en Hollande qu'ailleurs; il y a moins de voleurs de grands chemins. Comment exercer ce dangereux métier dans un pays ccupé de fossés, de canaux, de rivières, et hérissé de barrières? Dans un intervalle de huit ans, on n'a justicié à La Haye qu'un seul voleur.

A Amsterdam, à peine punit-on de mort six hommes par an.

Un citoyen ne peut être arrêté dans sa maison par ces gens que nous appelons commissaires, sergents, archers; il faut que la magistrature y descende en corps.

Maisons de Force.

Il y a des maisons de force et de travail aux-

quelles on condamne ceux qui échappent à la peine capitale.

Lorsqu'un malfaiteur a été condamné à mort, dans l'intervalle de la sentence à l'exécution, il est gardé par le moins coupable de ceux qui sont renfermés dans la maison de force; celui-ci veille à ce que le malfaiteur ne se défasse pas, et autant d'années de sa détention lui sont remises, qu'il en passe à cette triste fonction.

Les biens du malfaiteur ne sont pas confisqués; mais les frais de justice sont si exorbitants, que les enfants du coupable sont presque ruinés.

La Police.

Il y a dans les villes, les bourgs et les villages un bailli ou lieutenant de police. Ces satellites s'appellent *denders*. Ce magistrat a pour honoraires les amendes auxquelles il condamne les délinquants, et ces amendes sont à sa discrétion, d'où l'on voit que le bailli a son intérêt à multiplier les délits. C'est, à parler exactement, un promoteur du vice, son contribuable; il tend des piéges de toute espèce aux riches citoyens; par exemple, il aposte des filles dont la fonction est d'attirer en mauvais lieu les hommes mariés.

Le bailli, ou lieutenant de police actuel d'Amsterdam, s'est arrangé avec la régence; il cède à la régence la moitié de l'amende, à la condition de ne rien payer des frais lorsqu'il succombe dans

l'action qu'il intente contre un citoyen. Ainsi ce magistrat exerce la tyrannie sans fâcheuse conséquence pour lui; et la régence, qui devient juge et partie, ne laisse presque aucune ressource à l'accusé, qu'un accommodement quelconque avec le bailli.

Un bailli savait qu'un riche particulier marié entretenait dans sa maison une courtisane; la demeure du Hollandais était un asyle sacré dont la police ne pouvait forcer l'entrée; cependant il fallait prendre cet homme en flagrant délit, ce que l'homme de police exécuta pendant une nuit d'été, en ordonnant à ses *denders* d'appliquer des échelles au mur, et de voir ce qui se passait dans l'appartement de la courtisane, dont les fenêtres étaient ouvertes. Les *denders* avaient si bien pris leur moment, qu'ils virent ce qu'ils cherchaient à voir. Le lendemain le citoyen est appelé devant le bailli, et condamné à 30,000 florins. La somme parut forte à l'accusé, qui refusa de la payer, et qui s'en alla demander conseil à un avocat, qui plaida si fortement la cause de la liberté et la sainteté de la demeure d'un citoyen, que le bailli fut condamné à 20,000 florins.

Il y avait à La Haye une fort belle courtisane, la fille d'un médecin de Cologne, appelée la Sleenhausen. Un particulier, nommé Vanderveld, en devint amoureux, et lui fit proposer pour une nuit une lettre de change de 1,000 florins. La cour-

tisane, alors entretenue par un chambellan du prince, le baron de Zul, refuse l'argent. L'émissaire de Vanderveld avait une très-jolie femme; il propose à celui-ci de passer la lettre de change à son profit, et d'accepter sa femme. Vanderveld y consent; le traité s'accomplit; l'échéance de la lettre de change arrive; on la présente à Vanderveld, qui méconnaît sa signature. Grand procès, où plusieurs coquins se trouvent impliqués, entre autres un notaire chez qui toute cette infamie s'était arrangée; ce notaire est emprisonné et se pend. Vanderveld et son agent sont confrontés; Vanderveld lui demande comment il se trouve nanti de cet effet, quelle sorte de marchandise il a donnée en échange, comment il a acquis cette créance sur lui. L'autre ne lui répond autre chose que : M. Vanderveld, ne me pressez pas, je dirai tout... Seconde confrontation, même interpellation de l'accusateur, même réponse de l'accusé. A la troisième, lorsque l'agent vit qu'il n'y avait plus de ressource que dans la révélation du mystère d'iniquité, il dit à Vanderveld: Eh bien! monsieur, puisqu'il faut que je parle, la lettre de change dont j'exige le paiement, vous l'avez signée pour la Sleenhausen, qu'on peut interroger; elle m'est restée à son refus et au même prix; car vous avez accepté ma femme au lieu de la courtisane. Vanderveld a été condamné à payer, et ils ont été tous deux amendés et infamés.

Ce juif Pinto, que nous avons connu à Paris et à La Haye, a passé deux ou trois fois par les pates du bailli; et, malgré sa vieillesse, je ne le crois pas encore à l'abri de cet accident.

A Amsterdam la police se maintient avec vingt archers. La nuit l'hôtel-de-ville est gardé, à la charge des bourgeois, par des sentinelles chargées de prêter main-forte à la patrouille, dont la fonction est encore d'annoncer l'heure dans tous les quartiers depuis onze jusqu'au jour, de veiller au feu, d'arrêter ceux qui troublent la tranquillité publique, qui portent des paquets à heure indue, ou qui volent, et d'avertir ceux qui ont laissé leurs fenêtres ou leurs portes ouvertes; ils prêtent secours et sont réciproquement secourus par la garde bourgeoise. Dans le plat pays, à chaque village, il y a un archer, sans compter les gardes des eaux et forêts.

Les hommes mariés surpris chez des filles sont condamnés à une amende très-forte.

Ici chacun est maître chez soi; la liberté civile y met tous les habitants de niveau; les petits ne peuvent être opprimés par les grands, ni les pauvres par les riches. En maintenant les privi-léges des citoyens, le magistrat défend les siens. C'est un crime que de faire la moindre violence à un particulier dans sa maison. La liberté de penser, de parler et d'écrire est presque illimitée.

Les magistrats se font aimer et respecter par un accueil libre, un commerce facile et des manières populaires; le caractère hautain et impérieux les fait détester.

Les étrangers jouissent de tous les avantages des naturels; mais l'entrée des charges de la république leur est fermée; elle s'ouvre pour leurs descendants devenus beourgeois, lorsqu'ils se sont distingués par leur probité et leur patriotisme.

Lorsque le roi de Danemarck et le prince Henri de Prusse ont fait le voyage de la Hollande, on les a reçus avec cette liberté, compagne de l'indépendance, qui ne s'incline que devant les lois.

La Hollande est la patrie de tous les amis de la liberté, et l'asyle de quelques fripons; mais asyle inviolable. Le prince de Galitzin fut obligé de recourir à des moyens artificieux pour éluder la garantie de la constitution nationale, et s'emparer d'un faux monnoyeur.

Je n'aime pas cette espèce de protection accordée aux malfaiteurs; elle a cessé en Italie.

Du Commerce.

On disait de mon temps qu'il y avait plus d'or en Hollande que d'argent en France, et plus d'or et d'argent que de cuivre en France et en Espagne. Le Hollandais, par la prodigieuse quantité de marchandises qu'il envoie en Amérique, tire un meilleur parti des mines d'or et d'argent

que l'Espagnol qui les exploite. Christophe Colomb, Americ Vespuce et Vasco de Gama ont autant navigué pour la Hollande que pour l'Espagne et le Portugal.

Le Hollandais commerce dans toutes les contrées du monde habitable. S'il n'est pas le seul négociant de l'univers, on ne peut guère lui disputer d'en être le plus grand et le plus habile.

C'est dans le commerce que l'État a puisé ses premières forces, c'est par le commerce qu'elles se sont accrues. Réduisez la Hollande et l'Angleterre à leurs ressources locales, et vous les réduirez à rien.

On trouve l'origine de ce grand commerce dans la situation d'un pays étendu le long de la mer, et traversé de deux grandes rivières, mais surtout dans la liberté de conscience et la douceur d'un gouvernement qui attire des différentes contrées une affluence de peuples qui se fixe en Hollande et qui y apporte sa fortune et son industrie, y fait fleurir les manufactures, et lui assure cette supériorité de commerce dont elle jouit, et dont elle jouira tant qu'elle subsistera en république.

Il n'y a point de pays où l'on voie un aussi grand nombre de navires. On prétend que la seule province de Hollande a plus de vaisseaux que le reste de l'Europe.

Amsterdam est le grand marché de l'univers, ses bâtiments y déposent, des quatre parties du

monde, tout ce qu'il est possible d'imaginer d'utile et d'agréable.

La bourse a été bâtie en 1608, en pierre de taille; elle est fondée sur deux mille pilotis. Ce bel édifice a deux cents pieds de long sur cent vingt-quatre de large; les galeries en sont portées sur quarante-six colonnes.

Il règne beaucoup de bonne foi dans les engagements et les traités. C'est à la bourse des villes que se font la plupart des marchés, et la parole a force d'écrit. Les réglements sur le commerce sont excellents, parce qu'ils ont été faits non par des militaires, des prêtres, des magistrats, des financiers, des gens de cour, mais par des commerçants.

Le roulage, qui n'est pas une des sources les moins fécondes de l'opulence hollandaise, doit diminuer sans cesse par le commerce des autres nations, à qui ils apprendront enfin à se passer de leurs services.

Il n'y a point de nation à qui il convienne davantage d'avoir des colonies. Des gains sans cesse multipliés enfantent la richesse, et la richesse s'accroît sans mesure par l'économie.

Le luxe et la bonne chère font quelques progrès, mais on est loin encore du temps où l'on perdra ses après-midi, et où l'on consumera ses nuits autour d'une table de jeu. Cependant il faut que cette gangrène, qui commence, finisse, à

l'aide de l'extrême abondance de l'ambition et de la vie oisive et molle, par éteindre le goût du commerce.

Le luxe consiste en maisons de plaisance, en jardins spacieux et soignés, en fleurs; des oignons de jacinthes ont été payés jusqu'à 6,000 florins; il y a des tulipes et des œillets fort chers.

Ils aiment les tableaux, les gravures et les dessins; un griffonnage à l'eau forte, de la main de Rembrandt, est d'une valeur exorbitante. Ils se jettent avec fureur sur toute la marchandise de l'Inde et de l'Asie. Les maisons regorgent de porcelaines, de bijoux en argent et en or, de diamants, de meubles et d'étoffes précieuses.

C'est par le commerce que les grandes fortunes se font, rarement par des mariages. Ces fortunes durent plus qu'ailleurs, dans un pays où la noblesse et les dignités sont comptées pour rien, et où le négociant qui reçoit de sa famille 100,000 florins, s'occupe non à s'élever ou s'illustrer, mais à doubler son capital par de l'industrie ou de l'économie.

Il n'en est pas des fortunes faites aux Indes ainsi que des fortunes faites dans le pays. Les premières sont rapidement dissipées par des enfants ou des héritiers qui, en passant la mer, ont oublié l'état de leurs pères, et perdu leurs vertus domestiques. Arrivés dans la patrie, ils y sont presque isolés, ils ne participent en rien à

l'esprit général, qui les ramenerait à la condition mercantile. Ils se livrent à toutes sortes d'excès, qui sont suivis de la ruine de leur fortune et de leur santé.

Une grande fortune en Hollande est depuis 10 millions de florins jusqu'à un million.

Une fortune moyenne depuis un million de florins jusqu'à 800,000.

Une fortune ordinaire est de 600, 400, 300, 100 mille florins; cela s'appelle avoir du bien.

Depuis 100,000, jusqu'à 50,000, c'est un bien médiocre. Il ne faut pas oublier que l'intérêt de l'argent est à deux et demi pour cent.

Beaucoup de femmes portent de grosses bagues d'or au premier doigt et au pouce de la main droite; la bague au premier doigt marque qu'elles ont de l'or assez, celle au pouce qu'elles en ont beaucoup.

Le médecin Robert m'assurait s'être trouvé un jour à table avec sept particuliers dont les biens connus étaient évalués à 42 millions de florins.

Ce pays, dont les habitants sont si riches, est cependant le plus stérile de tous; rien n'y croît, mais tout y arrive.

La nature semble ne l'avoir si maltraité que pour donner aux industrieux habitants l'art de le fertiliser et l'embellir aux dépens des autres parties du globe.

Outre les rivières, ce sont des canaux sans

nombre qui facilitent les promenades, les voyages, le transport des marchandises, et qui entretiennent le prix des comestibles à un taux modique. Un bateau coûte peu d'entretien, et renferme plus de marchandises que huit voitures. Les barques publiques qui couvrent ces canaux sont tirées par des chevaux, partent et arrivent à l'heure nommée. Les bords des canaux sont presque partout ornés de belles allées d'ormes et de tilleuls, et bordés de belles maisons, avec des jardins, où l'on cultive toutes sortes d'arbres et de fleurs, et où sont nourris les oiseaux rares des Indes.

Le roufe est un petit cabinet séparé pour quelques voyageurs, dans toutes les voitures publiques.

J'étais enfermé dans le roufe avec sept ou huit Hollandais. Ils me demandèrent poliment si la fumée du tabac ne m'incommoderait point. La Hollande est un des pays du monde où l'on fume le plus. Je leur répondis qu'est-ce que cela leur faisait? qu'ils étaient de mauvais républicains; que dans tout État démocratique, si les usages ne convenaient point à un étranger, il n'avait qu'à s'en aller...... Ils sourirent, et allumèrent leurs pipes.

Le commerce sera florissant en Hollande tant que des citoyens, les riches ne pourront placer leurs fonds dans leur pays, et que les indigents

n'y trouveront point d'occupation. Les uns confieront leur fortune à la mer, les autres y exposeront leur vie.

La Hollande est le grand magasin des productions de l'Orient. La vendange et la moisson s'y font toute l'année en lait, beurre et fromage; les toiles, le poisson salé, le papier, les étoffes, sont les principaux objets du commerce intérieur.

Les Hollandais sont des hommes-fourmis, qui se répandent sur toutes les contrées de la terre, ramassent tout ce qu'ils trouvent de rare, d'utile, de précieux, et le portent dans leurs magasins. C'est en Hollande que le reste de l'Europe va chercher tout ce qui lui manque. La Hollande est la bourse commune de l'Europe. Les Hollandais ont tant fait par leur industrie, qu'ils en ont obtenu tout ce qu'exigent les besoins de la vie, et cela en dépit des quatre éléments. C'est là qu'on voit à chaque pas l'art aux prises avec la nature, et l'art toujours victorieux. La richesse y est sans vanité, la liberté sans insolence, la maltôte sans vexation, et l'impôt sans misère.

L'habitant du plat pays, ou le paysan, a le maintien assuré et sérieux, il porte sa tête droite, il vous regarde fixement; sa maison, les entours de sa maison, ses dedans, son vêtement, indiquent l'aisance et le goût de la propreté. On présume facilement qu'il peut, sans fâcheuses conséquences, s'enrichir et montrer sa richesse.

LE CITOYEN ET L'ARTISAN,

OU

DE LA BOURGEOISIE, DES CORPORATIONS, DES MANUFACTURES ET DES OUVRIERS.

Les étrangers ne sont ni reçus bourgeois, ni admis dans les corporations sans avoir fait preuve de bonnes mœurs pendant quatre ans, ou sans donner caution. Puisqu'il y a des corporations pour exercer un métier, il faut y être agrégé; mais les droits de maîtrise sont très-modiques.

On travaille tous les jours de la semaine, excepté, je crois, le dimanche; il y a peu de fêtes.

Ce n'est pas le droit de maîtrise, c'est le droit de bourgeoisie qui coûte. Il y a pour chaque métier un tribunal qui ne juge de rien, mais qu'on paie. Ce tribut s'appelle le *Guelder*, celui des imprimeurs et des libraires est d'un florin par an. Le guelder perçu, les juges s'en vont à Leizendam, à peu près la moitié du chemin de La Haye à Leyde, manger le waterfisch; le waterfisch est une espèce de petite perche ferme,

délicate et cuite, qu'on vous sert à la nage dans un grand vaisseau de terre rempli d'eau tiède et de feuilles de persil; on les sert avec des tartines de pain blanc et de pain noir entre lesquelles il y a d'excellent beurre.

Manufactures.

Il y a des manufactures de draps, de toutes espèces, de porcelaine, de faïence et de verre; des moulins pour tous les ouvrages qui peuvent s'exécuter par le moyen de ces machines, comme papiers, planches, huiles, etc. Qui n'a pas entendu parler des toiles de Frise et des blanchisseries de Harlem? une pièce de toile de soixante-quinze aunes de longueur, qui avait été faite dans le pays, et qui ne pesait que trois livres, fut vendue en Espagne 9 ducats l'aune; une autre de même qualité fut payée en France 14 florins l'aune.

La Zélande produit beaucoup de garance; il y a des rafineries de sucre et de sel; on y sublime le soufre en grand; on y travaille le borax; on y engraisse des bestiaux sans nombre; on y fabrique des vaisseaux pour tous les peuples maritimes. Les manufactures de galon, de gaze, etc., de Cambrai, y sont établies; on ourdit dans l'Over-Yssel, du linge damassé, des toiles de coton, des indiennes et toutes sortes de basins. Les ouvriers vont à l'utile et au solide. Les modes en étoffes,

en meubles, en équipages, en ajustements, changent peu.

La main-d'œuvre est chère. Les ouvriers sont payés à la journée, partant ils travaillent le moins, pour gagner le plus qu'ils peuvent. Ils vous feront attendre long-temps l'ouvrage que vous leur commanderez; les salaires sont donc au dessus de la proportion des besoins, et forts, relativement à la dépense nécessaire et journalière. Ajoutez qu'ils sont économes et amis du repos; le salaire d'un manœuvre est de 10 à 15 sous, celui d'un domestique de louage, de 25 à 30 sous.

Les libraires sont peu instruits, mais ils ont de l'esprit, du discernement, de la ruse et de l'activité. La faculté de la contrefaction fait tomber la librairie. Souvent le débitant est forcé de céder à ses confrères, à bas prix, même à perte et sans argent, des exemplaires d'un livre nouveau. Les libraires honnêtes ne font aucune entreprise sérieuse sans frayeur. Les brochures du jour, les libelles même, s'impriment librement. On a fait jusqu'à quatre éditions d'un libelle contre le stathoudérat.

Le contrôleur général Terray a fait deux mauvaises opérations entre beaucoup d'autres. Lorsqu'il imposa les livres, il anéantit les échanges, et invita le libraire hollandais à contrefaire nos bons ouvrages. Lorsqu'il imposa le papier, celui qu'on fabrique en Auvergne s'élevant au prix du

papier qui se fabrique en Hollande, les Allemands donnèrent la préférence à celui-ci; aussi le nombre de nos papeteries est-il le même, et celui des papeteries hollandaises s'est-il considérablement augmenté.

La première fois qu'on me parla de la nonchalance de l'ouvrier hollandais, du moins à La Haye, je crus qu'on m'avait fait un conte, jusqu'à ce qu'il fût question de remplacer un carreau dans une cuisine. Je dis ce que j'ai vu : ils arrivèrent trois, l'un portant le carreau, un autre le plâtre, et le troisième la truelle et le marteau; d'abord ils chargèrent èt allumèrent leurs pipes, puis ils regardèrent à leur besogne. Il manquait du sable, l'un des trois en alla chercher; cependant ses camarades, étendus à terre, fumèrent leurs pipes. Le sable arrivé et jeté dans un coin, tous s'en allèrent boire le genièvre. Les voilà revenus. Ils se mettent en besogne, et la matinée se passe à sceller un carreau. Il est vrai que cela s'est fait chez un grand seigneur, et que ces fainéants-là étaient payés à la journée.

L'HABITANT DU PAYS,

OU

DES MOEURS.

Il n'y a point de lois somptuaires en Hollande. Il y a des lois contre l'usure; mais là, comme partout ailleurs, l'usurier les élude par la teneur de son contrat.

L'intérêt des contrats à charge à l'État a été réduit, mais il est bien payé. L'intérêt légal de l'argent entre particuliers est de trois à quatre pour cent. Tout le monde lit, tout le monde est instruit des affaires publiques.

Comme il n'y a point ici de droit de primogéniture, et que tout est partagé à la mort d'un père, d'un parent qui a plusieurs héritiers, il ne restera pas en Hollande un seul tableau, pas une grande bibliothèque, pas une collection d'estampes ou d'histoire naturelle, du moins dans la possession des particuliers. Cependant le stathouder obtenant la préférence aux ventes, c'est dans son palais que se réuniront à demeure les débris des amas de tant de choses précieuses en tout

genre. Lorsqu'on sera curieux de peinture, on n'en trouvera plus que dans les édifices publics et dans les temples.

Les habitants des Provinces-Unies sont assez généralement bien faits, grands de taille et replets, comme tous les animaux habitant des vallées et des lieux marécageux; ils ont le teint blanc, les cheveux blonds, les yeux bleus, de belles couleurs, de la beauté, du moins jusqu'à l'âge de puberté; passé dix-sept à dix-huit ans, tous ces agréments se perdent. Les belles dents y sont rares; c'est un effet ou de l'atmosphère, ou des aliments, ou de l'habitude de fumer. L'intervalle de la jeunesse à l'âge viril est court.

Ils sont modestes dans leurs vêtements, et frugals dans leur manière de vivre, économes, compatissants, laborieux, braves, patients dans les travaux, industrieux, opiniâtres dans leurs projets, habiles navigateurs, grands commerçants, entreprenants, aventureux dans leurs voyages de mer, et très-jaloux de leurs priviléges et libertés. Ils sont francs, brusques et durs; certainement ils n'ont rien de notre politesse; cependant il n'est pas rare d'y trouver une sorte d'affabilité. Ils se prêtent sans peine à la curiosité des étrangers; l'entrée de leurs cabinets de peinture est facile, ils vous ouvrent sans réserve leurs porte-feuilles d'estampes.

A Leyde, chez M. Hope, nous commençâmes,

avant que de parcourir son immense collection de Rembrandt, par boire d'excellent vin du Cap, et nous terminâmes la séance par de la limonade.

Les femmes y sont grandes, atteignent promptement leur accroissement, et sont fécondes et nubiles d'aussi bonne heure qu'en France. Elles cessent communément d'avoir des enfants à l'âge de quarante ans. Elles sont sujettes aux fausses couches, moins celles du peuple que des grands; les grossesses heureuses et les couches faciles sont deux récompenses du travail. Elles sont belles, si l'on peut l'être avec des gorges et des fesses énormes; elles ont beaucoup d'embonpoint, de vilaines dents, des chaires molles; telles on les voit dans les tableaux de Rubens, telles elles sont dans les maisons[1]. Elles sont blanches de teint, elles ont la démarche contrainte, elles se penchent trop en devant; elles n'ont ni vivacité, ni gaîté; elles sont modestes et vertueuses, ménagères, trop économes; elles veillent à ce que leurs maisons soient tenues avec une extrême propreté; elles aiment leurs maris brutaux, en sont aimées, les dominent dans le domestique, et règnent chez elles.

Les mariages sont communs; il y a peu de célibataires. L'intérêt des pères diffère l'établissement des enfants. Les fortunes par le mariage

[1] Les beautés flamandes, dit M. Dubucq, ne sont que du beurre organisé.

sont rares; une fille riche veut un riche époux, et le garçon riche veut une femme opulente.

La corruption des mœurs fait des progrès, elle marche d'un même pas avec le luxe et la richesse, elle s'accélère par deux causes, un commerce habituel avec l'étranger, et le séjour des militaires; la beauté, les talents, l'éducation, la sagesse d'une fille, ne lui servent de rien, c'est l'argent qui répare le manque de ces qualités. Les vertus qui recommanderaient un jeune homme ne lui seraient guère plus utiles. Voulez-vous attacher les regards, soyez riche. Voulez-vous être préféré à un jeune homme riche, soyez encore plus riche. Il est rare qu'on marie les filles avant vingt-cinq ans. La jeune épouse, le jour de ses noces, reçoit un présent avec une partie de son ameublement. Le présent est d'usage parmi les gens opulents; l'ameublement se fait, parmi les gens du commun, aux dépens des tantes, des cousines, des parents et des amis qui ont assisté aux noces, où il ne se trouve pas plus d'invités d'un sexe que de l'autre. Les filles, même riches, ne se marient pas aussi facilement qu'en France; les pères défoncent, le plus tard qu'ils peuvent, leurs tonnes d'or.

Presque toutes les femmes y étant sages, il y a peu d'hommes dérangés et de mauvais ménages. L'intérêt, le travail, l'amour du gain, l'assiduité aux affaires et le goût du commerce amortissent

les passions ; une femme m'a dit qu'il y avait beaucoup d'insolents, mais presque point d'amoureux. Le libertinage vague des hommes mariés est sévèrement puni. Il en a coûté 200 ducats à Pinto.

Une fille, soit majeure, soit mineure, peut enlever son amant ; l'enlèvement de l'amant est présumé, si c'est la fille qui l'est allé chercher. La vertu des filles du peuple est suspecte. Elles remplissent pêle-mêle de longs chariots avec de jeunes garçons de leur âge, et tout cela s'en va, sans aucuns surveillants, au bal, à la kermesse, à une réjouissance publique. Ces filles galantes deviennent des femmes sages ; au sortir du temple, elles ne reconnaissent plus celui à qui elles se sont livrées ; cependant ces maris, auxquels elles gardent fidélité, sont quelquefois joueurs, crapuleux, libertins, et qui pis est très-maussades.

J'ai vu beaucoup de jolis enfants, peu de beaux hommes, et presque point de bien belles femmes. Je crois que le caractère national de la figure s'allie difficilement avec la légèreté, l'élégance et la noblesse.

On enferme les filles pour cause de libertinage ; c'est le magistrat ou la police qui les châtie. S'il arrive que les parents se laissent fléchir et demandent à les retirer, il faut payer leur pension, et donner caution de leur meilleure conduite pour l'avenir. S'il n'y a guère plus de mœurs à Ams-

terdam qu'à Paris, il n'en est pas ainsi dans les autres villes; une fille notée serait forcée de sortir de Saardam.

Je ne suis point entré dans le musico, je sais seulement que les honnêtes gens des deux sexes ne se font pas scrupule de s'y laisser conduire par la curiosité; que c'est un lieu où toutes les courtisanes se donnent en spectacle; que les matelots y fument, qu'ils y dansent; qu'il ne s'y commet rien d'indécent; que c'est là que les parties s'arrangent, et que le reste se passe ailleurs.

Les temps de neiges et de glaces sont le carnaval de la Hollande; les rivières et les canaux sont couverts de patineurs et de patineuses. C'est en patinant que le paysan apporte à la ville ses denrées, les paysannes en font autant, et cette manière d'aller est très-rapide.

La kermesse ou fête de paroisse rassemble un grand concours d'hommes et de femmes qui boivent, qui chantent et qui dansent; les kermesses sont telles aujourd'hui qu'on les voit dans les tableaux de *Teniers;* je jure sur mon ame de n'y avoir pas vu une femme qui ne fût à peu près hideuse; le peintre a fait choix des plus belles ou des moins laides; qu'on juge des autres!

Il m'a paru que sans les affaires qui rapprochent les Hollandais, il n'y aurait presque aucune société entre eux, tant ils se fréquentent peu.

On m'a assuré qu'on avait long-temps célébré dans la seigneurie de Warmonde des espèces de saturnales, une fête pendant laquelle les valets devenaient maîtres et les maîtres valets. Ceux-ci, magnifiquement vêtus, étaient servis par le seigneur et par la dame, couverts des vêtements les plus simples. Le lendemain chacun rentrait dans son état, et reprenait ses fonctions.

Je lis ici sur mes notes que les honnêtes femmes sont malheureuses, et qu'elles sont durement et grossièrement traitées par des maris sordides, qui regardent à tout. Il me semble avoir dit le contraire ailleurs; ai-je pris un fait particulier pour les mœurs générales? ou ai-je jugé des mœurs générales par quelques faits particuliers? Je l'ignore. Je lis que les pères sont idolâtres de leurs enfants ingrats; que s'il se présente une entreprise lucrative, et que l'enfant puisse l'enlever à son père, il n'y manque pas, et que le père en rit. Cela est-il vrai? cela est-il faux? je n'en sais rien : il faudrait que l'amour de l'or eût singulièrement altéré les idées de l'honnêteté, de la reconnaissance, de la dignité, de la droiture dans l'un et l'autre.

De l'Économie domestique.

Toutes les productions du pays paient, mais la taxe des étrangères est plus forte. Il faut mettre au nombre de celles-ci les marchandises ou den-

rées qui passent d'une province-unie dans une autre. Les impôts sont multipliés et considérables, mais plus dans la province de la Hollande que dans les six autres. Tout cependant se tient de niveau par le commerce, l'émulation et l'activité des habitants. L'impôt sur le blé est de 3 florins 18 sous par sac pesant de cent quatre-vingts à cent quatre-vingt-quatre livres; l'intérêt légal de l'argent est de 2 et demi à 4 pour 100; les obligations sur le pays étant chargées de 1 et demi pour 100, elles portent cet intérêt et se vendent de 3 à 4 pour 100 au delà de leur valeur intrinsèque.

Les légumes sont à très-bon marché; les poissons, turbots, soles, plies, merlans, éperlans, saumons, cabéliaux, harengs, sont presque pour rien. Les maquereaux, les rougets, sont rejetés à l'eau et méprisés.

C'est le prince de Galitzin, à présent ambassadeur de Russie à La Haye, qui leur a appris à manger le maquereau, qu'ils regardaient comme un aliment malsain.

Le poisson d'eau douce est abondant et à très-bon marché. Il n'y a point d'impôt sur le poisson. On a 25 œufs pour huit à dix sous. Avant la mortalité des bestiaux, le beurre se vendait 5 sous, à présent il en vaut six; dans un intervalle de huit ans il a passé jusqu'à huit sous. Le fromage de Hollande se vend en détail 4 sous la livre; la

pinte de lait 1 sou et demi; en hiver le prix est de deux liards de plus. La farine 2 sous et demi la livre; le pain noir ou de seigle 2 sous; le magistrat veille à ce que ce pain et la pomme de terre soient à bon marché. L'orge perlé 2 sous; le tabac à fumer, depuis 4 sous jusqu'à 4 florins; le vin depuis 7 sous jusqu'à 40 sous.

Une barrique de vin, de France ou d'ailleurs, est imposée à 26 ou 27 florins, ou même plus, selon sa contenance. Vous avertissez le taxateur; il se transporte chez le boucher, chez le particulier qui reçoit le vin; ceux-ci paient, et on leur délivre une permission de tirer et d'enlever le vin.

La fraude des impôts est à la poursuite du bailli; il y veille, lui et ses archers, d'autant plus exactement, que l'amende arbitraire est à son profit.

Il y a pour un domestique mâle ou femelle 7 florins de taxe; pour deux 19 florins; pour trois 30 florins; pour quatre 43 florins 16 sous; pour cinq 60 florins; au delà de cinq domestiques on ne paie rien de plus.

Il y a des droits sur le thé et sur le café. Un particulier qui a 800 florins de revenu paie 4 florins par an; celui qui affirme qu'il n'use ni thé, ni café, ne paie rien.

L'aune de toile, dont celle de France fait sept quarts, vaut depuis 6 sous jusqu'à 10 florins. La

toile à chemise coûte 1 florin l'aune; vingt-huit aunes suffisent pour six chemises d'homme.

Comme il fait ici plus froid que chaud, on y porte communément des chemises moyennement fines : les toiles fines sortent du pays.

Les terres sont divisées par morges; la morge est autant qu'un homme peut en faucher en un jour : elles se louent, six cents verges, depuis 8 jusqu'à 100 florins, selon la fertilité et la proximité des villes.

Les maisons paient deux fois et demi le douzième de la location; celles qui ne sont pas louées ne paient rien : la taxe de celles dont le prix est diminué par accident est réductible sur requête. Les maisons de plaisance, celles de village, suivent la même taxe. Les maisons de paysans ou métairies isolées qui ne tiennent point aux villages ne paient rien.

On n'admet dans le commerce que l'or et l'argent de France ou d'Angleterre.

La livre est de 16 onces : 100 livres d'Amsterdam donnent 105 livres de Paris; 63 onces, poids de marc, donnent 64 onces.

Le stathouder a des sept provinces, comme stathouder, capitaine-général et amiral, 250,000 florins.

Le duc, comme feld-maréchal, gouverneur de place, propriétaire de deux régiments, 80,000 florins.

Le trésorier général est payé selon les dépenses : sa place rend environ 20,000 florins.

Le receveur général tire de sa place et de sa coterie, 20,000 florins.

Le greffier des États, qui est, à proprement parler, le ministre des affaires étrangères, a 60,000 florins d'honoraire.

Les appointements de ces trois dernières places sont fixés par une délibération qu'on tient secrète.

Dépense d'une maison particulière.

Une maison située dans un quartier assez écarté, ayant au premier trois chambres et une cuisine; au second trois chambres et un cabinet; au troisième un grenier et quelques logements de domestiques; une cave proportionnée au reste de la maison, paie de location 400 florins par an en deux termes; l'un au mois de mai, l'autre au mois de novembre.

Le ménage consiste en une femme et trois enfants en bas âge.

Pour domestiques il y a trois femmes et un laquais.

Dépenses annuelles.

Loyer de la maison....................	400 fl.
Chauffage, tourbe, bois, charbons.....	200
Impôt sur le thé, café, à 4 florins par domestique...........................	16
	616

Report....................	616 fl.	
Impôt, à 9 florins par tête, pour les quatre domestiques.....................	36	
Autre impôt que la maîtresse de la maison ne peut m'expliquer................	7	17
Étrennes et charités indispensables......	20	
	679	17

Dépense du mois.

La viande, un jour portant l'autre, par accord, à 4 sous la livre, pour tout le ménage.........................	20 fl.	
Pain blanc et brun..................	12	
Beurre.............................	15	
Épices.............................	6	
Lait...............................	3	
Déjeûners des domestiques en thé......	2	
Déjeûners de la dame en chocolat......	3	
Pour le vin.........................	5	
La bierre avec l'impôt................	2	
Le savon...........................	2	
Quelques menues dépenses............	10	
Dépense du mois............	80	
Dépense des douze mois.......	960	
Dépenses annuelles...........	679	17
TOTAL.............	1639	17

Il ne manque à ces minutieux détails que d'avoir été faits à Rome il y a deux mille ans, pour être lus avec intérêt.

Domestiques.

Un homme qui sert est gagé depuis 50 jusqu'à 80 florins; une femme, depuis 40 jusqu'à 60 florins. Ils ont des étrennes et nombre d'autres profits. Les domestiques naturels sont rarement fidèles; on recherche les domestiques suisses des deux sexes.

Un maître qui frappe son domestique est mis à l'amende. Tout esclave qui a mis le pied en Hollande y devient libre.

Le nombre des indigents qui viennent chercher fortune dans le pays est grand.

Les régents aiment à avancer leurs gens. Lorsqu'ils en ont été satisfaits pendant un certain temps, ils les marient et les placent dans des emplois qui leur procurent une vie commode. Des domestiques très-intelligents sont quelquefois parvenus à de grandes places. On en a vu siéger aux États-généraux à côté et même devant leurs maîtres.

Liqueurs spiritueuses.

L'usage des liqueurs spiritueuses est commun dans les pays fort chauds; apparemment qu'elles servent là à ranimer la machine accablée, à figer les fluides animaux, et à en retarder la transpiration. Le même usage est aussi commun dans les pays très-froids; apparemment qu'elles ser-

vent ici à réchauffer la machine engourdie, et à donner du ton à l'estomac et aux intestins.

Je sais, par expérience, que la sensation juge mal ce froid perfide, qui semble n'effleurer que la peau, qui pénètre jusqu'aux os, et dont l'action passe insensiblement aux principes nécessaires à la vie. Ce n'est pas la seule affection qui, brusquement excitée, causerait des douleurs inouïes, et qui, faite peu à peu, conduit à une mort qui a même sa douceur : c'est un véritable sommeil. La mort passe dans l'animal comme la vie en sort, et la vie en sort comme elle s'y est introduite.

Il y a La Haye cinq moulins à blé; le pays est venteux : celui de l'ouest a quatre étages d'appartements, le moulin est au dessus de ces étages; il y a quatre meules. Il a 101 pieds de haut, et 44 dans œuvre; on y moud jusqu'à quatorze ou quinze cents sacs par jour; le sac pèse cent quatre-vingts livres. On paie 6 sous pour le sac de seigle, ou l'on donne deux livres de farine; on paie 8 sous pour le sac de blé, ou l'on donne deux livres de farine. L'édifice coûte, de construction, 40,000 florins. Il a huit pieds de fondements, sans compter le pilotis; les caves sont au dessous du rez-de-chaussée; on moud plus de cinq sacs de blé par heure quand le vent est bon, et dix-huit à vingt sacs de seigle.

Le gruau paie d'impôts 7 sous du pays par sac.

Il y a un seul moulin pour le gruau, il va par des chevaux.

Un panier de mouches à miel donne depuis vingt jusqu'à vingt-huit livres de cire et de miel ensemble, et jette deux ou trois essaims. Le panier vaut un ducat.

Le pain est un luxe en Hollande. Il y varie de prix.

Il n'y a point de monopoles; la puissance d'une multitude de particuliers s'y oppose. On y mange peu de pain. Le prix de la viande y est presque fixe.

M. l'abbé Galiani, dans ses discours sur le prix du grain, prouve qu'il devait peu hausser ou baisser en Hollande, parce que la disette n'était jamais universelle, et que le Hollandais allait chercher l'abondance où elle était; mais il arrive quelquefois qu'elle est à une grande distance, et que le commerçant en blé n'apporte pas toujours sa denrée, mais la laisse dans les lieux où il espère en tirer meilleur parti. Le commerçant est un mauvais patriote; il laissera mourir de faim ses concitoyens pour gagner un sou de plus.

Un adulte qui a bon appétit vit de pommes de terre; et, depuis le commencement de l'été jusqu'au printemps, il en consomme 1,200 livres.

Le sac de seigle ne paie d'imposition que la moitié du sac de blé, 2 florins.

Il y a un moulin qui jouit du privilége de mou-

dre l'orge, le blé noir, le pautre et le seigle pour les bestiaux. Il n'y a aucune imposition sur ces moutures; mais, pour prévenir les fraudes, on mêle sur chaque sac de grain réduit en farine, dix livres de sable fin de la mer... Je n'entends pas trop cela.

Rien de plus appétissant que les boucheries; la beauté des viandes invite à manger, la netteté des étaux à s'asseoir; il n'y a ni sang, ni os, ni ordures, ni odeur.

La bière est mauvaise à mon goût, à moins qu'elle ne soit d'Angleterre; celle-ci est blanchâtre, agréable, légère et très-capiteuse.

On prendrait la maison de campagne d'un particulier pour la demeure d'un prince.

Les cafés sont très-simples; aucune femme n'y préside; il n'y a point de comptoirs, point de tables de marbre, point de glaces, point de lustres.

Les voitures sont hautes et légères, parce que le pays est sablonneux, et qu'une voiture lourde exigerait plusieurs chevaux pour la tirer des profondes ornières qu'elle creuserait.

Les femmes riches ne dédaignent pas les soins domestiques; elles sont les premières intendantes de leurs maisons.

Une grisette avec tous ses attraits, une courtisane avec tout son manége, ne s'élèvent pas au dessus de leur condition; on louera la sagesse de

l'une, on jouira des complaisances de l'autre; mais elles ne feront pas une grande fortune. Une mère instruit sa fille des devoirs domestiques, et de l'usage du monde qu'elle doit fréquenter.

Une suite de la netteté hollandaise, c'est que le nombre des domestiques femmes y est plus grand que celui des domestiques hommes. La propreté du Hollandais se remarque jusque sur ses vaisseaux.

On a ici la passion du beau linge.

A table, après la santé du maître et de la maîtresse, on boit celle de tous les convives, des amis absents, des parents, des maîtresses, la prospérité de la république, le succès du commerce et des armes, si la république est en guerre. Les santés se terminent par le verre d'amitié à rouge bord; c'est celui qu'on sable avec le plus de plaisir: malgré la division des intérêts, il y a des amis.

Ils font régulièrement leurs quatre repas: le matin, c'est le café; entre une heure et deux, c'est le dîner; sur les cinq à six heures du soir, c'est le thé; on soupe à neuf. On n'y connaît guère de vins français que le Bourgogne, qu'on boit pur dans les maisons riches. On a du vin du Rhin de 50, de 60 et même de 100 ans. Les grands-pères font en vin du Rhin les provisions des petits-fils de leurs enfants. Ils aiment la table; aux naissances, aux baptêmes, aux sevrages d'enfants, aux accords, aux fiançailles, aux noces, aux cou-

ches, au départ pour voyage, au retour, ce sont autant de fêtes domestiques sur-ajoutées aux réjouissances publiques.

Bien qu'économe, le Hollandais ne se refuse point au plaisir de la vie. Depuis le plus simple artisan jusqu'au plus riche négociant, chacun compte avec soi-même, et sait ce qu'il peut sacrifier aux dépenses accidentelles du courant de l'année.

Les diamants chez les dames, les boucles, les couteaux, les ciseaux, les chaînes d'or, les bagues, les anneaux qu'on voit aux doigts des bourgeoises, et même des paysannes, prouvent la richesse du pays. Les femmes portent encore, pendues à leur côté, des bourses semblables à l'ancienne escarcelle des Français, garnies de cercles à ressort et de crochets d'argent.

Les Westphaliens sont en Hollande, ce que les Savoyards sont en France. Il y en a au moins 30,000 dans la seule province de Hollande; ils sont laborieux, fidèles et avares; ils vivent de pain et d'eau avec un peu de lard de leur pays; ils vaquent à toutes sortes de travaux, mais surtout à la récolte des foins, considérable dans un pays de prairie. Leurs femmes sont attachées aux maisons de campagne, où elles s'occupent du jardinage; ils accumulent leurs petits gains; ils sont sortis de leur contrée avec rien, et ils y portent tous les ans quelque argent.

LE SAVANT ET L'ARTISTE,

OU

DE L'ÉDUCATION, DES SCIENCES, DES BELLES-LETTRES ET DES BEAUX-ARTS.

Il n'y a point de colléges publics pour les humanités. Des maîtres de pensions donnent les premiers principes des langues grecque et latine. Au sortir de ces écoles, la plupart des enfants sont envoyés, sur leur bonne foi, achever leurs études dans une université. Il y a peu de précepteurs ou de gouverneurs. Les jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe possèdent les langues étrangères.

La langue hollandaise est la flamande, un des dialectes de l'allemand; elle a un si grand nombre de mots communs avec l'anglais, qu'en passant par les rues, j'entendais presque toutes les enseignes. On la parle diversement dans chaque province, et même dans chaque ville. La prononciation m'en a paru dure; elle est abondante; elle a des diminutifs : ceux d'entre les Hollandais qui ont du talent écrivent en latin. Dès le com-

mencement, le génie s'est tourné vers le commerce, et l'on s'est plus occupé à amasser de l'argent qu'à cultiver lettres, dont les progrès sont presque incompatibles avec l'esprit mercantile.

Les libraires de Hollande impriment tout ce qu'on leur présente; mais ne donnent pas d'argent.

Depuis le temps que nous persévérons dans notre absurde intolérance, s'ils s'étaient avisés d'attacher un prix raisonnable aux manuscrits, ceux d'entre nous qui pensent avec quelque hardiesse seraient allés travailler où ils ont envoyé leurs ouvrages.

L'école de Leyde a eu la plus grande célébrité sous les Vitriarius, les Abbinis, les Muschenbroeck, les Boerhaave; on y venait de toutes les contrées de l'Europe.

On entretient en Hollande cinq universités; il y a des écoles jusque dans les moindres villages. L'éducation des enfants y est soignée. Ils savent tous lire, écrire et chiffrer; ils ne vont jamais sans un crayon et des tablettes; les papiers publics sont sans cesse entre leurs mains; ils sont instruits des intérêts de la république, de son histoire, de leurs priviléges, de leurs libertés, et parlent très-librement de la régence.

On compte parmi leurs hommes illustres dans les sciences, Junius, élève d'Alciat, fameux ju-

risconsulte; Golzius, célèbre antiquaire, qui naquit à Amsterdam; Juste Lipse; David Leleu, de Wilchemfort, qui fut versé dans la philosophie, le droit, les langues orientales, et qui entreprit deux voyages au Levant pour s'y perfectionner; Huyghens, qu'il suffit de nommer; Gilbert Cuper, littérateur et critique; Van der Meulen, jurisconsulte et commentateur de Grotius; Hennius, médecin; Golius, professeur en arabe à Leyde; Bantius, savant en grec et habile médecin; Daniel Heinsius, professeur en grec et en latin, qui fut conseiller d'État du roi de Suède et historiographe, que la république de Venise créa chevalier de Saint-Marc, et dont le fils, grand pensionnaire, fut aussi grand poète latin; Erasme, dont la maison subsiste toujours à Roterdam, où le magistrat veille à sa conservation; Adrien Junius, qui fut médecin, géographe, historien, et qu'on nomme le phénix de la Hollande; Petrus Cornelius, que notre de Thou appelle le prince des historiens; Douza, grand capitaine, qu'on en regarde comme le Varron; Paul Merula, qui professa l'histoire à Leyde; les Vossius, entre lesquels Jean eut neuf enfants, qui possédèrent différentes langues, et Isaac, qui fut honoré des bienfaits de Louis XIV; Marcus Zuerius Boxhornius, qui fut le Cicéron hollandais, et qui professa à dix-sept ans, à Leyde, les belles-lettres et l'éloquence; le capitaine Pyn-

dius, qui écrivit l'histoire avec succès; Thysius, qui fut professeur à Leyde, et le Tite-Live du pays. A ces grands noms, on pourrait en ajouter beaucoup d'autres.

Anne-Marie Schuerman, d'Utrecht, posséda familièrement le grec, le latin, le français, l'allemand, l'italien, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen; elle a écrit dans sept langues. Elle fut versée dans la philosophie, la théologie et les mathématiques; on admire ses ouvrages en peinture, ses miniatures, ses enluminures, ses gravures au diamant sur le verre, et au burin sur le cuivre.

Je n'omettrai ni Salengre, dont on a trois volumes *in-folio* de supplément au *Trésor des Antiquités romaines*, ni Troost, qui inventa le pastel, ni tous les professeurs de l'école de Leyde, Hesmand, Raw, S'Gravesende, Gronovius et Périzonius. La Haye a eu son Meerman, jurisconsulte et géomètre : Amsterdam se vantait il y a dix ans de son Vandendam, qui, d'artisan, devint mathématicien, philosophe, professeur public, et dont on estime les dissertations philosophiques.

J'ai appris en Hollande que le fameux Euler avait composé cent quarante volumes, et que sa femme, fille de Léti, avait une grande part à ses journaux. C'est à une femme, mademoiselle de Neuville, que la Hollande doit une traduction

hollandaise de nos meilleures tragédies. C'est à une autre femme, mademoiselle Blokeusen, qu'on doit des poésies hollandaises qui lui ont fait un nom.

La Hollande a de nos jours, Allaman, son physicien; Runkenius, excellent littérateur, et un célèbre professeur en droit public, dont le nom ne me revient pas. Les traductions hollandaises d'ouvrages sérieux et solides sont sans nombre.

La nation est superstitieuse, ennemie de la philosophie et de la liberté de penser en matière de religion; cependant on ne persécute personne. Le matérialiste y est en horreur, mais il y vit en paix. La distribution des livres impies y est plus difficile qu'en France, et les incrédules plus rares et plus haïs.

Les *Elzeviers* du bon temps, et les *Variorum* n'y sont pas communs; on paie un *Joannes Bonus*[1], lettre ronde, au moins 12 francs quand on le trouve.

Il y a dans la bibliothèque de Meerman fils, à La Haye, qui a acheté les livres des jésuites, un *Aretæus, de Methodo secandi calculum*, m^ss^.; *opus circiter* 20 pages, *in-folio*, *græce*.

Un *Ruphus Ephesius, de morbis popularibus; circa* 30 pages *in-folio*, m^ss^. *græce*.

[1] C'est-à-dire l'Horace, avec les notes de Bond. En latin on dit aussi *Joannes* Bond : pour le latiniser il faudrait *Bondus* ou *Bondius*, et non pas *Bonus*.

Un *Alexandri Tralliani lib.* XIV, *de morbis endemicis; circiter* 13 pages *in-folio, græce* m^ss.

Ces ouvrages n'ont pas encore paru. Je ne sais si nous avons des *Aristotelis medicinalia;* le manuscrit en existe aussi chez Meerman.

Comédie.

Les acteurs ont des métiers, et font quelque commerce. Les actrices sont médiocrement vêtues, et sont honnêtes. Une comédienne honnête refuserait de jouer avec une dissolue; cependant on les entend souvent débiter des propos contraires à la pudeur, à la religion, à la saine politique et aux bonnes mœurs.

Les pièces faites pour le peuple, qu'il faut amuser, sont ordurières : attendez-vous à ces vices dans toutes les démocraties; vous y trouverez Aristophane avec sa grossièreté, mais sans son génie.

Les comédiens sont dans l'église comme les autres fidèles; mais leur profession n'en est pas plus considérée; il y a la même rivalité qu'ici entre le prédicateur dans la chaire et le prédicateur sur les planches.

Tous les ans on joue une pièce contre la tyrannie espagnole, et une autre pièce contre l'esprit de faction : on en donne cinq à six représentations de suite.

Concert.

Le concert auquel j'ai assisté était composé d'un premier chanteur; il avait peu de voix, mais il l'avait agréable, douce et de goût; d'un second chanteur, qui n'était ni bien bon ni bien mauvais, et de deux chanteuses qui chantaient juste et avec légèreté.

L'orchestre était excellent, et la musique italienne.

Peinture.

On connaît suffisamment les grands maîtres de l'école hollandaise. Ne serait-ce pas l'esprit de commerce qui a rétréci la tête de ces hommes merveilleux? Quelque habiles qu'aient été les peintres hollandais, ils se sont rarement élevés à la pureté du goût et à la grandeur des idées et du caractère.

Sculpture et Architecture.

Ils n'ont excellé ni dans la sculpture, ni dans l'architecture. La plupart de leurs morceaux de sculpture sont mauvais, et il est rare d'y être arrêté par un bâtiment somptueux, même en briques; je n'assurerai pourtant pas qu'il n'y en ait point.

S'ils n'ont point eu de sculpteurs, c'est qu'ils

ont manqué de goût. Cet art sévère ne s'est accommodé ni de leurs magots, ni de leur imitation rigoureuse de toutes les natures. Il n'y a plus de peintres, parce que la peinture n'y est ni protégée ni cultivée, et que les beaux-arts, qui mènent si rarement à la fortune, n'y sont pas considérés.

Ils ont la folie des estampes; un griffonnage de Rembrandt sera poussé dans une vente jusqu'à 3,600 florins.

Dans l'immensité de l'œuvre de Rembrandt, que j'ai parcouru, j'ai remarqué sept à huit morceaux dignes de Raphaël. Ne manquez pas de voir son *Ecce Homo* et sa *Résurrection du Lazare*.

Il existait encore, il n'y a pas long-temps, à Anvers, un nommé Overlaet qui copiait les tableaux de Téniers, à la plume; mais si correctement, si curieusement, qu'on aurait pris aisément ses dessins pour d'excellentes gravures. On dit que, pour le faire travailler, il fallait placer à côté de son papier un broc d'eau-de-vie, et qu'il ne faisait jamais mieux que quand il était ivre. J'avais possédé de sa main un portrait de Rubens, je voulus avoir un morceau composé; mais le brocanteur m'en demanda presque le prix d'un tableau.

De la Religion.

La religion réformée est la dominante dans toutes les Provinces-Unies. Il n'y a que ceux qui la professent publiquement qui soient admis à l'administration et aux emplois civils. Le militaire peut être de la religion qui lui plaît. Les catholiques romains sont tolérés; leur pasteur paie par an une certaine somme au bailli pour la liberté de l'église. Il n'y a point absolument de jésuites. On y voit d'assez bon œil les jansénistes, moins dévoués à la cour de Rome. Les catholiques romains jouissent des mêmes droits que les protestants devant les tribunaux de la justice pour les affaires. Les impôts et le commerce, tous les postes militaires leur sont ouverts, excepté celui de généralissime; ils sont médecins, avocats, et exercent toutes les autres professions. Ils forment un tiers des habitants du pays. Ils testent, ils héritent, ils paient les taxes communes et les paient volontiers; il ne leur est jamais arrivé de troubler la république ni de déceler aucun penchant à la révolte, même pendant les guerres, soit avec l'Espagne, soit avec la France.

Les arminiens sont soufferts; leur église n'a ni tour ni cloches. Les luthériens ont des temples pareils à ceux des arminiens. Les anabaptistes sont tolérés; leurs églises ressemblent à des cha-

pelles particulières. Les quakers, en petit nombre, s'assemblent dans une chambre, où ils se livrent tout à leur aise à leur pieux enthousiasme : le magistrat use de connivence avec eux. Les Grecs et d'autres chrétiens orientaux ont aussi le libre exercice de leur religion, et se réunissent dans des chapelles.

Quoique les luthériens professent publiquement leur religion, ils n'ont point d'église isolée; leur temple est compris entre d'autres maisons, et c'est ainsi qu'on le distingue des temples protestants.

Les Juifs ne sont nulle part si rapprochés de la condition des autres citoyens. Ils ont leur quartier; il y en a de rasés, il y en a de barbus. Ils ont treize synagogues à Amsterdam, c'est plutôt une école qu'un temple ; après la prière, on les y croirait indécents; ils y parlent d'affaires et de galanteries. Ce mépris apparent pour le bien de leur oraison, leur rappelle que le vrai temple n'est plus.

Les synagogues sont fort belles à Amsterdam, à Roterdam et à La Haye. Il y a la synagogue allemande et la synagogue portugaise. Les Allemands se prétendent les descendants de la tribu de Juda, et les Portugais de la tribu de Benjamin. Ils font toutes les sortes de commerce ; ils exercent la médecine, mais ils ne sont d'aucuns métiers. Lorsqu'une lettre de change tirée sur

un chrétien a son échéance le samedi, ils sont autorisés à la faire payer le vendredi. Le jour du sabbat leur boutique est fermée; mais on peut les appeler devant les tribunaux, ainsi que pendant leurs pâques et grandes fêtes. Ils acquièrent des biens fonds, ils héritent, ils testent, et jouissent de toute la protection accordée aux citoyens; ils n'entrent point dans la magistrature. Les Juifs rasés sont riches, et passent pour d'honnêtes gens; il faut se tenir sur ses gardes avec les barbus, qui ne sont pas infiniment scrupuleux. Il y en a de très-instruits.

Plusieurs riches Juifs furent faits barons sous Guillaume III d'Angleterre, en reconnaissance des puissants secours en argent qu'ils lui fournirent en 1682. Leur nombre à Amsterdam, avant les troubles de la Pologne et la famine de Bohême, se montait à plus de cent mille; il s'y est fort accru.

Pour ramener les consciences égarées, le gouvernement ne permet d'autres moyens que la prédication. Il se peut que la religion fasse plus de bien dans les autres contrées, mais c'est dans celle-ci qu'elle fait le moins de mal.

Je visitai une des synagogues d'Amsterdam. En entrant le portier me dit : « Mettez votre chapeau. — Je n'en porte point, lui répondis-je. — Entrez..... — Les Juifs arrivent les uns après les autres, l'office commence; les uns chantent un

livre de la Bible, les autres un autre livre; celui-ci en est à ce verset, celui-là à quelque verset qui suit ou précède; c'est un charivari enragé. L'office achevé, les uns restent, les autres s'en vont; les premiers, comme je l'ai dit, parlent affaires, commerce, galanterie; c'est à faire croire qu'on est dans une de nos églises. De retour à La Haye, je demandai à un rabbin pourquoi ce bruit discordant dans le temple, à faire boucher les oreilles à Dieu? C'est, me dit-il, que chacun chante son livre et son verset, et que chaque livre a son chant, qui d'ailleurs est fort mélodieux et fort doux, ce qu'il me prouva sur-le-champ.

Je lui demandai pourquoi cette indécence d'action et de propos après l'oraison dans la maison du Seigneur. C'est qu'alors la synagogue n'est plus qu'une chambre domestique, où, comme chez vous, l'on boit, l'on mange, l'on cause, l'on couche après la prière. Nous ne reconnaissons pour lieu saint que le temple de Jérusalem, qui ne subsiste plus, et nous n'aurons de vraie synagogue que quand celle-là sera rebâtie, ce qui se fera tôt ou tard; soyez sûr que le messie viendra si on lui en laisse le temps.

Gouvernement ecclésiastique.

L'ordre ecclésiastique dans les Provinces-Unies est composé de docteurs ou professeurs en théo-

logie, de ministres ou pasteurs des églises, d'anciens et de diacres.

Les professeurs enseignent la théologie, la morale, l'histoire ecclésiastique aux jeunes gens qui se destinent au ministère évangélique. Il y a un certain nombre de ces docteurs dans chaque université; ils sont salariés aux dépens de la province. Quelques villes considérables ont leurs professeurs, et les entretiennent.

Les ministres ou pasteurs prêchent deux ou trois fois la semaine, catéchisent, visitent les malades et leurs ouailles, surtout aux temps de la communion, qui se célèbre tous les trois mois; ils assistent les criminels au supplice. Leurs appointements, dans les grandes villes, sont de 2,000 florins; ils reçoivent quelques présents. Leurs veuves sont pensionnées selon les églises, et touchent l'année de l'appointement.

Pour devenir ministre, on subit deux examens dans le synode ou dans une des églises du synode; par le premier examen on devient le proposant, et ce grade confère le droit de prêcher; mais non d'administrer les sacrements. Par le second on est fait proposant appelé à une église. Lorsqu'une place de ministre vient à vaquer, le consistoire demande à la province, à la ville, la permission de la remplir. Cette permission obtenue, le consistoire y nomme; c'est-à-dire qu'il désigne trois proposants, et de ces trois sujets le

consistoire en élit un à la pluralité des voix; ensuite l'élection est portée aux États de la province, et aux magistrats, qui la confirment ou la rejettent. Dans ce dernier cas on procède à une autre élection; dans le prêmier, on s'adresse au synode ou à la classe qui préside aux examens pour savoir si tout s'est passé dans les formes. Alors on ratifie l'élection, et l'on ordonne une proclamation solennelle dans l'église, par trois dimanches consécutifs, pour s'assurer qu'il n'y a aucun empêchement dirimant. Après les proclamations un ancien ministre prononce un sermon analogue à la cérémonie, lit la liturgie propre au sujet; le candidat jure les conditions exprimées dans la liturgie; l'ancien descend de chaire; le récipiendaire se met à genoux, l'ancien lui impose les mains et prie Dieu de bénir son ministère. Tous ceux qui entrent dans le ministère sont obligés de souscrire le Synode de Dordrecht.

Les ministres et les proposants portent un manteau court, un petit collet, et la perruque ronde. Ils ne sont pas autrement vêtus dans l'église, en chaire. Ils sont versés dans les langues orientales, la théologie et les lettres. Leurs moeurs sont sévères, rarement se permet-on des propos libres en leur présence; on ne joue point aux cartes devant eux. Leur extérieur est simple, et leur maintien a de la gravité. Ils sont tous

mariés, et forment des familles rarement opulentes.

Le père de Boerhaave était ministre dans un bourg. Son illustre fils, qui se destinait au ministère, fut obligé de se retirer par une aventure assez singulière; il passait de Leyde à Amsterdam dans la barque publique, avec un certain nombre de ministres du saint Évangile, qui se déchaînaient contre Spinosa. Boerhaave les écoutait en silence. Un des disputants lui portant la parole, lui reprocha son indifférence dans une matière aussi grave. Boerhaave s'adressant à tous, leur demanda s'ils avaient lu Spinosa. Non, lui avouèrent-ils; Boerhaave se tut, et le voilà accusé d'athéisme, et chassé de l'église par une insigne calomnie. Il fut déterminé à suivre la médecine par la cure d'un ulcère qu'il avait à la cuisse, et dont il se traita lui-même.

Plusieurs seigneurs ont droit de patronage; il y a un temps limité pour exercer ce droit. Un patron ne dépossède pas un ministre sans le concours de la classe ou du synode.

Les ministres sont payés par le receveur des biens ecclésiastiques. Tous sont égaux, ils n'ont aucune dépendance les uns des autres, seulement le jeune ministre d'une des villes principales cède le pas à un ministre de village, si celui-ci est son ancien.

Ceux qui ont cinquante ans de ministère sont



émérites de droit. Le synode confère l'éméritat plus tôt s'il le juge à propos. J'ignore si l'éméritat a quelque honoraire.

Les anciens sont distingués par leur âge, leur rang, leurs moeurs, élus par le consistoire à la pluralité des voix, pour exercer, conjointement avec les pasteurs, l'inspection sur la conduite de tous les membres de l'Église, veiller à l'observation de la discipline ecclésiastique, et réprimer les scandales. Ils portent plainte contre un ministre, ils s'adressent en première instance au consistoire, et la cause va par appel à la classe ou au synode. Ils sont élus par le consistoire; leur élection se notifie au peuple par trois dimanches consécutifs. Leur fonction est annuelle. Parmi ces anciens il y a toujours quelques magistrats, afin qu'il ne se passe rien dans le gouvernement ecclésiastique qui soit ignoré. Ils accompagnent les ministres dans leurs visites pastorales. Cette espèce de tribunal est composé de neuf députés; ils ont mille florins à dépenser par dix jours; ils se promènent d'Amsterdam dans toutes les autres villes; ils tiennent table ouverte, terminent les contestations, et s'enivrent quelquefois, à ce qu'on dit.

Les diacres sont élus, installés et relevés tous les ans; comme les anciens, ils recueillent les aumônes et perçoivent les rentes des fonds; ils distribuent la charité aux pauvres; ils tiennent

des registres, et chaque année ils comptent au consistoire de la recette et de la dépense dans le gouvernement ecclésiastique. Il y a quatre sortes différentes d'assemblées; les consistoires, les classes, les synodes provinciaux, et le synode national.

Dans chaque église il y a un consistoire présidé tour à tour par les ministres qui y sont attachés. Cette assemblée examine les prosélytes et les catéchumènes, donne des attestations de bonnes moeurs, et excommunie les scandaleux.

Les classes sont des assemblées des églises voisines, qui y députent un ministre et un ancien. Elles se tiennent ordinairement tous les trois mois, quelquefois plus tôt. Elles connaissent de la discipline et de l'ordre à observer dans les églises de leur ressort, du soin des pauvres, des écoles, du maintien, conservation, propagation de la foi, des écritures et de la disposition des ministres. Elles nomment à la visite des églises deux des plus anciens, qui s'informent de la conduite des pasteurs, des consistoires et des maîtres d'école.

Les synodes provinciaux se tiennent une ou deux fois par an dans chaque province. La classe y député deux ministres et deux anciens; les États de la province y assistent par deux de leurs membres pour être informés des affaires qui s'y traitent. Chaque synode est en correspondance avec

les synodes des autres provinces, et à la séparation on convient des lieux et du temps, et de l'assemblée prochaine.

Le synode provincial se charge des députés, de l'exécution de ses décrets, et le rapport s'en fait aux États. Les statuts des classes particulières ont besoin de la confirmation du synode. Tous les actes du synode sont enregistrés et communiqués à toutes les classes et tous les synodes des autres provinces. Le secrétaire et le président sont élus à la pluralité des voix.

Depuis 1619, il n'y a point eu de synode national; la direction des affaires est restée toute entière aux synodes provinciaux.

Tous les ans, le synode de chaque province député un ministre aux États-généraux pour l'inspection des livres qui renferment les originaux du Synode de Dordrecht; sur leur réquisition le président dés États représente ces actes aux députés, qui se transportent ensuite chez les magistrats de Leyde, pour y visiter une version de la Bible que le synode a ordonnée à plusieurs savants.

Les fidèles de chaque église sont donc subordonnés aux consistoires, les consistoires aux classes, les classes aux synodes provinciaux, et les synodes provinciaux au synode général. Les églises sont entretenues par les magistrats et les ministres payés des revenus ecclésiastiques.

Le clergé protestant est composé de mille quatre cent quarante-sept ministres hollandais, dont six résident aux Indes orientales, huit aux Indes occidentales, quatre à Londres, un à Nortwik, un à Colchester, sept dans les colonies anglaises, seize en diverses villes d'Allemagne, un à Paris, un en Espagne, trois en Russie, deux en Turquie, un à Lisbonne, un à Copenhague, un à Stockholm, un à Bruxelles, un à Sleavensward, six en Brabant, dans les garnisons.

Le synode wallon est le plus ancien corps de réformés des Provinces-Unies; les églises wallonnes forment un synode national qui s'assemble deux fois par an, en mai et en septembre. Il correspond avec les synodes flamands, observe la même discipline, député au synode national, et a cinquante églises.

Il y a des églises anglaises presbytériennes à Dordrecht, à Leyde, à Amsterdam, à Roterdam, à Middelbourg, à Flessingue, à Weere, à Utrecht et à La Haye; ces églises sont du département du synode flamand, et entretenues par l'État. Les Anglais épiscopaux ont des chapelles à Amsterdam et à Roterdam.

On est ici plus dévot que superstitieux; la comédie ne se joue ni les dimanches, ni les fêtes, ni les jours de service divin, ni pendant les quinze jours de la communion, qui revient tous les trois mois. Les ateliers et les boutiques des artisans

sont fermés les jours de dimanches et de fête. Chaque année, les États indiquent un jour de prière et de jeûne. Les églises sont très-fréquentées matin et soir; deux fois la semaine, on prêche et l'on chante des psaumes; on prie avant et après chaque repas; on serait blâmé d'y manquer. Lorsqu'il y a un ministre parmi les convives, c'est lui qui récite la prière à haute voix. Les livres de piété ont un grand débit; dans toutes les maisons, à la ville, à la campagne, on trouve des Bibles, des Nouveaux Testaments, des sermons et des catéchismes. Les ministres sont exacts à faire la prière chez les malades et chez les moribonds; j'ai dit qu'ils assistaient les criminels; ils prient publiquement pour ceux qui sont condamnés à mort, le dimanche qui précède leur exécution.

Les protestants s'observent plus en France qu'en Hollande, et par la même raison, les catholiques romains s'observent plus en Hollande qu'ici, quelque sens que l'on attache au mot *s'observer*.

Les villes, les bourgs, les villages sont, pendant le service divin, comme des espèces de solitudes.

Le dimanche, on ne voit tout le jour que des hommes et des femmes qui se rendent aux églises; on ne travaille point, on ne vend ni n'achète, on ne négocie point, on ne forme aucune de-

mande, on ne fait point de paiement; le dimanche est un jour de grâce pour le débiteur.

On n'est point importuné dans les églises par des mendiants, dont le métier est assez lucratif pour n'en pas faire d'autre; riches et pauvres sont occupés, et tout le monde vit, les uns de leurs biens ou de leurs emplois, de leur négoce ou de leurs talents, le peuple de son travail.

Il y a peu de pauvres; la plupart de ceux qui mendient dans les rues, sont étrangers ou Juifs. Les naturels puisent des secours dans la bourse de leur parenté, et la mendicité notoire les exposerait à en être privés.

Il y a moins d'hôpitaux qu'ailleurs, parce que les pauvres malades y sont bien soignés; ils sont couchés dans des lits séparés : on ne voit pas, grâce à la police, que la paresse en soit fomentée.

Les mendiants valides sont enlevés pour les Indes et le service de mer, ou renfermés dans des maisons de force, où on les fait travailler.

Il y a dans chaque hôpital quatre médecins pensionnés par la ville, des sages-femmes, une apothicairerie : une partie des biens ecclésiastiques a été consacrée à l'entretien de ces maisons de charité; c'est-à-dire qu'ils sont revenus à leur véritable et primitive destination.

Le Hollandais garde ses morts huit jours. Sou-

vent on lave le cadavre avec de l'eau chaude, on le rase, on le coiffe, on l'habille; on l'expose un ou deux jours aux yeux de sa famille et de ses amis; on le place dans un cercueil de bois de chêne doublé de tôle, la tête posée sur une traverse qui lui sert d'oreiller; ce cercueil est cloué et vissé. Les femmes et les filles y sont déposées avec les vêtements de leur sexe, garnis de rubans de deuil; les hommes en robe de chambre et en perruque, avec une dépense proportionnée à leur fortune. Il n'y a point de prêtres. Quatre prieurs précèdent le corps. Ces prieurs annoncent la mort au moment du décès, et prient ou invitent à l'enterrement quelques jours après. Le reste, où il n'y a que des hommes, suit le convoi deux à deux, à pied ou en carrosse, dans un profond silence. La chambre où l'on s'assemble chez le défunt n'a ni chaises ni tables, on y est debout; le prieur appelle les assistants par ordre, et c'est ainsi qu'ils s'acheminent jusqu'au lieu de sa sépulture; on revient dans la maison du défunt comme on en est sorti. Les cimetières sont ouverts depuis une heure jusqu'à trois; passé ce temps, on paie une taxe qui devient considérable si l'on attend jusqu'aux flambeaux ou aux lanternes qui sont fournis par la maison des orphelins, et qu'on paie très-chèrement. Si l'on veut de la sonnerie, elle se fait une fois le matin, et pendant le convoi; elle est coûteuse; avec

2,000 florins on n'ordonne pas un convoi bien magnifique.

Souvent on fait frapper des médailles d'or ou d'argent de la valeur de 100 florins. On y voit le buste du mort. Au revers c'est un mausolée avec le nom, le mois, le jour et l'année du décès. On rend ces honneurs à une fille, à un fils chéri; ces médailles sont distribuées à ceux qu'on a invités au convoi; on fait aussi frapper des médailles d'argent après 50 années de mariage : elles portent les bustes des époux et la date.

On sert une collation et du vin d'Espagne à ceux qui ensevelissent; souvent, au retour du convoi, on présente des biscuits et du vin du Rhin.

Les porteurs, fonctions et devoirs des voisins, reçoivent un présent qu'on dépose dans la bourse commune du quartier, pour être employé comme on l'a dit ou comme on le dira.

Ceux qui manquent d'assister au convoi de leurs voisins paient aussi l'amende au trésorier de la bourse commune du quartier : cette amende est de 18 deniers.

Les Hollandais de Batavia reçoivent assez indifféremment la nouvelle du décès de leurs parents, amis ou associés; lorsqu'on leur en fait l'honneur, ils disent : *Bon, il ne me devait rien;* ou : *Il faut que j'aille me faire payer de l'exécuteur testamentaire ou de l'héritier.* A Batavia

la loi veut que le mort soit enterré selon son état, et l'on ne s'en dispense dans aucun cas.

Quand la bourse du trésorier de la bourse commune du quartier est pleine, les voisins s'assemblent chez lui, et l'on convient d'un endroit et d'un jour pour un festin; ordinairement on choisit un village où, pendant quatre jours au moins, on mange, on boit, on fume et on chante. Chaque convive peut amener sa femme avec lui, mais il est amendé s'il est suivi de ses enfants ou de son chien. Il y a des lois strictes sur la célébration de ce festin; on ne force personne à boire, on ne se querelle point, on ne jure point, on ne parle religion que sous peine d'être exclus. Concorde et liberté. Si les fonds de la bourse ne suffisent pas, on se cottise; nulle distinction de naissance ou de rang; chacun prend la place qui lui est assignée par le sort. A cette assemblée, la fortune ou l'emploi perdent leurs priviléges.

Les ministres calvinistes ou luthériens sont presque tous gens pieux, honnêtes ou sociables.

Malgré la diversité des croyances toutes les nations ne font ici qu'un même corps civil, dont la loi forme le lien.

Les campagnes sont presque toutes cultivées par des catholiques, c'est à la sage modération des États-généraux qu'il faut attribuer l'esprit et la conduite pacifique des catholiques.

A Duisbourg, les catholiques romains peuvent porter dans les rues et administrer publiquement le viatique; ils en ont le privilége dans toute cette contrée, mais ils n'en usent pas, de crainte de quelque événement capable d'altérer la manière tranquille dont ils vivent avec les protestants.

Ici l'homme peut se livrer aux préjugés de l'enfance et de l'éducation sans aucune suite fâcheuse pour son bonheur et le bonheur des autres; il ne peut être ni persécuteur ni persécuté. Le Juif, l'anabaptiste, le luthérien, le calviniste, le catholique se servent et commercent sans que la différence des opinions religieuses influe sur les sentiments d'humanité.

Quoique le peuple soit bigot, j'ai vu à La Haye des disciples de Jean-Jacques qui se sont mis au dessus du qu'en dira-t-on, et des parents qui ont expressément enjoint aux instituteurs de leurs enfants d'éloigner de leurs mains catéchismes, anciens et nouveaux testaments, et qui leur ont défendu, sous peine d'être chassés, de leur dire un mot de Dieu, de diable et d'enfer.

Cependant en 1512, à La Haye, on brûla un hérétique qui niait l'immortalité de l'ame, la création des anges, l'enfer, et qui prétendait que les éléments de la matière étaient éternels, que Moïse était un imposteur, et que Jésus-Christ n'était qu'un fou. Et lui donc, était-il donc bien

sage? Cet hérétique s'appelait, je crois, Herman Risirrick.

Les protestants ne me paraissent pas éloignés de l'opinion raisonnable de Herman sur l'enfer, du moins à en juger par le sermon du ministre Chaise. Il a dit en plein auditoire, pendant mon séjour en Hollande, ou quelque temps auparavant :

« On voudrait nous faire croire que les événements malheureux dont nous sommes témoins sont des suites de la faute du premier homme ; mais la saine raison nous montre dans ces événements un enchaînement de causes secondes dirigées par la bonté infinie de Dieu. Les tempêtes, par exemple, détruisent l'espoir de quelques particuliers en submergeant des vaisseaux richement chargés, et font périr des hommes engloutis par les flots; mais si nous faisions attention aux grands avantages qui résultent de ces tempêtes, qui, parcourant l'hémisphère, purifient l'air et souvent des milliers d'invidus de la contagion de la mort, loin d'y voir un Dieu irrité, nous n'y reconnaîtrions qu'un Dieu infiniment bon, le père universel de la nature.

« Et sans cette tempête, qui sait l'usage que cet homme enrichi aurait fait de sa fortune, ce noyé, de sa vie ? »

Après une énumération des divers fléaux qui nous assaillent, et que le ministre expliquait au physicien, il ajoute :

« Loin de nous ces idées atroces qui font de « l'Être suprême un tyran qui aurait formé des « hommes pour les condamner à des peines éter- « nelles. Non, mes frères, Dieu n'est point tel « que de cruels systématiques nous le dépei- « gnent. Si quelques-unes de ses créatures s'é- « cartent des voies de la justice et de la vérité, il « y a, dans les trésors de sa puissance et de sa « sagesse, des moyens sûrs pour les y ramener; « et il est trop bon pour ne pas les employer. « Oui, mes frères, il viendra un temps où nous « serons tous heureux, tous, tous, sans excep- « tion; et ce que j'avance je pourrais vous le prou- « ver par des passages de la sainte Écriture ; mais « la certitude que vous en faites votre lecture as- « sidue me dispense de la citer. »

Si les premiers réformateurs avaient mieux consulté la bonté de Dieu, la faiblesse de l'homme et leur intérêt, ils auraient éteint l'enfer et laissé le purgatoire allumé.

Pendant que le ministre Chaise prêchait, le ministre Niewland était debout dans un coin, où il se mordait les lèvres de rage. C'est ce Niewland qui a pensé faire établir en Hollande des censeurs d'ouvrages; heureusement on jeta la supplique derrière le banc. Cependant, pour donner quelque satisfaction à la cabale intolérante, on affieha un placard contre les imprimeurs d'ouvrages impies; mais le gouvernement fit dire aux

imprimeurs et libraires d'aller toujours leur chemin. C'est ce Niewland qui prêcha sur les esprits, les revenants, les songes, les sorciers, un sermon pour en démontrer la certitude. Nous ajouterons, à la honte de son auditoire, que ce sermon fut imprimé et réimprimé, et qu'on en débita quatre mille exemplaires en moins de quatre mois.

Outre les différentes communions tolérées en Hollande, il y a des colléges où, sans en embrasser aucune, on lit l'Écriture Sainte, on la médite, on s'en entretient, et c'est là tout le culte qu'on professe. Il y a une sorte de religieuses appelées *Clopes*, qui gardent le célibat sans en faire le voeu; elles promettent chasteté, mais elles cessent d'être chastes quand l'envie leur en prend. Je ne sais si elles ont une maison commune. On souffre aussi à Amsterdam une espèce de couvent appelé *Béguinages;* c'est une société de fille ou de veuves sans enfants; il y en a de toutes qualités. Pour y entrer il ne faut qu'une attestation de bonnes moeurs, et que le bien nécessaire pour subsister sans être à charge à personne. Chaque béguine peut avoir sa maison et son ménage particulier, ou plusieurs peuvent s'unir et faire dépense commune. Le béguinage est fermé de murailles et entouré de fossés. Il y a dans l'enceinte un église où les béguines sont obligées de se rendre aux heures de dévotion. Elles sont vêtues de

noir, et d'une manière assez bizarre. Elles font la dépense qu'il leur plaît en ameublement et à leur table; elles reçoivent et rendent des visites; elles quittent le béguin pour un époux. Cette retraite n'a rien de l'austérité de nos couvents; c'est un asyle où l'on mène une vie raisonnable et douce.

Je ne finirai pas cet article sans faire mention d'un incident assez singulier. Un ministre de La Haye monte en chaire, prêche, s'arrête au milieu de son sermon, se croit dans sa stalle, entonne un psaume, le peuple lui répond; le psaume fini, il reprend son discours précisément où il s'était interrompu, le continue et l'achève; et quand il est descendu de chaire, il n'a pas la moindre conscience de ce qui s'est passé.

VOYAGE

DANS QUELQUES VILLES DE LA HOLLANDE.

La Haye.

J'habitais à La Haye chez le prince de Gallitzin, ambassadeur de Russie auprès des États-généraux, dans la maison qu'avait occupée jadis le grand pensionnaire Barneveldt. On montrait à l'entablement une figure de la Vérité, dont on disait que le miroir s'était détaché lorsqu'il en sortit pour aller en prison. La résidence des ministres a fait de La Haye un séjour d'espionnage, et l'oisiveté des habitants un séjour de caquets. Il n'y a que des ambassadeurs de souverains, et les représentants des États, tous gens qui s'observent sans cesse, et qui se voient peu. C'est peut-être le plus beau village qu'il y ait au monde. Sa population est de trente-huit à quarante mille habitants, en y comprenant Scheveling.

J'y ai vu un excellent opticien appelé Delbarre; cet artiste réside actuellement à Paris. Il avait fourni un microscope à un grand sei-

gneur, et c'était son valet qui lui apprenait à s'en servir.

Un soldat prussien fut condamné à mort, et il allait être exécuté, un valet, curieux d'assister au supplice, ayant laissé dormir son maître, qui avait dans sa poche la grâce du soldat.

J'ai entendu raconter à un Anglais le fait qui suit : Mylord Gramby, qui existait encore en 1773, avait un fils : ce fils voyagea dans presque toutes les contrées de l'Europe. Arrivé à Constantinople, il vit une esclave d'une rare beauté, il l'acheta, et la conduisit à Londres. De retour dans la maison paternelle, il combla sa mère de présents. Son père lui dit : — Mais, Gramby, tu m'as bien oublié; tu ne me donnes rien. Le fils lui répondit : — Mon père, j'ai déposé votre lot en tel endroit..... — Le père comprit son fils à merveille; il court à l'endroit indiqué, il y trouve la belle esclave. Il revient à la maison, et dit à son fils : — Mets-toi à genoux, que je te bénisse; tu es un brave enfant, et je te prédis que tu seras un grand homme... — Gramby le fils s'est en effet illustré. Lorsqu'on me raconta cette histoire, le vieux Gramby vivait encore dans le comté de Surrey avec son esclave. Ce Gramby avait une multitude d'enfants naturels.

Un voyageur qui dînait avec nous, nous dit avoir lu dans le couvent des Franciscains de

Lyon l'inscription suivante, figurée comme on la voit ici. Elle est d'une grande sagesse.

Noli	*concupiscere*	*omnia quæ*	*vides.*
	credere		*audis.*
	dicere		*scis.*
	facere		*potes.*
Garde-toi	de desirer	tout ce que	tu vois.
	de croire		tu entends.
	de dire		tu sais.
	de faire		tu peux.

Un autre raconte que Guillaume, duc de Mantoue, détermina Fra-Paolo à passer la nuit à côté d'une cavale qu'un âne avait saillie, et qui était sur le point de mettre bas son petit, et de prendre l'horoscope de ce mulet; ce qui fut fait. Ensuite le prince envoya copie de cet horoscope aux plus célèbres astrologues de l'Europe, avec cette note, que tel jour, à tel moment, à tel point du ciel, il était né un bâtard dans son palais. Les uns répondirent que le nouveau-né serait un grand capitaine, les autres un cardinal ; quelques-uns même en firent un pape.

A propos de la grosseur et de la grandeur de l'homme, le docteur Robert dit qu'il y avait à peu près quatre-vingts ans qu'il existait à Lekerkée, un homme assez maigre, nommé Gerrit Baastransée, pêcheur de son métier, qui avait huit pieds du Rhin de hauteur, et qui pesait cinq cents livres.

Hemsterhuys, le fils de l'érudit du même nom, prétendait que si l'on mettait en oscillation un verre rempli de bière à laquelle de l'huile surnageât, le plan qui séparait les deux fluides se mouvait et que l'huile restait tranquille. Il ajouta que si l'on substituait le mercure ou l'eau à la bière, le phénomène n'avait plus lieu.

J'ai vu, à La Haye, un jeune anglais appelé Gordon, qui revenait du cap de Bonne-Espérance, où il avait séjourné plusieurs années. Je le questionnai sur les Hottentots. Il m'assura qu'ils n'étaient nullement stupides comme on le croyait; qu'on ne parvenait pas sans peine à vérifier le fait du prétendu tablier des femmes, parce qu'elles se refusaient à cette curiosité; qu'il en avait cherché long-temps l'occasion sans la trouver; qu'enfin il avait vu que ce tablier ne descendait point du ventre, mais de la partie supérieure des parties naturelles; qu'il serait aisé de le prendre pour un clitoris exorbitant, quoiqu'il n'en fût rien; que ce n'étaient que des nymphes très-allongées qui pendaient sous la forme de la cravatte d'un coq-d'Inde, et que cette excroissance n'avait point d'érection. Selon ce témoin, le chant des hommes n'aurait été, pour nos oreilles, que des cris non modulés, au lieu que celui des femmes aurait pu se noter avec nos caractères. Voici la traduction qu'il nous fit de deux chansons hottentotes :

« Accourez, mes femmes; chantez, je reviens de bien loin. Votre chant me réjouira. » Voici leur chant de guerre. « A la guerre, à la guerre; aux armes, aux armes; allons, allons à la guerre. Courage, mes amis; si nous avons du courage, nous vaincrons nos ennemis. » Ce *clac* dont nos cochers excitent leurs chevaux est un son de leur langue et de leur chant.

Tandis que M. Gordon parlait, le docteur Robert, qui était assis à côté de moi, me disait tout bas : Ne croyez pas un mot de ce que cet homme vous dit des Hottentotes et de leur tablier. J'ai résidé pendant long-temps au Cap; et moi aussi j'ai vu le tablier des Hottentotes. Ces femmes sont de fieffées gueuses que leurs maris prostituent pour un bout de tabac. Je croirais que leur tablier est une suite de grossesse, si l'on n'en remarquait pas des vestiges aux hommes, c'est la peau de leur ventre qui tombe sur le pubis.

De M. Gordon et du docteur, quel est celui qui a dit la vérité?

A propos du docteur Robert : un jour à table je lui fis une question de médecine; au lieu de me répondre, il me dit qu'on avait invité à dîner deux capucins dans une maison où il y avait une demoiselle qui avait la voix très-belle et qui chantait très-bien. Sur la fin du repas, nos moines la prièrent de chanter. Elle, fort embar-

rassée de ce qu'elle chanterait à des capucins, s'avisa de leur chanter le *Pange Lingua*. Eh! mademoiselle, lui dirent les moines, nous avons du *Pange Lingua* par-dessus les oreilles, ayez la bonté de nous chanter autre chose.... Le conte était gai, mais il n'était pas sensé. Je répondis au docteur : Si vous ne voulez pas chanter le *Pange Lingua* que vous savez, et que vous veuilliez chanter le *Pange Lingua* que vous ne savez pas; que la princesse de Gallitzin ait la même fantaisie; que le prince et moi nous en fassions autant, docteur, j'ai peur que notre concert ne soit bien mauvais. Qu'en pensez-vous? Songez, je vous prie, que les deux capucins savaient à merveille le *Pange Lingua* que la demoiselle leur chantait; et que j'ignore parfaitement le *Pange Lingua* que je vous demande.

Les Hottentots se frottent de la graisse des animaux, boeufs, moutons, buffles, serpents : ils en ont les membres plus souples, la transpiration moins abondante, le corps moins exposé aux insectes, leurs pieds nus moins sensibles à la dureté des cailloux, ils marchent plus long-temps et ils en sont moins fatigués; mais ils exhalent une puanteur qui se répand jusqu'à cinquante pas à la ronde; ils s'oignent aussi de la graisse qui reste de leur repas.

Si un Hottentot et un Européen sont attaqués par un lion, l'animal poursuit le Hottentot de

préférence, déterminé apparemment par la vapeur de la graisse qui frappe son odorat.

M. Gordon disait que Kolb, auquel M. de Buffon s'en était rapporté, n'était qu'un ignorant et un menteur; mais il louait la véracité et l'exactitude de M. l'abbé de Lacaille, qui, ajoutait-il, s'est rarement trompé. Les Hollandais du pays lui portèrent la plus grande vénération, ne pouvant concevoir comment un homme était venu de si loin et à travers mille périls divers, pour le seul progrès de l'astronomie, et sans aucune vue d'ambition et de fortune.

A propos de Surinam, quelqu'un dit que dans cette colonie les femmes se remarient jusqu'à cinq ou six fois.

Un voyageur nous confirma les observations de M. Bancroft sur l'anguille de Surinam, que le choc qu'elle fait éprouver ressemble parfaitement à l'explosion électrique de la bouteille de Leyde, et qu'il est accompagné de l'étincelle.

Le docteur Robert, je crois, ajouta que la torpille avait un organe qui lui était propre, et par lequel elle s'électrisait en plus et en moins; que cet organe recevait trois gros troncs de nerfs, dont les rameaux, qui ne servaient ni à son mouvement, ni à son sentiment, ni à sa vie, semblaient, en se distribuant à toutes les parties de son corps, n'avoir d'autre usage que d'y diriger, selon les circonstances, la puissance électrique.

Sur ce récit, je pensai qu'on aurait bien dû priver l'animal de cet organe, et observer les conséquences de l'amputation sur l'économie animale de la torpille.

J'ai connu à La Haye le bon et célèbre Camper. Il nous dit que l'éléphant n'avait point de bourses; que ses testicules se joignaient aux reins; que cet animal avait un ligament vigoureux, de la queue à l'occiput; que ce ligament servait à soutenir sa tête pesante, et que la verge avait des muscles rétracteurs.

Il nous démontra par l'expérience qu'un trou fait à l'os de la cuisse des oiseaux de proie transmettait l'air aux poumons, d'où il sortait par le bec, et que du bec il repassait des poumons dans la cavité des os. Au hibou, l'air va remplir les os des vertèbres; à d'autres oiseaux, il s'insère jusqu'entre les tables du crâne. Les os des cuisses sont remplis de moëlle aux oiseaux qui marchent beaucoup. Il y a communication du poumon à une concavité placée à la tête de l'os de la cuisse, par le moyen d'un canal qui suit le prolongement de la plèvre.

Il connaissait parfaitement les physionomies nationales. Il dit d'un gentilhomme qui m'avait accompagné de la Russie en Hollande, celui-là est Grec, et il l'était; ce valet qui est derrière lui est Kalmouck, et cela était vrai. Il accusait tous les artistes d'avoir péché sur ce point. Il a

écrit un traité de dessin, où il indique des principes par lesquels on peut, sans interruption, aller de la figure des dieux à la figure de telle nation que l'on voudra; de la figure nationale de l'homme, du Nègre, à celle du singe; et de celle-ci jusqu'à la tête de l'oiseau, du héron et de la grue.

Je trouvai à La Haye deux étrangers, un mari et sa femme, et le mari, au bout de cinq ans de mariage, aussi amoureux de sa femme que le premier jour des noces. Cet homme cependant était malheureux, par les vapeurs cruelles dont sa femme était tourmentée. Un jour que je lui disais qu'il y avait un remède aux vapeurs. — Oui, me répondit-il, je le connais; je suis jeune, j'aime ma femme, je l'emploie le plus qu'il m'est possible, et il n'y fait rien. — C'est que ce n'est pas le mien. — Et quel est le vôtre? — Seriez-vous grand comédien? — Je serais le diable s'il s'agissait de guérir ma femme; mais quel rapport y a-t-il entre la maladie de ma femme et le talent du comédien? — Plus que vous ne croyez. Demain restez dans votre lit, ne souffrez pas qu'on ouvre vos rideaux. Lorsque vous serez levé, demeurez à côté de votre feu, en robe de chambre, le bonnet de nuit enfoncé sur les yeux, et refusez absolument de sortir et de vous habiller; en un mot, feignez des vapeurs. Votre femme, à qui vous êtes cher, vous promenera de ville en ville, vous

fera danser, vous entraînera dans la société malgré vous, et guérira de ses vapeurs réelles par les efforts continus qu'elle emploîra pour vous délivrer de vos vapeurs simulées... — Je ne sais s'il suivit mon conseil; mais je suis sûr qu'il était bon. Le point important est de réveiller dans le vaporeux ou la vaporeuse quelque intérêt assez puissant pour les déterminer à se secourir eux-mêmes.

Camper prétendait que ce n'était pas le péché d'Adam, mais la Providence, qui, pour prévenir les fausses couches, avait rendu les accouchements douloureux.

Il avait essayé la section de la symphyse des os pubis sur une truie; l'opération lui avait réussi, et l'animal était resté sans infirmité, était devenue pleine, avait porté et mis bas heureusement ses petits.

Scheveling.

Scheveling est un très-joli village, qui est bien bâti, et dont la population augmente tous les jours; il est proche de la mer, et à peu de distance de La Haye.

C'est là que j'ai vu l'horizon obscur, la mer couverte de brumes, les flots agités, et au loin, sur de gros bâtiments, de pauvres pêcheurs à la voile entre deux lames; sur le rivage, une multitude de femmes transies de frayeur et de froid,

se réchauffant au soleil. En hiver et au printemps, Scheveling était, dans toutes les saisons, ma promenade favorite. J'ai été cent fois effrayé sur le sort de ces hommes, à qui les mauves et d'autres oiseaux de mer disputaient le poisson au milieu de la tempête; lorsque la pêche était faite et les vaisseaux arrivés, la plage se couvrait de toutes sortes de poissons. Ces bonnes gens ont la simplicité, la franchise, la piété fraternelle et filiale du vieux temps; c'est l'amour conjugal des premiers âges du monde. A mesure qu'ils descendent de leurs navires, leurs femmes se précipitent entre leurs bras; ils embrassent leurs pères et leurs enfants; chacun se charge de poissons; le fils jette à son père un cabillaud, un saumon que le vieillard porte en triomphe dans sa chaumière, en bénissant le ciel qui lui a donné un enfant aussi laborieux et si bon. Cet exemple s'est transmis de temps immémorial aux petits-enfants. Entré dans son domicile, la vue du poisson réjouit la compagne du vieillard, bientôt il est dépecé, des amis du voisinage invités, bientôt il est dévoré, et cependant le domicile retentit d'actions de grâces à Dieu et de chants d'allégresse.

Il est d'un usage, dont la date reculée n'est pas connue, que jamais pêcheur à Scheveling ne s'est mis en mer sans une cruche d'huile. Lorsque le flot menace le bâtiment d'être brisé, il verse un peu de cette huile sur la mer, et le flot tombe;

mais il faut, disent-ils, pour user de cette ressource sans fâcheuses conséquences, qu'il n'y ait aucun autre bâtiment au voisinage, sans quoi le flot redoublerait de fureur contre le bâtiment voisin.

Un navigateur dans la mer des Indes, ne sachant plus quel parti prendre dans la tempête, fit défoncer et répandre peu à peu sur les eaux ses tonneaux d'huile, et échappa au naufrage.

Cet effet de l'huile sur les flots, annoncé par Pline, dont on s'est moqué si long-temps, est aujourd'hui bien constaté. L'huile, en aplanissant le flot, montre les écueils qu'il dérobait à la vue; l'huile, en aplanissant le flot et rendant à l'eau le calme et la transparence, montre les endroits avantageux pour la pêche; l'huile apaise le bouillon de l'eau qui est demeurée assez long-temps sur le feu.

Lorsque Pline assure que le vinaigre dissipe les trombes, qui osera le démentir?

L'huile animale a moins d'efficacité que l'huile végétale.

Les habitants de Scheveling ne se marient guère qu'il n'y ait un enfant de fait. A cette occasion quelqu'un dit qu'à Souzdal, en Russie, on demandait d'une fille si elle avait eu des enfants, et que lorsqu'on répondait que non, elle ne trouvait point d'époux.

Leyde.

C'est là qu'on peut goûter et les agréments de la ville et la douceur de la vie champêtre. J'ai parlé ailleurs de quelques prérogatives des habitants de cette ville.

Harlem.

Harlem est une très-jolie ville; mais quelle est celle de la Hollande dont on n'en puisse dire autant? Elle rappelle par ses canaux, ses maisons, ses arbres, ce qu'on raconte de la Chine. On prendrait ses maisons pour des modèles un peu somptueux d'un palais; ils étaient à mes yeux de grands hygromètres; et je m'attendais à tout moment d'en voir sortir l'homme au beau temps, et d'y voir rentrer la femme en temps de pluie.

Autour de l'édifice de Saint-Pierre, les mauvais lieux étaient autrefois adossés à la maison de Dieu. Le bailli à qui les courtisanes étaient soumises, les faisait châtier, surtout lorsqu'elles étaient jolies, et qu'elles ne travaillaient pas assez à son gré; on les renfermait dans la maison de correction où elles étaient bien fouettées, pour leur apprendre à être à l'avenir plus libertines. Ce scandale a cessé; les filles ont été déménagées, et on ne les conduit plus à l'hôpital que pour leur faire expier leur dissolution, et les amener, s'il se peut, à de meilleures mœurs.

D'espace en espace, au dessus des portes des maisons, on voit de petits écriteaux de toile taillés en carré. Je demandai ce que cela signifiait, et l'on me répondit qu'il y avait là une accouchée, que la mère et l'enfant se portaient bien; que l'enfant était un garçon, et que jusqu'aux relevailles, on n'y pourrait, sans péril d'être assommé à coups de pierres, exercer aucune action juridique, ni pour dettes, ni pour d'autres délits, tant on avait d'égards pour celui et pour celle qui avait donné un citoyen de plus à la république.

J'ai parlé des fleurs et des blanchisseries de Harlem, et de l'usage de parsemer les couches de tourbe pulvérisée.

Pendant la kermesse, il y a des filles de joie, des musicos, opéras, comédies, toute la licence possible des mœurs; cet intervalle écoulé, on rentre dans l'austérité accoutumée.

On ne passe point à Harlem sans aller entendre les orgues; elles sont immenses : entre les différents jeux, tous très-doux et très-agréables, on distingue la voix humaine.

J'eus le bonheur de rencontrer en Hollande M. le baron de Gleichen. On n'a guère plus de lumières, plus d'esprit, de finesse et de goût que lui ; nous fîmes ensemble plusieurs voyages, entre autres celui de Harlem. Nous allâmes à l'opéra-comique ; on joua les *Chasseurs* avec *Zémire* et *Azor* en hollandais ou en flamand, je ne me sou-

viens plus lequel des deux; nous n'entendîmes que la musique, et ne sentîmes que plus vivement le mérite de Grétry; quelque facilité qu'aient les vers du poète, ils nous parurent autant de poids attachés au pied du cygne à qui ils ôtaient la légèreté de son vol. Il nous sembla que la prosodie hollandaise ou flamande était beaucoup plus marquée que la nôtre.

M. le baron de Gleichen avait beaucoup d'esprit, se croyait malade, et il était promené de contrées en contrées par son imagination et des ascarides. Je ne cessais de lui dire : Monsieur le baron, savez-vous ce que vous faites? vous cherchez un médecin qui vous tue, et vous le trouverez.

Amsterdam.

Amsterdam est une ville infecte. Je ne sais de quels moyens les habitans se sont servis pour en purifier l'air; mais je crois qu'ils se seraient épargné une bonne partie des 40 à 50 millions qu'ils y ont inutilement dépensés s'ils avaient pensé à tenir les rues plus larges, et à les laver deux fois par jour avec des pompes, à donner plus de profondeur aux canaux, et à défendre expressément d'y laver le linge et d'y jeter aucunes immondices.

On dit que la ville d'Amsterdam a 200,000 florins de revenus par jour. Il n'y a pas long-temps qu'elle fut tentée de rembourser la dette entière

de la province, ce qui ne fut pas exécuté, par la crainte que les particuliers embarrassés de leur argent ne le versassent hors du pays. Les particuliers embarrassés de leur argent, là où il se forme sans cesse des entreprises de commerce lucratives !....

En général, si l'argent emprunté coûte plus d'intérêt qu'il n'en rend, il faut rembourser; si, au contraire, il en rend plus qu'il n'en coûte, il serait absurde de se liquider. Dans le premier cas, si l'État ne rembourse pas, il continue de s'endetter, aux dépens du citoyen sur lequel il faut qu'il reprenne, d'une ou d'autre manière, le déficit d'un intérêt qu'il paie au delà de l'intérêt qu'il perçoit. D'ailleurs le crédit est le grand ressort d'un État, et la liquidation des dettes ajoute toujours au crédit. En général, ce qu'un État peut faire de mieux, c'est donc de se liquider. Sa liquidation consommée, c'est alors qu'il peut économiser pour le besoin à venir; c'est alors qu'il peut s'occuper du bonheur commun par la diminution de l'impôt.

On compte à Londres un million d'habitants, à Paris huit cent mille, à Naples quatre cent mille, à Amsterdam trois cent cinquante mille; la population ne paraît pas avoir augmenté depuis vingt ans.

Le port est large d'un quart de lieue et long d'une demi-lieue. Quand je le vis il était couvert

de bâtiments, dont les mâts formaient une forêt. Rien sur toute la surface du globe ne réveille l'idée d'une aussi prodigieuse opulence. Qu'était-ce que Sidon et Carthage, en comparaison? Il y avait dans ce port deux à trois cents bâtiments. Le nombre en hiver est ordinairement de douze cents. Il y a plusieurs sorties, toutes également commodes pour les vaisseaux marchands; celle du Texel convient davantage aux grands vaisseaux, mais elle s'envase de jour en jour, ce qui donne de l'inquiétude; car, avec le temps, elle peut se fermer entièrement. A présent on se sert du chameau; le chameau est un grand coffre de bois qu'on fait enfoncer dans la mer jusqu'à fleur d'eau en le remplissant; alors on en accroche un à chaque côté du vaisseau; on les vide tous deux en même temps, et à mesure qu'ils sont vides ils élèvent le vaisseau. Ce moyen est ingénieux et simple.

La maison de ville d'Amsterdam est un grand et bel édifice bâti en pierre de taille, et revêtu intérieurement en marbre; sa longueur est de cent dix pas communs et sa largeur de quatre-vingt-quatre. L'architecture en est estimée. Les fondements ont presque autant coûté que le reste. On y garde la banque; la justice s'y rend, les prisonniers y sont détenus; on y fait la ronde pendant la nuit. L'hôtel-de-ville a coûté 3 millions de construction.

C'est un lieu fort agité. Les boutiques m'ont paru petites, mais présenter une grande variété de marchandises.

Sur les quais il n'y a que le passage d'une voiture, non compris le chemin pour les gens de pied. Si les équipages y étaient aussi nombreux qu'à Paris, les embarras ne finiraient point ; il n'y a de débouchés qu'à l'entrée et à la sortie des ponts.

Les carrosses et les marchandises y sont portées sur des traîneaux. Les obstacles que les carrosses formeraient, et la crainte que des maisons pilotées n'en fussent ébranlées, firent qu'autrefois on ne permit le carrosse roulant qu'aux magistrats et aux médecins.

Il y a cinq tours, chacune avec son horloge ; ces tours sont placées de manière que l'heure est facilement entendue dans chaque quartier.

Je reviens sur la population, non d'Amsterdam, mais de la Hollande entière. Il y a depuis plus de soixante ans le même nombre de bâtiments pêcheurs à Scheveling; la consommation en poisson, la principale, est donc la même. D'autres diront peut-être, la consommation en poisson est la même, donc elle augmente en d'autres aliments; donc on mange moins de poisson en Hollande, ce qui ne prouve pas que la Hollande se peuple moins.

A Amsterdam j'ai été bien nourri, mal couché

et mal servi; les domestiques sont fort intéressés et peu attentifs; il n'y en a pas de superflus, et ils ont trop à faire pour être également à tout. J'avertis les voyageurs de faire leur prix dans les auberges; cela n'est peut-être pas trop nécessaire, mais c'est le plus sûr. Je me souviendrai toute ma vie que le jour de Pâques j'ai payé à Benten cinquante sous d'une tartine de beurre, et que mon compagnon de voyage paya un florin un verre de bière aux portes d'Utrecht.

Pierre I, qui avait été charpentier en Hollande, y fit un second voyage comme czar, et dit à un bourgmestre qui lui faisait les honneurs de la ville : J'ai tout amélioré dans mon pays, il n'y a que moi que je n'ai pu changer, je suis resté féroce comme je l'étais... et la suite prouva bien la vérité de son propos.

Alors on mit à mort un malheureux. Pierre se fit rendre compte de l'appareil du supplice; mais, comme il n'en trouvait pas la description assez claire, il dit : Il n'y a qu'à prendre un de mes esclaves et le rouer. On lui représenta qu'outre l'atrocité de cette action qui révoltait, il ne serait pas possible de le satisfaire. — Eh! pourquoi donc? dit-il; ne suis-je pas maître de mon esclave? et n'en puis-je pas disposer à mon gré? — Chez vous, peut-être, lui répondit le bourgmestre, mais non pas ici. Tout esclave qui a mis le pied en Hollande y devient libre et n'appar-

tient qu'à lui-même..... Qu'est-ce qu'un esclave dans l'esprit d'un tyran?

Delft.

Je ne dirai rien de Delft, sinon que Delft est la sépulture du prince d'Orange.

Utrecht.

Il y a un espace immense de terre inculte et déserte au delà d'Utrecht, ce sont des communes. La vente de ces communes, bien que d'un prix excessif, ne produirait presque rien pour chaque particulier. Ainsi le terrain reste comme il était, et le bien public est oublié.

Il y a à Utrecht un pilier de l'église de Sainte-Marie, fondé sur des peaux de bœufs, ainsi qu'il est attesté par l'inscription suivante.

Accipe, posteritas, quod per tria sæcula nares :
Tauricis cutibus fundo solidata columna est.

« Postérité, apprends ce que tu rediras pendant trois siècles :
« cette colonne a été fondée sur des peaux de bœufs. »

Saardam.

J'ai fait le voyage de Saardam avec M. le baron de Gleichen. C'est un assemblage de chaumières disposées en fer à cheval, sur les bords de la Saar; les unes en briques, les autres en plan-

ches, presque toutes séparées par des plantations d'arbres, et leurs jardins forment des rues droites le long d'un canal dont elles sont séparées par un parapet. On ne voit rien dans les compositions romanesques des paysagistes de plus agréable et de plus piquant. A l'entrée de chaque rue il y a un petit pont de bois qui aboutit au parapet. A chaque pas c'est un point de vue tout nouveau. Nous avons dîné dans une auberge placée au centre du fer à cheval, d'où nous voyions couler sous nos pieds et sous nos fenêtres la Saar, qui est fort large, tandis que nos regards se promenaient de droite à gauche sur la rive, le long de ces jolies petites maisons, et les remparts de la ville à la distance d'une petite demi-lieue. Et ces remparts-là, savez-vous ce que c'est? Trois à quatre cents moulins à papier, à planches, à huile et à grains, et en nettes et charmantes chaumières. Savez-vous par qui elles sont habitées? Par des paysans en habit de campagne, par des paysannes en habit de paysannes, par des hommes riches, de 5, 6, 700,000, jusqu'à un million de florins; les parents qui les refuseraient à un baron d'Allemagne, les donnent en mariage à leurs égaux. C'est un des chantiers de la Hollande. C'est là que Pierre I fut gourmandé pendant deux ans par des charpentiers dont il prenait quelquefois et gâtait les outils. Nous y avons vu trois grands vaisseaux en construction,

et des magasins de planches sans fin. Nous sommes allés et nous sommes revenus en bateau. Nous avons visité les écoles publiques, pleines de jolis enfants, quoiqu'il n'y ait rien de moins commun en Hollande que de beaux hommes et de belles femmes. Entre ces jeunes filles j'en remarquai une qui semblait porter son histoire écrite dans ses yeux; elle était belle, cependant elle n'était pas très-belle; mais on n'a jamais vu un tour de visage plus séduisant, un teint plus éclatant, des joues colorées d'un incarnat plus vif et le regard d'une tendresse, d'une volupté, d'une expression à troubler l'ame la plus froide. Dieux! quelle expression! Je suis fâché de n'avoir point demandé et écrit son nom.

Il n'y a pas encore long-temps que la fille de la maison où Pierre I s'était retiré vivait encore. Elle était tombée dans l'enfance; ses yeux étaient fermés; seulement quand on prononçait le nom de Pierre ils s'ouvraient, il s'en échappait quelques larmes, et se refermaient.

Il faut faire le voyage de Hollande avant celui d'Italie, voir la grisette charmante avant la dame de qualité; ou, si on l'aime mieux, Berghem avant Raphaël.

A Saardam, les femmes portent des cotillons plissés comme des éventails, le corset étroit, et chapeau de paille; on n'y voit pas seulement l'échantillon d'une gorge dans toute une année. Elles

ont des dentelles, des bagues au doigt, des boucles aux oreilles, les jambes à demi-nues, et relèvent le fumier avec des fourches.

Un nommé Calf, habitant du pays, fit le voyage de Paris sous le nom du baron Deveau; c'était un homme qui avait eu beaucoup d'éducation, et qui ne manquait de lumières, ni d'esprit, ni de politesse. Il se répand dans le monde, dépense quelque cent mille florins, et s'en revient dans son village reprendre son état et son vêtement de paysan.

Deux Français qui l'avaient connu arrivent à Amsterdam avec des lettres de change qui n'étaient pas encore à leur échéance : ils en cherchent inutilement la valeur; ce contre-temps les soucie. Alors ils se rappellent le baron Deveau, et s'en informent; le hasard voulut qu'ils s'adressassent à quelqu'un qui a été lié avec Calf, et dont l'histoire de son voyage de Paris n'était pas ignorée; ce quelqu'un leur dit : Je sais, messieurs, de quel baron vous parlez, et je ne tarderai pas à vous le présenter. C'était un jour de dimanche. Le lundi nos Français se rendirent chez cet habitant officieux, qui les conduisit sur le marché où Calf, le fouet à la main, debout sur le devant de sa charrette à quatre roues, arrivait avec son beurre, son fromage, ses œufs et son lait. Tenez, leur dit leur conducteur, le paysan que vous voyez est, si je ne me trompe,

votre baron. Les Français le reconnurent sans peine. Ils vont à lui ; il les reconnaît, les embrasse et leur fait des offres de services. Ils lui expliquèrent leur embarras. Calf leur dit : Quoi ! ce n'est que cela ? venez demain à Saardam ; je vous attends entre une heure et deux, ni plus tôt, s'il vous plaît, ni plus tard. Le jour marqué ils arrivent à l'heure indiquée. Calf, vêtu de son habit de baron, leur ouvre sa porte, ils entrent ; on sert un bon dîner sur une table ronde, autour de laquelle il n'y avait pas d'autre siége que de petites barriques de bois sur lesquelles il fallut bien s'asseoir, Calf leur disant qu'il ne pouvait les honorer davantage qu'en les traitant à la manière du pays. Le dîner fini, il ajouta : Je vous prie, messieurs, de ne pas trop dédaigner ces siéges rustiques, ils en valent bien d'autres. On lève les couvercles, et l'on y voit des amas d'or; ils contenaient chacun environ 200,000 florins, et tous ensemble environ deux millions. Quant à vos lettres de change, en quelles espèces, ajouta-t-il, souhaitez-vous que je vous les paie ? en piastres, en louis de France, en guinées, en ducats ? vous n'avez qu'à dire.

Ce Calf vit encore, et le fait que je viens de raconter est notoire.

De Saardam je revins à La Haye, où je ne restai pas long-temps. Après avoir encore une fois visité la mer à Scheveling, je partis pour Roterdam.

J'arrive, je salue derechef Érasme et la Meuse, et je m'achemine vers le Moordik.

Roterdam.

C'est une grande et belle ville, sur laquelle il y aurait beaucoup à dire.

On raconte que la tour de la grande église, autrefois inclinée à l'horizon, fut redressée par un architecte; et, afin qu'on n'en doutât pas, le fait et ses circonstances furent gravés sur une plaque d'airain au dedans et au bas de la tour. En 1540, on éleva une statue de bois à Érasme; une de pierre, en 1557; et celle de bronze, qui existe, en 1622. Cela n'est peut-être arrivé qu'à lui, d'entre les hommes de lettres dont on a honoré la mémoire par des monuments.

RETOUR EN FRANCE.

Pays-Bas Autrichiens.

J'ai passé le Moordik en allant par le calme et revenant par la tempête. Ce petit bras de mer n'est effrayant et fameux que par la mort d'un prince d'Orange qui y fut précipité, lui, sa voiture et ses chevaux. J'ai fait mes adieux au pays de la liberté, et j'entre dans les Pays-Bas Autrichiens.

Sur des mémoires du feu comte de Cobentzel, le tarif de la recette et de la dépense, en 1732, donnait pour la dépense totale, abstraction faite de l'entretien des troupes impériales.......................... 4,205,326 flor.

Et pour la recette.......... 4,360,211

Il y avait donc à recevoir plus qu'à dépenser.................. 154,885 flor.

Si Sa Majesté impériale avait secouru les États-généraux des provinces du bon des recettes domaniales, qui se montaient à 317,463 florins. 3. 11. $\frac{1}{2}$, il ne serait resté pour l'entretien des troupes, que 472,347 florins 18. 8.; et comme

il fallait environ 2 millions 7 à 8 cent mille florins pour l'entretien des troupes, en payant sur le pied effectif, ou en fournissant à part les deniers nécessaires pour les recrues et les remontes, il en résulterait une indispensable nécessité de prendre d'autres arrangements, par lesquels les États-généraux suppléassent au déficit, qui passait alors la somme de deux millions de florins. A-t-on pris, n'a-t-on pas pris un arrangement? je l'ignore; mais je lis, dans les mémoires que j'ai cités, que le pays était écrasé, et que les gens sensés prétendaient qu'il en faudrait incessamment revenir au tarif de 1732. Ce tarif ne subsistant plus, il y a quelque apparence que l'administration fiscale de ces provinces avait été changée.

Population et Agriculture.

En 1732, il y a quarante ans, les chaussées n'étaient pas connues dans les Pays-Bas Autrichiens; alors un bonnier de terre de la meilleure qualité, à la portée des grandes villes, ne valait tout au plus que 4 à 500 florins. Le bonnier de terre à la distance d'une lieue de ces villes ne coûtait que 250 à 300 florins. Aujourd'hui qu'il y a des chaussées, le bonnier des premières terres dont j'ai parlé se monte jusqu'à 1,000, 1,200, 1,500 florins; et le bonnier des dernières va jusqu'à 800 et 1,000 florins. Si les parties de terre mises en vente ne

sont que de trois, cinq à huit bonniers, ce sont les paysans mêmes qui en sont acquéreurs. Ce qui précède a lieu jusqu'à ce jour dans le Brabant, le Hainault et le comté de Namur.

A la distance d'une lieue des grands chemins, le revenu des terres et leur valeur sont restés sur l'ancien pied, cela est comme cela était il y a cent ans. C'est la même chose pour les terres incultes.

Où il y a de grands chemins, les paysans peuvent aller au marché l'hiver; ailleurs les routes sont impraticables. Alors le paysan ne sème et ne cultive que ce qu'il peut conduire à la ville dans la belle saison; il ne nourrit de bêtes à cornes que ce qu'il lui en faut pour avoir la qualité de beurre et de fromage qu'il peut débiter en automne; le fumier manque, les terres ne sont pas engraissées, et on les appelle ingrates. Avant la construction des routes il y avait beaucoup de terres incultes, beaucoup qui ne portaient que tous les deux ans. Aujourd'hui on récolte tous les ans; elles donnent encore dans la même année, en sus de leur produit en grains, du trèfle, de la navette, des pommes de terre, des légumes et d'autres denrées pareilles. Il y a dans ce pays beaucoup de communes, de marais, de bruyères, de forêts bien cultivés. Le produit en serait décuple; mais le luxe attire les bras dans les villes. Il y a beaucoup de valets; il n'y a pas de mar-

chand qui n'ait le sien, et le plat pays se dépeuple.

Un gros censier tient jusqu'à cent cinquante, deux cents bonniers de terres en labours. Ces gros censiers envoient leurs enfants à Louvain, où ils font leurs études; l'aîné succède à son père, les autres se jettent dans l'état ecclésiastique, les filles sont mises en couvent et se font religieuses. La dot claustrale des filles des censiers de la première classe va jusqu'à 4 et 5,000 florins, sans compter la pension viagère; celle des filles des censiers de la deuxième classe est de 2 à 3,000 florins. On avait fixé le nombre des religieux pour chaque maison de mendiants, et ce nombre est triple, quadruple, de la fixation légale; c'est que, grâce à la superstition des peuples, les quêtes sont excellentes.

Il y a des politiques dans le pays qui pensent qu'il faudrait réduire à cinquante ou soixante bonniers par censier, la plus grande quantité de terre qu'il leur serait permis de labourer; il résulterait, disent-ils, de cette répartition plus de familles en état de subsister honnêtement, une plus grande population du département, et une amélioration de culture. Ils ajoutent que les propriétaires y gagneraient, parce qu'il y aurait plus de concurrents aux baux. Un censier qui loue aujourd'hui cinquante à cent bonniers d'un propriétaire, ne rend tout au plus que 10 florins par

bonnier, et plusieurs même n'en rendent que 6 florins; au lieu qu'en dénombrant la nodiation par parties de cinq, dix, quinze bonniers, un petit censier en pourrait offrir depuis 18 jusqu'à 24 florins.

Il y a aux Pays-Bas cinq millions d'ames, deux millions dans les villes, trois millions dans les campagnes. En 1745, il y avait à Bruxelles soixante mille habitants des deux sexes au dessus de quatorze ans, en tout cent mille non compris les couvents, les chanoines et autres ecclésiastiques, dont le nombre excédait trois mille deux cents, c'est-à-dire cinq pour cent des soixante-trois mille; et dans le même rapport sur les deux millions d'habitants des villes, il y aurait cent mille ecclésiastiques et autres célibataires religieux; et à un pour cent des trois autres millions, il y en aurait trente mille. Il y a donc cent trente mille célibataires religieux dans les Pays-Bas Autrichiens; sur ce nombre un tiers de mendiants, qui seraient mieux à la culture des terres et dans les manufactures, qu'avec une besace sur les grands chemins. Tous ces calculs ne sont pas contestables, ils ont été pris sur les registres même du receveur des États.

Dans l'état actuel des choses, lorsque la récolte est abondante, elle peut fournir à la consommation pendant trois ans. La sortie des grains et semences, branche de commerce la plus forte, rap-

porte, soit en argent, soit en marchandises, 22,000,000 et demi de florins; cependant, depuis trente ans, le commerce décline au désavantage du pays de 2 à 3 pour cent, malgré tous les efforts des manufactures.

Les remises et décomptes vont annuellement au delà de 6,800,000 de florins du pays; ce dernier calcul est établi sur les registres des bureaux d'entrées et sorties, sur le prix courant d'Amsterdam avec la France; pour le vin, il faut passer un quart en fraudes et recels des valeurs.

Chaque personne de tout âge, l'une portant l'autre, consomme pour un sou et demi de pain ou de farine; donc la consommation de cinq millions se monte à 250,000 florins par jour, et par an à 89,150,000 florins.

En supposant la sortie des grains à un quart du montant de la consommation, les grains ne s'achètent qu'argent comptant, on a, en temps de récolte médiocre et commune, 22,287,500 florins. Mais il en reste dans le pays ce qu'en exigerait la consommation de l'année suivante; donc, année médiocre et commune, sur les seuls grains propres à la nourriture de l'homme, c'est 111,437,500 florins, non compris les grains mis en bière et en eau-de-vie, qui peuvent monter à la moitié de cette somme; pour cette moitié, 55,718,750 florins en totalité de la production des grains d'une année consommés et exportés

166,156,250; évaluant à la moitié de cette totalité tous les autres fruits de la terre, c'est 83,578,125 florins : donc, la production totale des fruits de la terre, non compris les bois, les minéraux, ce qui est récolté dans les granges est de 250,734,475 florins, argent courant de Brabant.

Il se présente une autre raison de réduire la quantité des terres labourables pour les plus gros censiers à cinquante mille bonniers, c'est la nécessité de faire et d'entretenir les chaussées. Les gros censiers s'occupent à rendre les chemins impraticables, et à empêcher les petits paysans à prendre des terres à ferme; les premiers ruinent les chemins de propos délibéré, et mettent obstacle à leur réparation, sans se cacher de leurs motifs, qui sont les mêmes pour lesquels ils gâtent ceux des carrières aux grandes routes, où l'on ne conduit pas trois cents pavés avec moins de six à huit chevaux.

Manufactures et Fabriques.

On ne trouve guère d'argent pour fonder une manufacture, qu'à 30 florins pour cent. Il y a, comme parmi nous, des corporations, corps et communautés de métiers.

On ne sait que trop que toutes les compagnies et sociétés exclusives sont nuisibles à l'État, et nuisibles aux particuliers qui ne sont que prê-

teurs d'argent, et qui finissent toujours par perdre leur mise.

Exemple. On propose une entreprise à former avec un capital de 100,000 florins, à 1,000 florins par action : c'est cent actionnaires; chacun prend autant d'actions qu'il lui plaît. Le directeur est fixé à cinq ou six, et il a ses gages ; lui seul sait le secret de l'entreprise. On lui donne un sous-directeur qui a une action, et n'en peut avoir davantage. Il a aussi son gage. A ce sous-directeur, teneur de livres en premier, on accorde deux commissaires, ou teneurs de livres en second; ils ont une action en commun. Il s'agit de la pêche du hareng; on achète donc cinq bâtiments ou flebots à 40,000 florins; ils vont, ils reviennent, on repartit la totalité du produit en quinze parties; huit de ces parties sont employées à bonifier l'achat, à payer les ustensiles et autres dépenses pareilles ; sept des deniers clairs se divisent entre le capitaine et les matelots, en tout neuf personnes. Le capitaine ordonne, selon son droit, au teneur de livres de lui délivrer ce qui est nécessaire à l'entretien de son navire et de ses matelots.

Les commissaires sont ordinairement des maréchaux, des tonneliers, des boulangers et autres gens commerçant de tout ce qui convient au navire et à l'entretien de l'équipage. Ils font cause commune dans toutes leurs livraisons; ils devien-

nent doubles, triples actionnaires. Ils enflent leurs comptes à discrétion, les autres actionnaires n'y entendent rien, et ils reçoivent en aveugle tous les acquits de paiement. Le compte clos, il résulte que les huit quinzièmes sont tombés en pure perte pour l'achat des navires et autres frais. Il en est de même d'un autre huitième. Alors les commissaires et le teneur de livres allèguent tant de raisons, qu'à la troisième année on commence à parler d'une avance de 25 pour cent. C'est ainsi que dans la suite l'argent disparaît, et que les actionnaires, dégoûtés, finissent par abandonner leurs capitaux à la merci de ceux qui ont eu la direction et le maniement de la chose.

Navigation.

La navigation des Pays-Bas est bornée aux rivières et aux canaux, elle ne s'étend pas au delà du fort Lillo, qui appartient à la généralité de la république, et dont le bureau de la douane est propre à l'amirauté de la province de Zélande.

Ils ont deux ports, Ostende et Niewport; mais la jalousie qui dure entre les Flamands et les Brabançons en différa long-temps le rétablissement. Dans la crainte de recevoir la loi des Flamands, les Brabançons continueront à préférer l'Escaut.

En creusant un canal depuis Ostende par la Flandre jusqu'à l'embouchure de l'Escaut vis-à-

vis Anvers, ouvrage qui n'aurait pas beaucoup plus coûté que la coupure de Flandre, on se serait passé de la république de Hollande, et l'on aurait pu établir des comptoirs dans toutes les villes maritimes de l'Europe; mais les Flamands n'y consentiront jamais, et le traité de Munster s'y oppose. Ainsi nous en sommes réduits à notre navigation interne, les Brabançons à fréquenter l'Escaut pour aller rompre l'est en Hollande ou Zélande, et les Flamands à se servir de leurs ports d'Ostende et de Niewport.

Mais la navigation interne a un autre inconvénient, c'est la gêne par le corps des bateliers, partout où il y a des canaux et des rivières. Anvers est le seul endroit où on les contienne dans leur devoir; partout ailleurs, si un marchand a besoin d'un navire pour le transport de quelques livraisons, il faut qu'il fasse sa demande au doyen, déclarant ce qu'il veut transporter, et en quel endroit. Le doyen fait naître des difficultés; le marchand est remis de semaine en semaine; et cependant les marchandises dont il se proposait de faire la traite se trouvent fournies par un batelier. Ils ont inventé nombre d'autres moyens de lasser le commerçant et de s'emparer du commerce. Ou qu'on permette à chacun d'être batelier et commerçant, ou qu'on sépare les deux corps, et que le commerçant ne soit pas batelier, ni le batelier commerçant. Il n'était permis à un

batelier qu'un navire, et ils en ont chacun jusqu'à trois, sous des noms empruntés.

Ils ont des charbons de terre dont ils ne font pas la traite, quoique ce soit un objet de la plus grande consommation, comme on va le voir, et qu'ils dussent être encouragés par le surhaussement des droits imposés par les Anglais à la sortie de cette denrée, et par la défense d'en exporter pendant un certain nombre d'années.

De tout temps les Anglais ont importé et importent actuellement dans la république de Hollande, malgré l'accroissement des droits, au delà de quatre mille navires du port de quatre-vingts lastes, chaque laste de quatre mille livres, poids d'Amsterdam, ce qui fait un chargement par navire de trois cent vingt mille: ainsi, pour les quatre mille navires, la quantité d'un milliard deux cent quatre-vingts millions de livres pesants, qui, à raison de 6 florins courant de notre monnaie par mille livres, produit un capital de 7,680,000 florins courant du Brabant. Qu'est-ce que cela en comparaison de ce qui s'en consomme en Angleterre? Pour la seule ville de Londres il en faut au delà de six cent mille caldrons, le caldron à trois mille livres de poids d'Amsterdam, et à 20 schellings le caldron. Si ces villes exportaient en Hollande seulement un quart de ce que les Anglais en importent, ils emploieraient à ce transport, depuis leurs fosses

jusqu'à leurs rivières et canaux, vingt-six mille six cent quatre-vingt-huit chariots à raison de trois lastes ou quatre caldrons par voiture; ce qui fournirait à la cargaison de deux mille de leurs navires, qui ne portent l'un dans l'autre que 40 lastes, ce qui rendrait 1,920,000 florins; mais pour cet effet il faudrait que ces caldrons pussent être donnés à 1 florin ou 15 sous par mille moins que n'en demandent les Anglais, dont le charbon est plus estimé.

COMMERCE.

Droits d'entrées, de sorties et autres.

La population est la même depuis cent ans.

Les fonds ou donations pour l'entretien des pauvres ont varié et se sont accrus de cent manières à un degré immense. Le nombre des mendiants va toujours en augmentant, et la plupart de ces gueux sont jeunes, forts et vigoureux. Les ouvriers sortent; ils vont remplir Amsterdam, où l'on comptait, en 1765, plus de douze cents tailleurs de pierre de ces contrées, et d'autres ouvriers à proportion. La multitude des ordonnances sur le commerce détourne les étrangers de ce pays. Ce sont eux qui fournissent aux Hollandais les pierres pour leurs digues.

Jurisprudence et Procédure.

En matière de commerce, nul procès en règle à Amsterdam, si la somme n'excède pas 300 florins; au dessous l'affaire se décide dans la chambre des bourgmestres et par devant deux commissaires. Pour une somme considérable, l'affaire est portée à l'échevinage, dont l'appel est rare. Ces institutions sont les mêmes en Angleterre. En France nous avons notre juridiction consulaire.

Dans ce pays-ci les affaires de commerce suivent la procédure commune et ses longueurs ruineuses. Il n'y a nulle loi en vigueur contre les banqueroutiers frauduleux, ni ailleurs, je crois. La suppression des lieux privilégiés devrait être suivie d'un adoucissement à la sévérité des lois contre les commerçants en faillites.

En Angleterre, un commerçant, quarante-deux jours après sa faillite annoncée, produit un état fidèle de ses affaires; s'il n'est que malheureux, il n'y a point de prison, on lui alloue au contraire cinq pour cent de la valeur de ses effets, si, les frais prélevés, ils suffisent pour rendre à ses créanciers 10 schellings par livre sterling. Il est vrai que cette indulgence ne peut aller au-delà de 200 livres sterling. Si le produit net des biens rapporte au créancier 12 schellings 6 deniers par livre sterling, le débiteur a 7 livres 10 schellings pour cent, jusqu'à concurrence de

250 livres sterling. Si les créanciers touchent 15 schellings par livre sterling, le débiteur obtient dix pour cent jusqu'à la somme de 300 livres sterling. Il n'y a point de contraintes à moins qu'on ne découvre des effets cachés pour 10 livres sterling. Si le recel était de 20 livres sterling, il serait traité comme crime de félonie sans bénéfice de clergé. Si les biens ne peuvent rendre au créancier 10 schellings par livre sterling, le débiteur est à la merci des commissaires, qui peuvent lui accorder une remise; mais cette remise ne peut excéder 3 livres sterling pour cent. Si dans la suite le débiteur se relève, les créanciers ont recours contre lui, à moins que ses effets, lors de sa faillite, ne leur aient produit 15 schellings par livre, ou les trois quarts.

Cette jurisprudence est pleine d'humanité; cependant elle n'a lieu que du consentement des quatre cinquièmes des créanciers.

Ces lois ont été corrigées en 1746 par un acte public, sous le titre de *an act for amending the laws relating to bankrups;* il en est encore un, pour le soulagement des débiteurs insolvables, sous le titre de *a bill for relief of insolvent debtors.*

Luxe.

Il n'y a guère plus d'un siècle que les premières dames du pays ne portaient que des tabliers et

des mouchoirs de Cambrai, fabriqués dans la contrée. Celles de l'état au dessous s'habillaient de toiles superfines. Les autres de toiles bleues, les jours ouvrables; les fêtes elles se mettaient en toile blanche de Cambrai ou en batiste. Les hommes étaient vêtus de drap ou camelot ouvré sur les lieux. Il ne reste plus rien de cette simplicité. Est-ce tant pis? est-ce tant mieux? Les sentiments sont ici divisés comme partout ailleurs.

Au reste, je ne connais guère de contrée qui ait fourni davantage à un luxe ruineux que celle-ci. On prétendait que celui de France avec ses soieries et ses modes, que celui d'Angleterre avec ses draps, et que celui de la Hollande avec ses épiceries, n'en approchaient pas. On conçoit qu'il s'agit de la manufacture de dentelles. Dans la seule ville de Bruxelles, il y avait plus de vingt mille ouvrières en dentelle, c'est-à-dire presque le tiers des habitants. C'était la même chose dans la plupart des autres villes. Des enfants de l'âge de six ans étaient employés à ce travail, qui leur fournissait de quoi subsister.

Les Anglais, les Français et les autres nations ont tâché d'avoir cette manufacture; on a tout mis en action pour débaucher les ouvrières; je ne doute point que nombre d'elles ne se soient laissé corrompre. Pourquoi la fabrique exportée n'a-t-elle pas réussi? Serait-ce que le goût et la

perfection d'une manufacture quelconque ne se peuvent soutenir que par la multitude et la concurrence des fabricants? Serait-ce que les ouvriers éparpillés restent sans émulation et s'abâtardissent? Serait-ce que les bons ouvriers restent, et qu'il n'y a que les médiocres et les mauvais qui s'expatrient? Je serais assez disposé à le croire. Les ouvriers de Lyon n'ont rien fait qui vaille.

Science du commerce.

La science du commerce est très-étendue. Je voudrais bien savoir pourquoi, entre tant de professeurs publics dans toutes les contrées, il n'y en a nulle part aucun qui donne des leçons de commerce; le commerce a pourtant ses éléments, sa théorie et sa pratique. Il me semble qu'une école de commerce, où la jeunesse se rassemblerait, donnerait occasion au génie de se reconnaître. Si je fonde jamais une chaire dans la capitale, ce sera une chaire de commerce, à la nomination des plus célèbres commerçants. La préférence entre les concurrents sera donnée à celui qui aura commercé long-temps avec succès.

Absurdité dans l'administration des Pays-Bas autrichiens.

Ce n'est pas la seule que l'on connaisse; mais quand on est capable de celle-ci, il n'y en a pas qu'on ne puisse commettre. On ne veut pas aug-

menter la paie des troupes pour épargner une dépense qui tombait autrefois toute entière à la charge du fisc de Vienne. Pour cet effet on tient le pain au plus bas prix, et pour empêcher ce prix d'augmenter, on défend l'exportation des grains, la denrée la plus importante du pays, ou on ne la permet que quand le blé est presque tombé en non-valeur; c'est-à-dire qu'on arrête autant qu'il est possible les progrès de l'agriculture, qu'on perpétue les friches, qu'on s'oppose à la multiplication des bestiaux et des engrais, et qu'on fait plus de mal au milieu de l'abondance qu'il n'en résulterait de la stérilité. Cependant on sort beaucoup de blé; mais c'est par monopole, permission tacite ou privilége exclusif. Supposons que ce privilége soit accordé à madame *Nettine;* que fait-elle? Elle use de sa concession, dans toute son étendue, et gagne beaucoup à la quantité qu'on lui a permise. Elle en ajoute par fraude une beaucoup plus grande, et je l'en loue, car elle sert son pays en s'enrichissant.

Le ducat de Hollande vaut 5 florins de Hollande, et 6 florins justes de Brabant, d'où l'on voit que le florin de Hollande est de 15 sous plus fort que celui de Brabant. L'impératrice-reine ne tire point d'argent des Pays-Bas; on lui envoie en dentelles et tapisseries le surplus de l'imposition et des revenus; les charges acquittées ainsi, tout l'argent reste dans les provinces.

Je touche au terme de mon voyage; ma curiosité diminue à mesure que le desir de revoir les miens s'accroît, et je dirais presque que je suis attiré vers eux en raison inverse du carré des distances, et que le sentiment même est soumis à la loi de Newton. Il n'y a presque pas une de ces villes qui forment la frontière des Pays-Bas autrichiens et français, qui ne soit condamnée à être dévastée tous les quinze à vingt ans.

Anvers.

Anvers est une grande ville qui fut autrefois fort célèbre. Elle est située à la droite de l'Escaut, dans une belle plaine, à quinze lieues de l'Océan. La rivière est si profonde, qu'elle peut amener de gros bâtiments jusque sous les murs; la mer la fait hausser de douze pieds. C'est la corde d'un arc que forme la cité. Il y avait une citadelle bâtie avec tant de simplicité, qu'on en apercevait à peine l'élégance, et avec tant d'élégance, qu'on n'en soupçonnait pas la force. Alexandre Farnèse, en 1584, jeta un pont à Ordam, où l'Escaut a deux mille quatre cents pieds de large.

Bruxelles.

C'est à Bruxelles que je trouvai un marchand de vins hollandais, nommé Van Keulen. Il avait été appelé dans cette ville par la mort de son fils, qui avait eu la tête fracassée contre un mur, en

conduisant à la campagne des femmes de plaisir, dans un cabriolet attelé de deux chevaux fougueux qui prirent le mors aux dents, et qu'il ne put jamais modérer. Je pris cet homme en pitié, je lui inspirai du goût, il se chargea de notre dépense, et me déposa à La Haye, à très-peu de frais. A Anvers, lorsque nous fûmes sur le point de nous mettre à table, cet homme, debout, la tête découverte, se mit à faire la prière tout haut. Je lui demandai quelle était sa religion, il me répondit que la religion n'y faisait rien; mais que la probité, qui en est indépendante, était tout. Ce propos me plut, je lui présentai mes deux mains, il les prit et me les serra. Il entendait très-bien le français, mais il le parlait mal; ainsi je fis tous les frais de la conversation. Il m'apprit, comme il put, en traversant les dunes, sur le territoire d'Anvers, que l'impératrice-reine en encourageait le défrichement, en accordant la propriété du fonds, et vingt-cinq ans d'exemption de tout impôt.

Je trouvai dans la voiture de Bruxelles une femme anglaise qui partageait également son séjour entre Londres et Paris, et à qui les deux langues étaient également familières; elle était vive, spirituelle et peu scrupuleuse. Je lui demandai dans laquelle de ces deux langues elle était la plus chaste. — Ma bouche en anglais, me dit-elle, et mes oreilles en français. — Ce qu'elle

pensait de nos mœurs et de celles de ses compatriotes. — La corruption est égale dans les deux capitales; mais plus grossière à Londres. La société des femmes est plus dangereuse en France pour une femme, et la société des hommes plus dangereuse en Angleterre pour les hommes. — Dans laquelle des deux villes elle se plaisait le plus à vivre. — A Paris.

Gueverin est un bureau où l'on visite très-scrupuleusement les voyageurs. On nous demanda, selon l'usage, si nous n'avions rien qui fût sujet au droit; une jeune fille qui s'en allait à Spa chercher le débit de gaze, de dentelles et autres colifichets de femme, répondit que non. On ouvre les malles, et on les trouve pleines de marchandises qui deviennent contrebande quand on ne les déclare pas : on la saisit, et la voilà toute éplorée. J'avais gardé mon sang-froid au milieu de cette scène tumultueuse; je m'adressai au chef du bureau, et je lui dis : Doucement, monsieur, s'il vous plaît; et où avez-vous appris qu'on s'adressât à la femme lorsqu'il y avait un mari?...... Alors je me mets à crier à tue-tête à un jeune homme qui précédait la voiture publique à pied : Eh! arrivez donc, monsieur, on s'empare ici de tous les effets de votre femme.... Le jeune homme me comprit à merveille; il parle avec fermeté aux commis et à leur chef; son discours était conséquent au titre que je lui avais donné. Nous nous

joignons tous à lui. Il s'offre à payer les droits. Le chef du bureau, après avoir rêvé un moment, dit: Cela me paraît juste. Les droits des marchandises sont appréciés et payés selon le tarif. Nous remontons en voiture, et nous continuons notre route. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que ce mariage impromptu réussit, et que le jeune homme prit le ton d'époux, qui ne déplut point à la jeune marchande, qu'il suivit à Spa.

Valenciennes.

Nous voilà à Valenciennes, où j'allai voir une mauvaise statue de Louis xv, de Sailly; elle est courte et semble porter un quartier de rocher sous son bras gauche. S'il eût pensé que Valenciennes était la dernière ville de France, il eût fait un monarque défenseur de son pays; il lui eût relevé la tête, fixé les regards vers la contrée ennemie, et posé la main sur son cimeterre.

L'aubergiste, vieille femme et bonne femme, me dit en pleurant qu'elle avait été saignée la veille, à soixante-dix-neuf ans, pour le premier chagrin qu'elle eût eu de sa vie.

Je vis de petits enfants s'agenouiller dans la rue pour recevoir la bénédiction d'un prêtre qui passait.

Cambrai.

Cambrai, qu'on ne nomme pas sans se rappe-

ler que ce fut le siége épiscopal de Fénélon, fut entouré de murs, mais non fondé par Charlemagne. L'Escaut le traverse presque en entier.

Péronne.

Péronne fut le berceau de la ligue, et passe pour être le grenier de Paris. On y voit le tombeau de Charles-le-Simple, qui mourut dans cette ville, prisonnier d'Hubert, comte de Vermandois. Il s'y donna, sous Henri III, un combat entre les ligueurs, commandés par d'Aumale, et les royalistes, commandés par Longueville. La Somme passe à Péronne.

Roye, Senlis, Paris.

Passons vite à Roye et à Senlis, puisqu'il nous reste assez de jour pour arriver à Paris.

Mais voilà, je crois, ma femme et ma fille qui viennent au devant de moi. Ah! qu'il est doux, mes amis, de se trouver entre les bras de ceux qui nous sont chers, après en avoir été séparé si long-temps !

FIN DU VOYAGE DE HOLLANDE.

CORRESPONDANCE.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Des vingt et une lettres suivantes, dix-neuf sont adressées à mademoiselle Jodin, fille d'un habile horloger de Paris qui a fourni pour l'*Encyclopédie* divers articles sur l'horlogerie et le mécanisme des montres et des pendules. Après la mort de son père, mademoiselle Jodin, âgée d'environ vingt ans, prit un tel goût pour la déclamation que, malgré les avis de Diderot et les observations de sa mère, elle s'engagea dans la troupe des comédiens du roi de Pologne à Varsovie; il paraît qu'elle fit aussi à Paris quelques essais qui ne furent pas heureux. Les bons Polonais la trouvaient excellente; mademoiselle Clairon avait rendu les Parisiens difficiles. Nous nous sommes déterminés à imprimer ces dix-neuf lettres, parce qu'elles renferment la réfutation la plus forte des horribles calomnies dont les détracteurs de Diderot n'ont pas craint de vouloir flétrir sa mémoire. Croira-t-on que, de nos jours, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, M. l'abbé de La Mennais, ait osé, abusant du caractère sacré dont il est revêtu, dire dans son livre que les écrits de Diderot étaient

*

un abîme d'impuretés, *que son nom infect et pourri ne devait jamais être exhumé du cimetière de l'oubli, et que personne ne pourrait se résoudre à remuer cette boue ?* Les lettres que nous venons d'imprimer, écrites dans cet abandon où l'homme se découvre tout entier, répondent dignement aux déclamations d'un écrivain qui, devenu journaliste pamphlétaire, joue à présent le seul rôle auquel il était appelé. Ces lettres sont à la fois un code de la morale la plus pure et des doctrines littéraires les plus saines ; elles renferment aussi d'excellents principes sur l'art du comédien. C'est dans sa correspondance privée qu'un écrivain se montre tel qu'il est réellement, et ses lettres sont un miroir qui réfléchit ses vices comme il réfléchit ses vertus.

LETTRES INÉDITES.

I. — A MADEMOISELLE JODIN, A VARSOVIE.

21 août 1765.

J'ai lu, mademoiselle, la lettre que vous avez écrite à madame votre mère. Les sentiments de tendresse, de dévouement et de respect dont elle est remplie ne m'ont point surpris; vous êtes un enfant malheureux, mais vous êtes un enfant bien né. Puisque vous avez reçu de la nature une ame honnête, connaissez tout le prix du don qu'elle vous a fait, et ne souffrez pas que rien l'avilisse. Je ne suis pas un pédant, je me garderai bien de vous demander une sorte de vertus presque incompatibles avec l'état que vous avez choisi, et que des femmes du monde, que je n'en estime ni ne méprise davantage pour cela, conservent rarement au sein de l'opulence, et loin des séductions de toute espèce dont vous êtes environnée. Le vice vient au devant de vous, elles vont au devant du vice; mais songez qu'une femme n'acquiert le droit de se défaire des lisières que l'opinion attache à son sexe, que par des talents supérieurs et les qualités d'esprit et de cœur les plus distinguées. Il faut mille vertus réelles pour

couvrir un vice imaginaire. Plus vous accorderez à vos goûts, plus vous devez être attentive sur le choix des objets. On reproche rarement à une femme son attachement pour un homme d'un mérite reconnu. Si vous n'osez avouer celui que vous aurez préféré, c'est que vous vous en mépriserez vous-même, et quand on a du mépris pour soi, il est rare qu'on échappe au mépris des autres. Vous voyez que pour un homme qu'on compte entre les philosophes, mes principes ne sont pas austères: c'est qu'il serait ridicule de proposer à une femme de théâtre la morale des capucines du Marais. Travaillez surtout à perfectionner votre talent, le plus misérable état, à mon sens, est celui d'une actrice médiocre.

Je ne sais pas si les applaudissements du public sont très-flatteurs, surtout pour celle que sa naissance et son éducation avaient moins destinée à les recevoir qu'à les accorder, mais je sais que ses dédains ne doivent être que plus insupportables pour elle. Je vous ai peu entendue, mais j'ai cru vous reconnaître une grande qualité qu'on peut simuler peut-être à force d'art et d'étude, mais qui ne s'acquiert pas; une ame qui s'aliène, qui s'affecte profondément, qui se transporte sur les lieux, qui est telle ou telle, qui voit et qui parle à tel ou tel personnage. J'ai été satisfait lorsque, au sortir d'un mouvement violent, vous paraissiez revenir de fort loin et reconnaître à

peine l'endroit d'où vous n'étiez pas sortie et les objets qui vous environnaient. Acquérez de la grâce et de la liberté, rendez toute votre action simple, naturelle et facile. Une des plus fortes satires de notre genre dramatique, c'est le besoin que l'acteur a du miroir. N'ayez point d'apprêt ni de miroir, connaissez la bienséance de votre rôle, et n'allez point au delà. Le moins de gestes que vous pourrez, le geste fréquent nuit à l'énergie et détruit la noblesse. C'est le visage, ce sont les yeux, c'est tout le corps qui doit avoir du mouvement et non les bras. Savoir rendre un endroit passionné c'est presque ne rien savoir, le poète est pour moitié dans l'effet. Attachez-vous aux scènes tranquilles, ce sont les plus difficiles; c'est là qu'une actrice montre du goût, de l'esprit, de la finesse, du jugement, de la délicatesse quand elle en a. Étudiez les accents des passions, chaque passion a les siens, et ils sont si puissants qu'ils me pénètrent presque sans le secours de la parole. C'est la langue primitive de la nature. Le sens d'un beau vers n'est pas à la portée de tous; mais tous sont affectés d'un long soupir tiré douloureusement du fond des entrailles; des bras élevés, des yeux tournés vers le ciel, des sons inarticulés, une voix faible et plaintive, voilà ce qui touche, émeut et trouble toutes les ames. Je voudrais bien que vous eussiez vu Garrick jouer le rôle d'un père qui a laissé tomber son enfant

dans un puits. Il n'y a point de maxime que nos poètes aient plus oubliée que celle qui dit que les grandes douleurs sont muettes. Souvenez-vous-en pour eux, afin de pallier, par votre jeu, l'impertinence de leurs tirades. Il ne tiendra qu'à vous de faire plus d'effet par le silence que par leurs beaux discours.

Voilà bien des choses et pas un mot du véritable sujet de ma lettre. Il s'agit, mademoiselle, de votre maman. C'est, je crois, la plus infortunée créature que je connaisse. Votre père la croyait insensible à tous événements, il ne la connaissait pas assez. Elle a été désolée de se séparer de vous, et il s'en fallait bien qu'elle fût remise de sa peine lorsqu'elle a eu à supporter un autre événement fâcheux. Vous me connaissez, vous savez qu'aucun motif, quelque honnête qu'on pût le supposer, ne me ferait pas dire une chose qui ne serait pas dans la plus exacte vérité. Prenez donc à la lettre ce que vous allez apprendre. Elle était sortie, pendant son absence on a crocheté sa porte et on l'a volée. On lui a laissé ses nippes heureusement; mais on a pris ce qu'elle avait d'argent, ses couverts et sa montre. Elle en a ressenti un violent chagrin, et elle en est vraiment changée. Dans la détresse où elle s'est trouvée, elle s'est adressée à tous ceux en qui elle a espéré trouver de l'amitié et de la commisération, mais vous avez appris par vous-même combien ces sentiments

sont rares, économes et peu durables, sans compter qu'il y a, surtout en ceux qui ne sont pas faits à la misère, une pudeur qui les retient et qui ne cède qu'à l'extrême besoin. Votre mère est faite autant que personne pour sentir toute cette répugnance. Il est impossible que les modiques secours qui lui viennent, puissent la soutenir. Nous lui avons offert notre table pour tous les jours et nous l'avons fait, je crois, d'assez bonne grâce pour qu'elle n'ait point souffert à l'accepter; mais la nourriture, quoique le plus pressant des besoins, n'est pas le seul qu'on ait. Il serait bien dur qu'on ne lui eût laissé ses nippes que pour s'en défaire. Elle luttera le plus qu'elle pourra, mais cette lutte est pénible, elle ne dure guères qu'aux dépens de la santé, et vous êtes trop bonne pour ne pas la prévenir ou la faire cesser. Voilà le moment de lui prouver la sincérité des protestations que vous lui avez faites en la quittant. Il m'a semblé que mon estime ne vous était pas indifférente; songez, mademoiselle, que je vais vous juger, et ce n'est pas, je crois, mettre cette estime à trop haut prix que de l'attacher aux procédés que vous aurez avec votre mère, surtout dans une circonstance telle que celle-ci. Si vous avez résolu de la secourir, comme vous le devez, ne la laissez pas attendre. Ce qui n'est que d'humanité pour nous, est de premier devoir pour vous; ce n'est pas assez que de prêcher la bonté,

il faut être bonne; il ne faut pas qu'on dise que sur les planches et dans la chaire, l'acteur et le docteur de Sorbonne sont également soigneux de recommander le bien et habiles à se dispenser de le faire. J'ai le droit par mon âge, par mon expérience, l'amitié qui me liait avec monsieur votre père, et l'intérêt que j'ai toujours pris à vous, d'espérer que les conseils que je vous donnerai sur votre conduite et votre caractère ne seront point mal pris. Vous êtes violente; on se tient à distance de la violence, c'est le défaut le plus contraire à votre sexe, qui est complaisant, tendre et doux. Vous êtes vaine; si la vanité n'est pas fondée elle fait rire; si l'on mérite en effet toute la préférence qu'on s'accorde à soi-même, on humilie les autres, on les offense. Je ne permets de sentir et de montrer ce qu'on vaut que quand les autres l'oublient jusqu'à nous manquer. Il n'y a que ceux qui sont petits qui se lèvent toujours sur la pointe des pieds. J'ai peur que vous ne respectiez pas assez la vérité dans vos discours. Mademoiselle, soyez vraie, faites-vous en l'habitude; je ne permets le mensonge qu'au sot et au méchant; à celui-ci pour se masquer, à l'autre pour suppléer à l'esprit qui lui manque. N'ayez ni détours, ni finesses, ni ruses, ne trompez personne; la femme trompeuse se trompe la première. Si vous avez un petit caractère, vous n'aurez jamais qu'un petit jeu. Le philosophe qui manque de religion,

ne peut avoir trop de moeurs. L'actrice, qui a contre ses moeurs, l'opinion qu'on a conçue de son état, ne saurait trop s'observer et se montrer élevée. Vous êtes négligente et dissipatrice, un moment de négligence peut coûter cher, le temps amène toujours le châtiment du dissipateur. Pardonnez à mon amitié ces réflexions sévères. Vous n'entendrez que trop la voix de la flatterie. Je vous souhaite tout succès. Je vous salue et finis sans fadeur et sans compliment.

2. — A MADEMOISELLE JODIN, A VARSOVIE.

Ce n'est pas vous, mademoiselle, qui pouviez vous offenser de ma lettre; mais c'était peut-être madame votre mère. En y regardant de plus près, vous auriez deviné que je n'insistais d'une manière si pressante sur le besoin qu'elle avait de vos secours, que pour ne vous laisser aucun doute sur la vérité de son accident. Ces secours sont arrivés à temps, et je suis bien aise de voir que votre ame a conservé sa sensibilité et son honnêteté, en dépit de l'épidémie de votre état, dont je ferais le plus grand cas si ceux qui s'y engagent avaient seulement la moitié autant de moeurs qu'il exige de talents. Mademoiselle, puisque vous avez eu le bonheur d'intéresser un homme habile et sensé, aussi propre à vous conseiller sur votre jeu que sur votre conduite, écou-

tez-le, ménagez-le, dédommagez-le du désagrément de son rôle par tous les égards et toute la docilité possibles : je me réjouis bien sincèrement de vos premiers succès; mais songez que vous ne les devez en partie qu'au peu de goût de vos spectateurs. Ne vous laissez pas enivrer par des applaudissements de si peu de valeur. Ce n'est pas à vos tristes Polonais, ce n'est pas aux barbares qu'il faut plaire, c'est aux Athéniens. Tous les petits repentirs dont vos emportements ont été suivis devraient bien vous apprendre à les modérer. Ne faites rien qui puisse vous rendre méprisable. Avec un maintien honnête, décent, réservé, le propos d'une fille d'éducation, on écarte de soi toutes ces familiarités insultantes que l'opinion, malheureusement trop bien fondée, qu'on a d'une comédienne, ne manque presque jamais d'appeler à elle, surtout de la part des étourdis et des gens mal élevés qui ne sont rares dans aucun endroit du monde. Faites-vous la réputation d'une bonne et honnête créature. Je veux bien qu'on vous applaudisse, mais j'aimerais encore mieux qu'on pressentît que vous étiez destinée à autre chose qu'à monter sur des tréteaux, et que sans trop savoir la suite d'événements fâcheux qui vous a conduite là, on vous en plaignît. Les grands éclats de rire, la gaîté immodérée, les propos libres, marquent la mauvaise éducation, la corruption des mœurs, et ne man-

quent presque jamais d'avilir. Se manquer à soi-même, c'est autoriser les autres à nous imiter. Vous ne pouvez être trop scrupuleuse sur le choix des personnes que vous recevez avec quelque assiduité. Jugez de ce qu'on pense en général de la femme de théâtre par le petit nombre de ceux à qui il est permis de la fréquenter sans s'exposer à de mauvais discours. Ne soyez contente de vous que quand les mères pourront voir leurs filles vous saluer sans conséquence. Ne croyez pas que votre conduite dans la société soit indifférente à vos succès au théâtre. On applaudit à regret à celle qu'on hait ou qu'on méprise. Économisez; ne faites rien sans avoir l'argent à la main; il vous en coûtera moins, et vous ne serez jamais sollicitée par des dettes criardes à faire des sottises. Vous vous époumonerez toute votre vie sur les planches, si vous ne pensez pas de bonne heure que vous êtes faite pour autre chose. Je ne suis pas difficile; je serai content de vous si vous ne faites rien qui contrarie votre bonheur réel. La fantaisie du moment a bien sa douceur, qui est-ce qui ne le sait pas? mais elle a des suites amères qu'on s'épargne par de petits sacrifices, quand on n'est pas une folle. Bonjour, mademoiselle; portez-vous bien; soyez sage si vous pouvez; si vous ne pouvez l'être, ayez au moins le courage de supporter le châtiment du désordre; perfectionnez-vous. Attachez-vous aux scènes tran-

quilles, il n'y a que celles-là qui sont difficiles. Défaites-vous de ces hoquets habituels qu'on voudrait vous faire prendre pour des accents d'entrailles, et qui ne sont qu'un mauvais technique, déplaisant, fatigant, un tic aussi insupportable sur la scène qu'il le serait en société. N'ayez aucune inquiétude sur nos sentiments pour madame votre mère; nous sommes disposés à la servir en toute occasion. Saluez de ma part l'homme intrépide qui a bien voulu se charger de la dure et pénible corvée de vous diriger; que Dieu lui en conserve la patience. Je n'ai pas voulu laisser partir ces lettres, que madame votre mère m'a remises, sans un petit mot qui vous montrât l'intérêt que je prends à votre sort. Quand je ne me soucierai plus de vous, je ne prendrai plus la liberté de vous parler durement; et si je vous écris encore, je finirai mes lettres avec toutes les politesses accoutumées.

3. — A MADEMOISELLE JODIN, A VARSOVIE.

Mademoiselle, nous avons reçu toutes vos lettres, mais il nous est difficile de deviner si vous avez reçu toutes les nôtres. Je suis satisfait de la manière dont vous en usez avec madame votre mère. Conservez cette façon d'agir et de penser. Vous en aurez d'autant plus de mérite à mes yeux,

qu'obligée, par état, à simuler sur la scène toutes sortes de sentiments, il arrive souvent qu'on n'en conserve aucun, et que toute la conduite de la vie ne devient qu'un jeu, qu'on ajuste comme on peut aux différentes circonstances où l'on se trouve. Mettez-vous en garde contre un ridicule qu'on prend imperceptiblement, et dont il est impossible dans la suite de se défaire; c'est de garder, au sortir de la scène, je ne sais quel ton emphatique qui tient du rôle de princesse qu'on a fait. En déposant les habits de Mérope, d'Alzire, de Zaïre ou de Zénobie, accrochez à votre porte-manteau tout ce qui leur appartient. Reprenez le propos naturel de la société, le maintien simple et honnête d'une femme bien née. Ne vous permettez à vous-même aucun propos libre, et, s'il arrive qu'on en hasarde en votre présence, ne les entendez jamais. Dans une société d'hommes, distinguez, adressez-vous de préférence à ceux qui ont de l'âge, du sens, de la raison et des mœurs. Après les soins que vous prendrez de vous faire un caractère estimable, donnez tous les autres à la perfection de votre talent. Ne dédaignez les conseils de personne. Il plaît quelquefois à la nature de placer une ame sensible et un cœur très-délicat dans un homme de la condition la plus commune. Occupez-vous surtout à avoir les mouvements doux, faciles, aisés et pleins de grâce. Étudiez là-dessus les femmes du grand monde,

celles du premier rang, quand vous aurez le bonheur de les approcher. Il est important, quand on se montre sur la scène, d'avoir le premier moment pour soi, et vous l'aurez toujours si vous vous présentez avec le maintien et le visage de votre situation. Ne vous laissez point distraire dans la coulisse. C'est là surtout qu'il faut écarter de soi et les galanteries, et les propos flatteurs, et tout ce qui tendrait à vous tirer de votre rôle. Modérez votre voix, ménagez votre sensibilité, ne vous livrez que par gradation. Il faut que le système général de la déclamation entière d'une pièce corresponde au système général du poète qui l'a composée; faute de cette attention, on joue bien un endroit d'une scène, on joue même bien une scène, on joue mal tout le rôle. On a de la chaleur déplacée; on transporte le spectateur par intervalles; dans d'autres on le laisse languissant et froid, sans qu'on puisse quelquefois en accuser l'auteur. Vous savez bien ce que j'entends par le hoquet tragique. Souvenez-vous que c'est le vice le plus insupportable et le plus commun. Examinez les hommes dans leurs plus violents accès de fureur, et vous ne leur remarquerez rien de pareil. En dépit de l'emphase poétique, rapprochez votre jeu de la nature le plus que vous pourrez; moquez-vous de l'harmonie, de la cadence et de l'hémistiche; ayez la prononciation claire, nette et distincte, et ne consultez sur le reste que le

sentiment et le sens. Si vous avez le sentiment juste de la vraie dignité, vous ne serez jamais ni bassement familière, ni ridiculement ampoulée, surtout ayant à rendre des poètes qui ont chacun leur caractère et leur génie. N'affectez aucune manière, la manière est détestable dans tous les arts d'imitation. Savez-vous pourquoi on n'a jamais pu faire un bon tableau d'après une scène dramatique? c'est que l'action de l'acteur a je ne sais quoi d'apprêté et de faux. Si, quand vous êtes sur le théâtre, vous ne croyez pas être seule, tout est perdu. Mademoiselle, il n'y a rien de bien dans ce monde que ce qui est vrai; soyez donc vraie sur la scène, vraie hors de la scène. Lorsqu'il y aura dans les villes, dans les palais, dans les maisons particulières, quelques beaux tableaux d'histoire, ne manquez pas de les aller voir. Soyez spectatrice attentive dans toutes les actions populaires ou domestiques. C'est là que vous verrez les visages, les mouvements, les actions réelles de l'amour, de la jalousie, de la colère, du désespoir. Que votre tête devienne un porte-feuille de ces images, et soyez sûre que, quand vous les exposerez sur la scène, tout le monde les reconnaîtra et vous applaudira. Un acteur qui n'a que du sens et du jugement est froid; celui qui n'a que de la verve et de la sensibilité est fou. C'est un certain tempérament de bon sens et de chaleur qui fait l'homme su-

blime; et sur la scène et dans le monde, celui qui montre plus qu'il ne sent fait rire au lieu de toucher. Ne cherchez donc jamais à aller au delà du sentiment que vous aurez; tâchez de le rendre juste. J'avais envie de vous dire un mot sur le commerce des grands. On a toujours le prétexte ou la raison du respect qu'on leur doit pour se tenir loin d'eux et les arrêter loin de soi, et n'être point exposée aux gestes qui leur sont familiers. Tout se réduit à faire en sorte qu'ils vous traitent la centième fois comme la première. Portez-vous bien, vous serez heureuse si vous êtes honnête.

4.—A MADEMOISELLE JODIN, A VARSOVIE.

Je ne laisserai point aller cette lettre de madame votre mère, mademoiselle, sans y ajouter une petite pincée d'amitié, de conseil et de raison. Premièrement, ne laissez pas ici cette bonne femme, elle n'a pas l'ombre d'arrangement, elle vous fera une dépense enragée et n'en sera que plus mal. Appelez-la auprès de vous, elle vous coûtera moins, elle sera mieux, ne vous ôtera aucune liberté et mettra même dans votre position quelque décence, surtout si vous vous conduisez bien. Si vous voyez des grands, redoublez d'égards pour leur naissance, leur rang et tous leurs autres avantages, c'est la seule façon honnête et

sûre de les tenir à la distance qui convient. Point d'airs de princesse qui feraient rire là-bas comme ici, car le ridicule se sent partout, mais toujours l'air de la politesse, de la décence et du respect de soi-même. Ce respect qu'on a pour soi en donne l'exemple aux autres. Quand les hommes manquent à une femme, c'est assez communément qu'elle s'est oubliée la première. Plus votre état invite à l'insolence, plus vous devez être en garde. Étudiez sans cesse, point de hoquets, point de cris, de la dignité vraie, un jeu ferme, sensé, raisonné, juste, mâle; la plus grande sobriété de gestes. C'est de la contenance, c'est du maintien qu'il faut déclamer les trois quarts du temps. Variez vos tons et vos accents, non selon les mots, mais selon les choses et les positions. Donnez de l'ouvrage à votre raison, à votre ame, à vos entrailles, et épargnez-en beaucoup à vos bras. Sachez regarder, sachez écouter surtout; peu de comédiens savent écouter. Ne veuillez pas vous sacrifier votre interlocuteur. Vous y gagnerez quelque chose peut-être; mais la pièce, la troupe, le poète et le public y perdront. Que le théâtre n'ait pour vous ni fond ni devant, que ce soit rigoureusement un lieu où et d'où personne ne vous voie. Il faut avoir le courage quelquefois de tourner le dos au spectateur, il ne faut jamais se souvenir de lui. Toute actrice qui s'adresse à lui mériterait qu'il s'élevât une voix du parterre qui lui dît :

Mademoiselle, je n'y suis pas; et puis le meilleur conseil même pour le succès du talent, c'est d'avoir des moeurs. Tâchez donc d'avoir des moeurs. Comme il y a une différence infinie entre l'éloquence d'un honnête homme et celle d'un rhéteur qui dit ce qu'il ne sent pas, il doit y avoir la même différence entre le jeu d'une honnête femme et celui d'une femme avilie, dégradée par le vice qui jase des maximes de vertu. Et puis croyez-vous qu'il n'y en ait aucune pour le spectateur à entendre une femme d'honneur ou une femme perdue. Encore une fois, ne vous en laissez point imposer par des succès; à votre place je m'occuperais à faire des essais, à tenter des choses hardies, à me faire un jeu qui fût mien. Tant que votre action théâtrale ne sera qu'un tissu de petites réminiscences, vous ne serez rien. Quand l'ame inspire, on ne sait jamais ce qu'on fera, comment on dira, c'est le moment, la situation de l'ame qui dicte, voilà les seuls bons maîtres, les seuls bons souffleurs. Adieu, mademoiselle, portez-vous bien, risquez d'ennuyer quelquefois les Allemands pour apprendre à nous amuser.

5.—A MADEMOISELLE JODIN, A VARSOVIE.

Nous sommes toujours également disposés, mademoiselle, à servir madame votre mère, et nous n'avons point changé de sentiments pour vous. Madame votre mère est une bonne créature née pour être la dupe de tous ceux en qui elle se confie, pour se confier au premier venu et pour être toujours étonnée que le premier qui lui vient ne soit pas le plus honnête homme du monde. Nous nous épuisons avec elle en bons conseils qu'elle reçoit avec toute la reconnaissance qu'elle nous devrait peut-être, s'ils lui étaient de quelque utilité; mais heureusement les contre-temps qui feraient tourner la tête à une autre ne prennent ni sur sa bonne humeur, ni sur sa santé. Elle jouit du plus bel embonpoint, et mourra à cent ans avec toute l'expérience de ce monde qu'elle avait à huit ans; mais ceux qui la trompent sont toujours plus à plaindre qu'elle.

Mais vous, est-ce que vous n'apprendrez jamais à bien connaître ceux en qui vous aurez à placer votre confiance? N'espérez pas trouver des amis parmi les hommes de votre état. Traitez vos compagnes avec honnêteté; mais ne vous liez avec aucune.

Lorsqu'on réfléchit aux raisons qui ont déter-

miné un homme à se faire acteur, une femme à se faire actrice, au lieu où le sort les a pris, aux circonstances bizarres qui les ont portés sur la scène, on n'est plus étonné que le talent, les mœurs et la probité soient également rares parmi les comédiens.

Voilà qui est bien décidé; mademoiselle Clairon ne remonte pas. Le public vient d'être un peu dédommagé de sa perte par une jeune fille hideuse de visage, qui est de la laideur la plus amère, dont la voix est sépulcrale, qui grimace, mais qui se laisse de temps en temps si profondément pénétrer de son rôle, qu'elle fait oublier ses défauts et qu'elle entraîne tous les applaudissements.

Comme je fréquente peu, très-peu les spectacles, je ne l'ai point encore vue. Je serais porté à croire qu'elle pourrait bien devoir une partie de son succès à la haine qu'on porte à mademoiselle Clairon. C'est moins une justice que l'on rend à l'une qu'une mortification qu'on veut donner à l'autre; mais tout ceci n'est qu'une conjecture.

Exercez-vous, perfectionnez-vous, il y a quelque apparence qu'à votre retour vous trouverez le public disposé à vous accueillir, et la scène sans aucune rivale que vous ayez à redouter.

Bonjour, mademoiselle, portez-vous bien, et songez que les mœurs, l'honnêteté, l'élévation des sentiments ne se perdent point sans quelque

conséquence pour les progrès et la perfection dans tous les genres d'imitation. Il y a bien de la différence entre jouer et sentir. C'est la différence de la courtisane qui séduit, à la femme tendre qui aime, et qui s'enivre elle-même et un autre.

Madame votre mère n'a pas voulu fermer sa lettre sans y enfermer un petit mot de moi, et je ne me suis pas fait presser. Je m'acquitte, par l'intérêt que je prends à vous, de tout ce que je devais à monsieur votre père.

6. — A MADEMOISELLE JODIN, à Varsovie.

1777.

Il est fort difficile, mademoiselle, de vous donner un bon conseil! Je vois presque égalité d'inconvénients aux différents partis que vous avez à prendre. Il est sûr qu'on se gâte à une mauvaise école, et qu'il n'y a que des vices à gagner avec des comédiens vicieux. Il ne l'est pas moins que vous profiteriez plus ici, spectatrice, qu'en quelque endroit que ce soit de l'Europe, actrice. Cependant, c'est le jugement, c'est la raison, c'est l'étude, la réflexion, la passion, la sensibilité, l'imitation vraie de la nature, qui suggèrent les finesses de jeu; et il y a des défauts grossiers dont on peut se corriger par toute la terre. Il suffit de se les avouer à soi-même et de vouloir s'en défaire. Je vous ai dit, avant votre

départ pour Varsovie, que vous aviez contracté un hoquet habituel, qui revenait à chaque instant, et qui m'était insupportable, et j'apprends par de jeunes seigneurs qui vous ont entendue, que vous ne savez pas vous tenir, et que vous vous laissez aller à un balancement de corps très-déplaisant. En effet, qu'est-ce que cela signifie? cette action est sans dignité. Est-ce que, pour donner de la véhémence à son discours, il faut jeter son corps à la tête? Il y a partout des femmes bien nées, bien élevées, qu'on peut consulter, et dont on peut apprendre la convenance du maintien et du geste. Je ne me soucierais de venir à Paris que dans le temps où j'aurais fait assez de progrès pour profiter des leçons des grands maîtres. Tant que je me reconnaîtrais des défauts essentiels, je resterais ignorée et loin de la capitale. Si l'intérêt se joignait encore à ces considérations, si par une absence de quelques mois, je pouvais me promettre plus d'aisance, une vie plus tranquille et plus retirée, des études moins interrompues, plus suivies, moins distraites; si j'avais des préventions à détruire, des fautes à faire oublier, un caractère à établir, ces avantages achèveraient de me déterminer. Songez, mademoiselle, qu'il n'y aura que le plus grand talent qui rassure les comédiens de Paris sur les épines qu'ils redoutent de votre commerce; et puis le public, qui semble perdre de jour en

jour de son goût pour la tragédie, est d'une difficulté également effrayante et pour les acteurs et pour les auteurs. Rien n'est plus commun que les débuts malheureux. Étudiez-vous, travaillez, acquérez quelque argent; défaites-vous des gros défauts de votre jeu, et puis venez ici voir la scène, et passez les jours et les nuits à vous conformer aux bons modèles. Vous trouverez bien quelques hommes de lettres, quelques gens du monde, prêts à vous conseiller; mais n'attendez rien des acteurs et des actrices. N'en est-ce pas assez pour elles du dégoût de leur état, sans y ajouter celui des leçons, au sortir du théâtre, dans les moments qu'elles ont destinés au plaisir ou au repos. Votre mère a été sur le point d'acheter des meubles, elle a loué un logement, il ne lui reste plus qu'à se conformer à vos vues, selon le parti que vous suivrez. Elle n'ira point se réinstaller chez votre oncle; cet homme est dans l'indigence, et serait plus à charge qu'utile. J'accepte vos souhaits, et j'en fais de très-sincères pour votre bonheur et vos succès.

7.—A MADEMOISELLE JODIN, A VARSOVIE.

1767.

Quoi! mademoiselle, ce serait tout de bon, et en dépit de l'étourdissement de l'état, des passions et de la jeunesse, qu'il vous viendrait quelque

pensée solide, et l'ivresse du présent ne vous empêcherait pas de regarder dans l'avenir! Est-ce que vous seriez malade? Auriez-vous perdu l'enthousiasme de votre talent? Ne vous en prometteriez-vous plus les mêmes avantages? J'ai peu de foi aux conversions, et la prudence m'a toujours paru la bonne qualité la plus incompatible avec votre caractère. Je n'y comprends rien. Quoi qu'il en soit, si vous persistez à vouloir placer une somme à fonds perdu, vous pouvez me l'adresser quand il vous plaira. Je tâcherai de répondre à cette marque de confiance en vous cherchant quelque emploi avantageux et solide : comptez sur ma discrétion, comptez sur toute la bonne volonté de madame Diderot. Nous y ferons tous les deux de notre mieux. Envoyez en même temps votre extrait baptistaire si vous l'avez, ou dites-nous sur quelle paroisse vous avez été baptisée, afin qu'on puisse se pourvoir de cette pièce qui constate votre âge et vos surnoms. Il n'y a presque aucune fortune particulière qui ne soit suspecte, et il m'a semblé que dans les plus grands bouleversements de finances, le roi avait toujours respecté les rentes viagères constituées sur lui. Je donnerais donc la préférence au roi, à moins que vous ne soyez d'une autre opinion. Mais je vois avec plaisir par votre lettre du jour de l'an, que ce projet de vous assurer quelque revenu à tout événement, quoiqu'il soit bien sage, n'est point

le tour de tête d'un bon moment, et que vous y persistez. Je vous en fais mon compliment; nous voilà donc tout prêts à vous servir, et moi en mon particulier un peu soulagé du reproche que je me faisais d'avoir peut-être donné lieu par mon silence et mon délai à la dissipation de vôtre argent, et rendu inutile une des meilleures vues que vous ayez eues. Détachez-vous donc promptement de cet argent, qui est certainement dans les mains les moins sûres que je connaisse, les vôtres. Si je ne le tiens pas avant un mois d'ici, je ne compterai sur rien. La mère et l'enfant sont infiniment sensibles à vos souhaits et à votre éloge, elles seront très-heureuses toutes les fois qu'elles apprendront quelque chose d'agréable de vous. Vous savez, pour moi, que si l'intérêt que je prends à vos succès, à votre santé, à votre considération, à votre fortune, pouvait servir à quelque chose, il n'y aurait sur aucun théâtre du monde aucune femme plus honorée, plus riche et plus considérée. Notre scène française s'appauvrit de jour en jour; malgré cela, je ne vous invite pas encore à reparaître ici. Il semble que ce peuple devienne d'autant plus difficile sur les talents, que les talents sont plus rares chez lui; je n'en suis pas étonné, plus une chose distingue, plus on a de peine à l'accorder. L'impératrice de Russie a chargé quelqu'un ici de former une troupe française, aurez-vous le courage de pas-

ser à Pétersbourg et d'entrer au service d'une des plus étonnantes femmes qu'il y ait au monde! Réponse là-dessus. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Sacrifiez aux grâces, et étudiez surtout la scène tranquille; jouez tous les matins pour votre prière la scène d'Athalie avec Joas, et pour votre prière du soir quelques scènes d'Agrippine avec Néron; dites pour bénédicité la scène première de Phèdre et de sa confidente, et supposez que je vous écoute; ne vous maniérez point surtout. Il y a *du remède à l'empesé*, au raide, au rustique, au dur, à l'ignoble; il n'y en a point à la petite manière ni à l'afféterie. Songez que chaque chose a son ton. Ayez quelquefois de l'emphase, puisque le poète en a. N'en ayez pas aussi souvent que lui, parce que l'emphase n'est presque jamais dans la nature; c'en est une imitation outrée. Si vous sentez une fois que Corneille est presque toujours à Madrid et presque jamais dans Rome, vous rabaisserez souvent ses richesses par la simplicité du ton, et ses personnages prendront dans votre bouche un héroïsme domestique, uni, franc, sans apprêt, qu'ils n'ont presque jamais dans ses pièces. Si vous sentez une fois combien la poésie de Racine est harmonieuse, nombreuse, filée, chantante, et combien le chant cadencé s'accorde peu avec la passion qui déclame ou qui parle; vous vous étudierez à nous dérober son extrême musique;

vous le rapprocherez de la conversation noble et simple, et vous aurez fait un grand pas, un pas bien difficile. Parce que Racine fait toujours de la musique, l'acteur se transforme en un instrument de musique; parce que Corneille se guinde sans cesse sur la pointe des pieds, l'acteur se dresse le plus qu'il peut; c'est-à-dire qu'on ajoute au défaut des deux auteurs. C'est le contraire qu'il fallait faire. Voilà, mademoiselle, quelques préceptes que je vous envoie; bons ou mauvais, je suis sûr qu'ils sont neufs; mais je les crois bons. Garrick me disait un jour qu'il lui serait impossible de jouer un rôle de Racine, que ses vers ressemblaient à de grands serpents qui enlaçaient un acteur, et le rendaient immobile; Garrick sentait bien et disait bien. Rompez les serpents de l'un, brisez les échâsses de l'autre.

8.—A MADEMOISELLE JODIN, A VARSOVIE.

1768.

J'apprends, mademoiselle, tous vos succès avec le plus grand plaisir; mais en cultivant votre talent tâchez aussi d'avoir des mœurs.

Je n'ai point fait la commission en livres que vous m'aviez donnée, parce que j'ai toujours attendu que M. Dumolard me remît des fonds, ce qu'il ne se presse pas de faire.

Je suis tellement accablé d'affaires, que je suis

forcé de vous écrire à Varsovie comme si vous demeuriez à quatre pas de chez moi.

Mon respect à madame votre mère. Encore une fois ce n'est pas assez que d'être grande actrice, il faudrait encore être honnête femme, j'entends comme les femmes le sont dans les autres états de la vie. Cela n'est pas bien rigoureux. Songez quelquefois à l'étrange contraste de la conduite de l'actrice avec les maximes honnêtes dispersées de temps en temps dans son rôle.

Un rôle honnête fait par une actrice qui ne l'est pas, me choque presque autant qu'un rôle de fille de quinze ans fait par une femme de cinquante.

Bonjour, mademoiselle, portez-vous bien et comptez toujours sur mon amitié.

9.—A MADEMOISELLE JODIN, A VARSOVIE.

21 février 1768.

J'ai reçu, mademoiselle, et votre lettre et celle qui servira à arranger votre compte avec M. Dumolard, et votre certificat de vie et la procuration très-ample que vous m'accordez pour traiter de vos affaires, et la lettre de 12,000 francs sur MM. Tourton et Baur. Comme cette lettre est à un mois et demi d'échéance, cela me donnera le temps de me retourner et de préparer un em-

ploi sûr de votre argent. Vous êtes bien plus sage que je ne vous croyais, et vous me trompez bien agréablement. Je savais que le cœur était bon; pour la tête, je ne pensais pas que femme au monde en eût jamais porté sur ses épaules une plus mauvaise. Me voilà rassuré sur l'avenir; quelque chose qui puisse vous arriver, vous avez pourvu, pour vous et pour votre mère, aux besoins pressants de la vie. Je verrai M. Dumolard incessamment. Je souhaite que notre entrevue se passe sans aigreur; j'en doute. Je ne prononce rien sur la droiture de M. Dumolard, mais je ne puis faire un certain cas d'un homme qui divertit à son propre usage un argent qui ne lui appartient pas. Ninon, manquant de pain, n'aurait pas fait ainsi. Je me hâte de vous tranquilliser. Hâtez-vous de me répondre sur les propositions que je vous fais au nom de M. Mitreski, chargé de former ici une troupe. Je me sers du mot propre, et vous savez, par le cas que je fais des grands talents, en quelque genre que ce soit, que mon dessein n'est pas de vous humilier. Si j'avais l'ame, l'organe et la figure de Quinault-Dufresne, demain je monterais sur la scène, et je me tiendrais plus honoré de faire verser des larmes au méchant même, sur la vertu persécutée, que de débiter dans une chaire, en soutane et en bonnet carré, des fadaises religieuses qui ne sont intéressantes que pour les oisons qui les croient.

Votre morale est de tous les temps, de tous les peuples, de toutes les contrées; la leur change cent fois sous une très-petite latitude. Prenez donc une juste opinion de votre état; c'est encore un des moyens d'y réussir. Il faut d'abord s'estimer soi-même et ses fonctions. Il est difficile de s'occuper fortement d'une chose qu'on méprise. J'aime mieux les prédicateurs sur les planches que les prédicateurs dans le tonneau. Voyez les conditions que l'on vous propose pour la cour de Pétersbourg. Pour appointements, 1,600 roubles, valant argent de France 8,000 francs; pour aller, mille pistoles, autant pour revenir. On se fournit les habits à la française, à la romaine et à la grecque; ceux d'un costume extraordinaire se prennent au magasin de la cour. On s'engage pour cinq ans. Il y a carrosse pour le service impérial seulement. Les gratifications sont quelquefois très-fortes, mais il faut, comme partout ailleurs, les mériter. Qu'aussitôt ma lettre reçue vous m'instruisiez de vos desseins, et que M. Mitreski sache s'il doit ou ne doit pas compter sur vous. Au cas que les 8,000 francs et le reste vous conviennent, faites deux lettres, à huit jours de date l'une de l'autre, dans l'une desquelles vous demanderez plus qu'on ne vous offre, et dans la seconde vous accepterez les offres qu'on vous a fait; envoyez-les toutes les deux à la fois. Je ne produirai d'abord que la première. Surtout expliquez-vous clairement; ni

M. Mitreski ni moi n'avons rien pu comprendre aux précédentes. Bonjour, mademoiselle, vous voilà en bon train; persistez, je ferai, pour l'avancement de vos affaires ici, tout ce qui dépendra de moi.

10.—A MADEMOISELLE JODIN, A DRESDE.

6 avril 1768.

Ne vous arrêtez à Strasbourg que le moins que vous pourrez, mademoiselle, vos affaires demandent ici votre présence. J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé. Je vous fais passer ces deux lettres qui vous auraient attendue ici trop long-temps. Je laisse en repos le Dumolard, avec lequel vous serez la maîtresse d'en user comme il vous plaira. Le Gelbaur n'ira pas en avant sans m'avoir vu. J'espère qu'après demain au plus tard votre argent sera placé. Je n'ai pu faire plus de diligence, parce que les rentes viagères sur le roi étaient fermées quand j'ai reçu vos fonds. J'ai laissé en l'air votre poursuite contre la cour de Saxe. Ce n'est pas que je n'aie bien pressenti vos vues, mais je crains que vous ne fassiez en ceci une fausse démarche, peut-être une folie qui vous attirerait à Paris un traitement encore plus fâcheux qu'à Dresde. Il ne faudrait qu'une plainte

23.

de l'ambassadeur à la cour de France. Vous n'avez pas bien pesé les choses. Ce n'est pas mauvaise volonté de la part de madame Diderot, ni aucun éloignement à vous obliger en tout; mais son avis, qui me paraît bon, était que vous logiez un mois en hôtel garni; que là vous déposiez vos effets, et que vous nous donniez le loisir de chercher un appartement qui vous convienne; parti forcé par le moment, le terme de Pâques étant passé. Je vous écris à la hâte, je suis désolé de votre aventure; mais vous arrivez, nous nous verrons et nous consulterons sur vos affaires. Bonjour, mademoiselle. Un mot encore; ce n'est pas s'annoncer favorablement aux comédiens français que de faire liaison avec Ofrène, qui s'est séparé d'eux mécontent. Songez à cela, portez-vous bien, et arrivez.

11. — A MADEMOISELLE JODIN, A DRESDE.

11 juillet 1768.

Vous ne me persuaderez jamais, jamais, mademoiselle, que vous n'ayez pas attiré vous-même le désagrément qui vous est arrivé sur la route. Quand on veut être respectée des autres, il faut leur en donner l'exemple par le respect qu'on se porte à soi-même. Vous avez commis une

autre indiscrétion, c'est d'avoir donné à cette aventure de la publicité par une poursuite juridique. Ne concevez-vous pas que c'est une nouvelle objection que vos ennemis ne manqueront pas de vous faire, si, par des événements qu'il est impossible de prévoir, vous étiez malheureusement forcée à revenir à votre état ? Et puis vous vous réclamez de moi dans une circonstance tout-à-fait scandaleuse. Mon nom prononcé devant un juge ne peut alors donner meilleure opinion de vous et ne peut que nuire à la bonne opinion qu'on a de moi. J'ai touché les 200 livres de votre pension sur le roi. M. de Van-Eycken a payé le billet tiré sur lui, et M. Baur a accepté la lettre de change que vous savez. J'ai donc entre mes mains une bonne somme d'argent dont je disposerai comme il vous plaira. J'ai aussi le portrait de M. le comte et la copie du vôtre. Surtout, mademoiselle, ne parlez point de cet argent à madame votre mère. La pension que vous lui avez assignée lui sera exactement payée; mais si elle me savait un fonds, dissipatrice comme elle l'est, nous en serions perpétuellement harcelés, et bientôt il vous resterait peu de chose. J'attends toujours qu'on expédie le contrat de vos rentes viagères constituées sur le roi. Cela ne peut plus guère souffrir de délai. L'hôtesse de l'hôtel de la rue Saint-Benoît prétendait obliger votre mère à rester trois mois, il y a eu un procès que nous

avons gagné. Soyez sage, soyez honnête, soyez douce; une injure répondue à une injure faite sont deux injures, et l'on doit être plus honteux de la première que de la seconde. Si vous ne travaillez pas sans relâche à modérer la violence de votre caractère, vous ne pourrez vivre avec qui que ce soit, vous serez malheureuse, et personne ne pouvant trouver le bonheur avec vous, les sentiments les plus doux qu'on aura conçus pour vous s'éteindront, et l'on s'éloignera d'une belle furie dont on s'ennuiera d'être tourmenté. Deux amants qui s'adressent des propos grossiers s'avilissent tous deux. Regardez toute querelle comme un commencement de rupture. A force de détacher des fils d'un câble, quelque fort qu'il soit, il faut qu'il se rompe. Si vous avez eu le bonheur de captiver un homme de bien, sentez-en tout le prix; songez que la douceur, la patience, la sensibilité sont les vertus propres de la femme, et que les pleurs sont ses véritables armes. Si vos yeux s'allument, si les muscles de vos joues et de votre cou se gonflent, si vos bras se raidissent, si les accents durs de votre voix s'élèvent, s'il sort de votre bouche des propos violents, des mots déshonnêtes, des injures grossières ou non, vous n'êtes plus qu'une femme de la halle, une créature hideuse à voir, hideuse à entendre, vous avez renoncé aux qualités aimables de votre sexe, pour prendre les vices odieux du nôtre. Il est in-

digne d'un galant homme de frapper une femme, il est plus mal encore à une femme de mériter ce châtiment. Si vous ne devenez pas meilleure, si tous vos jours continuent à être marqués par des folies, je perdrai tout l'intérêt que je prends à vous; présentez mon respect à M. le comte, faites son bonheur puisqu'il se charge du vôtre.

12. — A MADEMOISELLE JODIN,

A Saltz-Vedel, près Magdebourg.

16 juillet 1768.

Vous avez écrit à madame votre mère une lettre aussi dure que peu méritée. Elle a gagné son procès. La Brunet ne me paraît pas une femme trop équitable. J'ai touché la pension sur le roi. J'ai reçu deux lettres de change de M. Fischer, l'une de 1,373 livres 18 sous 6 deniers sur MM. Tourton et Baur: elle est acceptée et sera payée le 9 du mois prochain; l'autre de 2,376 livres 1 sous 6 deniers sur M. de Van-Eycken qui est payée. Ces deux sommes font celle de 3,750 livres qui répondent à mille écus de Saxe. Je ferai faire votre bracelet par un M. Bel, de mes amis, dont je réponds pour le travail et pour la probité. Mais de deux choses l'une, c'est que le portrait est de beaucoup

trop grand et qu'il en faudra supprimer presque jusqu'au chapeau, ce qui ne nuira à rien; l'autre, c'est que l'entourage du portrait et celui du chiffre seront bien mesquins en n'y mettant que cent louis. L'artiste, qui ne demande ni à vendre ni à gagner, prétend que pour que ces bracelets soient honnêtes il y faut consacrer 3,000 livres ou 1,000 écus. En ce cas, voyez ce que vous avez à faire. Faites-moi réponse là dessus, et présentez mon respect à M. le comte. Tâchez, pour Dieu, de ne faire aucune folie ni l'un ni l'autre, si vous ne voulez pas en être châtiés l'un par l'autre. Aimez-vous paisiblement, et ne pervertissez pas la nature et la fin d'une passion qui est moins précieuse par les plaisirs qu'elle nous donne que par les maux dont elle nous console. Si vous vous déterminez à dépenser 1,000 écus à vos bracelets, il me restera 750 livres dont je disposerai comme il vous plaira. Soyez bien aimable, bien douce surtout et bien honnête. Tout cela se tient. Si vous négligez une de ces qualités, il sera difficile que vous ayez bien les deux autres.

13. — A MADEMOISELLE JODIN,

CHEZ M. LE COMTE DE SCHULLEMBOURG, A BORDEAUX.

10 septembre 1768.

Mademoiselle, je ne saurais ni vous approuver ni vous blâmer de votre raccommodement avec M. le comte. Il est trop incertain que vous soyez faite pour son bonheur et lui pour le vôtre. Vous avez vos défauts, qu'il n'est jamais disposé à vous pardonner; il a les siens, pour lesquels vous n'avez aucune indulgence. Il semble s'occuper lui-même à détruire l'effet de sa tendresse et de sa bienfaisance. Je crois que de votre côté il faut peu de chose pour altérer votre cœur et vous porter à un parti violent. Aussi je ne serais pas étonné qu'au moment où vous recevrez l'un et l'autre ma belle exhortation à la paix, vous ne fussiez en pleine guerre. Il faut donc attendre le succès de ses promesses et de vos résolutions. C'est ce que je fais sans être indifférent sur votre sort.

J'ai reçu votre procuration, elle est bien. Il me faut à présent un certificat de vie légalisé. Ne différez pas d'un instant à me l'envoyer. Je vous enverrai, par la voie que vous m'indiquerez, le portrait et les lettres de M. le comte. Cela serait coûteux par la poste.

A la lecture de la défense que vous faites à votre mère de rien prendre sur les sommes dont je suis dépositaire, elle en est tombée malade. En effet, que voulez-vous qu'elle devienne et que signifie cette pension annuelle de 1,500 francs que vous prétendez lui faire, si vous en détournez la meilleure partie à votre propre usage? Si vous n'y prenez garde, il n'y aura de votre part qu'une ostentation qui ne tirera pas votre mère du malaise. Il ne s'agit que de calculer un peu pour vous en convaincre et vous amener à de la raison, si vous avez réellement à cœur le bonheur de votre mère.

Comme vos intentions m'étaient expliquées de la manière la plus précise, je l'ai renvoyée à votre réponse, qu'elle attend avec la plus grande impatience.

Je ne sais d'où vous vient cet accès de tendresse pour la Brunet qui vous a déchirées toutes les deux chez le commissaire, de la manière la plus cruelle et la plus malhonnête. Il n'y a rien de si chrétien que le pardon des injures.

Un avis que je me crois obligé de vous donner, c'est que votre femme de chambre est en correspondance avec la dame Brunet; vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.

Comme vous n'avez pas pensé à me marquer votre adresse à Bordeaux, je vous écris à tout hasard.

Autre chose; il n'y a plus de rentes viagères sur le roi; mais si votre argent était prêt je le placerais, à 6 pour 100, sur des fermiers-généraux, et le fonds vous resterait.

C'est un service que je pourrais aussi rendre à M. le comte, mais il n'y aurait pas un moment à perdre.

Je vous salue, mademoiselle. Je vous prie de présenter mon respect à M. le comte.

Je voudrais bien vous savoir heureux l'un et l'autre. Je n'ai pas le temps de moraliser. Il est une heure passée, il faut que cette lettre soit à la grande poste avant qu'il en soit deux.

Donnez attention, mademoiselle, aux petits états de reçus et de dépenses que je vous envoie, et jugez là dessus de ce que vous avez à faire pour madame votre mère, qui est malade, inquiète et dans un besoin pressant de secours.

Ainsi point de délai sur tous les objets de ma lettre; et tâchez d'être sensée, raisonnable, circonspecte, et de profiter un peu de la leçon du passé pour rendre l'avenir meilleur.

14. — A MADEMOISELLE JODIN,

CHEZ M. JAMBELLANT, MARCHAND SELLIER, RUE PORTE-BASSE, A BORDEAUX.

21 novembre 1768.

Je vais, mademoiselle, répondre à vos deux dernières lettres. Je suis charmé que vos dernières petites commissions aient été faites à votre gré. Je n'ai point traité votre oncle trop durement. Tout homme qui s'établira chez une femme, qui y boira, mangera, qui en sera bien accueilli, et qui, au moment où cette femme ne se trouvera plus en état de lui rendre les mêmes bons offices, la calomniera, la brouillera avec sa fille, et l'exposera à tomber dans l'indigence, est un indigne qui ne mérite aucun ménagement. Ajoutez à cela le mépris qu'il a dû m'inspirer par ses mensonges accumulés. Quand on est assez méchant pour faire une noirceur, il ne faut pas avoir la lâcheté de la nier. Votre mère ne voit point, n'a point vu la dame Traas; elle n'a reçu de compagnie que celle que votre oncle lui a donnée, et il est faux qu'elle soit raccommodée avec lui. M. Roger, qui vous est attaché, qui vous sert, qui ne demande pas mieux que d'être utile à votre mère, également maltraité dans le libelle

de votre oncle, n'a eu que le ressentiment qu'il devait avoir, et, à son âge, ressentir et se venger, c'est presque la même chose. Bref, mademoiselle, je ne saurais souffrir les gens à ton mielleux et à procédés perfides. Si vous eussiez donné un peu plus d'attention à la lettre qu'il vous a écrite, vous y eussiez reconnu le tour platement ironique, qui blesse plus encore que l'injure. On a fait toutes les démarches nécessaires pour préparer à sa fille un avenir moins malheureux; il s'y est opiniâtrement refusé. Il a mieux aimé la garder et la sacrifier à ses prétendus besoins domestiques. Vous voilà quitte de ce côté, envers vous-même et envers votre nièce. Vous avez un autre pauvre parent qui s'appelle Massé, qu'on dit honnête homme, et qui se recommande à votre commisération. Le secours le plus léger lui servirait infiniment. Voyez si vous voulez faire quelque chose pour lui; ce sera une bonne action une fois faite. J'ai fait passer à votre oncle la dernière lettre que vous lui avez écrite, mais il me reste entre les mains un gros paquet à son adresse, que j'ai retenu jusqu'à ce que vous fussiez instruite de ses procédés, et que vous m'apprissiez l'usage que j'en devais faire. Vous ne m'avez rien répondu sur ce point, et le paquet tout cacheté est encore sur ma table, tout prêt ou à vous retourner ou à aller à votre oncle, comme vous le jugerez à propos. Ne m'oubliez

jamais auprès de M. le comte. Le meilleur moyen que j'aie de reconnaître ses marques d'estime, c'est de vous prêcher son bonheur. Faites tout, mademoiselle, pour un galant homme qui fait tout pour vous. Songez que vous êtes moins maîtresse de vous-même que jamais, et que la vivacité la plus légère et la moins déplacée serait ou prendrait le caractère de l'ingratitude. Il sent trop délicatement pour déparer ses bienfaits; vous avez de votre côté un tact trop fin pour ne pas sentir combien votre position actuelle exige de ménagement. Une femme commune se croirait affranchie, et vous serez cette femme-là si vous ne concevez pas que c'est de cet instant tout juste que commence votre esclavage. Il peut y avoir des peines pour vous, il ne doit plus y en avoir pour lui. Il a acquis le droit de se plaindre, même sans en avoir de motif, vous avez perdu celui de lui répondre, même quand il a tort, parce qu'il vaut mieux souffrir que de soupçonner son cœur. Je n'oserais approuver vos tentatives au théâtre, je ne vois pas un grand avantage à réussir, et je vois un inconvénient bien réel à manquer de succès. Ce que vous perdrez dans l'esprit de M. le comte par le défaut de succès, est bien au dessus de ce que vous y gagnerez par des applaudissements. Mademoiselle, ne vous y trompez pas; malgré qu'il en ait, un refus du public ou du tripot fera effet sur

lui. C'est ainsi que l'homme est bâti. Je ne suis point surpris de son ennui dans une ville où il y a si peu de convenances avec son cœur, son caractère et ses qualités personnelles. S'il m'offre l'occasion de lui être utile, vous ne doutez pas que je ne sois très-heureux de la saisir. Tout ce que vous prévoyez de son sort me paraît bien pensé, et je ne le lui dissimulerai pas. Au reste, je garderai le silence sur tout ceci avec madame votre mère. Je n'insistais à placer sur sa tête et la vôtre que par une crainte qui nous aurait été commune, c'est son pitoyable état dans le cas où elle aurait eu le malheur de vous survivre; mais, puisque vous lui voyez une planche assurée dans ce naufrage, je n'ai plus rien à vous objecter, et les choses seront arrangées selon votre desir. Je vous salue et vous embrasse. L'ordre que vous commencez à mettre dans vos affaires, et le coup d'œil, le premier peut-être que vous ayez jeté de votre vie sur l'avenir, me donne bonne, meilleure opinion de votre tête; soyez sage, et vous serez heureuse.

15.—A MADEMOISELLE JODIN,

1769.

Je ne saurais vous dire combien je suis satisfait de la manière dont vous en usez avec madame votre mère. Si vous étiez là, je vous embrasserais de tout mon cœur, car j'aime les enfants qui ont de la sensibilité et de l'honnêteté. Vous la mettez au courant de ses affaires. Quinze cents francs nets sont plus que suffisants pour lui faire une vie aisée. Je lui viens de déclarer même avec un peu de dureté qu'elle n'obtiendra rien ni de vous ni de moi au delà de cette somme, et que s'il arrive que par mauvais arrangement, esprit de dissipation, ou autrement, elle se constitue dans de nouvelles dettes, ce sera tant pis pour elle; j'espère qu'elle y regardera.

Votre oncle, permettez que je vous le dise, est un fieffé maroufle qui s'est mis en tête de la brouiller avec vous du moment où on lui a déclaré qu'elle n'était plus en état de le nourrir. Il lui reproche des dépenses qu'elle n'a faites que pour lui, des sociétés ou qu'elle n'a point eues, ou qu'il lui a menées lui-même. J'ai été profondément indigné de la lettre qu'il vous a écrite; c'est un ingrat. Celle où il vous fait juge de ses procédés et de ceux de votre mère, est un inso-

lent persifflage qui ne mérite de votre part que le silence ou la réponse la plus verte. Il vint chez moi, il y a quelques jours; je lui reprochai la noirceur qu'il y avait à brouiller avec une fille une mère qui l'avait comblé d'amitié. Il s'en défendit; il entassa mensonges sur mensonges; je lui mis votre lettre ou plutôt celle qu'il vous avait écrite sous le nez; il resta confondu, il balbutia, et tandis qu'il balbutiait, je le pris par les épaules, et le chassai comme un gueux.

Vous eûtes pitié de sa fille votre nièce, et vous laissâtes des nippes, du linge et quelque argent pour faciliter son entrée dans un couvent. L'argent a été mangé, les nippes vendues, et la pauvre créature est sans vêtements, sans pain, sans ressources, exposée à mourir de faim dans une chambre où on l'enferme toute seule. Cet état misérable et les suites qu'il peut amener me déchirent l'ame. Ce n'est pas le père, qu'il faut abandonner au sort qu'il mérite, ce n'est pas la mère, qui ferme cruellement les yeux sur la misère de son enfant, qu'il faudrait soulager; c'est cette enfant. Mademoiselle, faites une bonne action, faites une action que vous puissiez vous rappeler toute votre vie avec satisfaction. Tendez la main à cette enfant. Il ne faut sacrifier à cela que ce qu'un domino un peu orné pourrait vous coûter pour un bal de parade. Privez-vous d'une partie de plaisir, d'un ajustement, d'une fantai-

sie coûteuse, et votre nièce vous devra la vie, l'honneur, le bonheur de sa vie.

Si vous joignez cette bonne action au bon procédé que vous avez avec votre mère, vous serez vraiment respectable à mes yeux, plus respectable que bien des femmes fières de la régularité de leurs mœurs, et qui croient avoir tout fait quand elles se sont sauvées de la galanterie.

Présentez mon respect à M. le comte, faites son bonheur, puisqu'il veut bien se charger de faire le vôtre. Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Nous nous réjouirons toujours de vos succès.

16. — A MADEMOISELLE JODIN.

10 février 1769.

Vous voilà, mademoiselle, suffisamment garantie contre tous les événements fâcheux de la vie. Vous êtes en jouissance d'un revenu honnête dont rien ne peut vous priver. Je sais très-bien quelle est la vie que le bonheur et la raison devraient vous dicter, mais je doute qu'il soit dans vos vues et votre caractère de vous y soumettre. Plus de spectacles, plus de théâtre, plus de dissipations, plus de folies. Un petit appartement en bon air et en quelque recoin tranquille de la

ville, un régime sobre et sain, quelques amis d'un commerce sûr, un peu de lecture, un peu de musique, beaucoup d'exercice et de promenade; voilà ce que vous voudriez avoir fait lorsqu'il n'en sera plus temps. Mais laissons cela; nous sommes tous sous la main du destin qui nous promène à son gré, qui vous a déjà bien ballotée, et qui n'a pas l'air de vous accorder sitôt le repos. Vous êtes malheureusement un être énergique, turbulent, et l'on ne sait jamais où est la sépulture de ces êtres-là. Qui vous eût dit, à l'âge de quatorze ans, tous les biens et tous les maux que vous avez éprouvés jusqu'à présent, vous n'en auriez rien cru. Le reste de votre horoscope, si on pouvait vous l'annoncer, vous semblerait tout aussi incroyable, et cela vous est commun avec beaucoup d'autres. Une petite fille allait régulièrement à la messe en cornettes plates, en mince et légère siamoise; elle était jolie comme un ange, elle joignait aux pieds des autels les deux plus belles menotes du monde. Cependant un homme puissant la lorgnait, en devenait fou, en faisait sa femme; la voilà riche, la voilà honorée; la voilà entourée de tout ce qu'il y a de grand à la ville, à la cour, dans les sciences, dans les lettres, dans les arts; un roi la reçoit chez lui et l'appelle maman. Une autre, en petit juste, en cotillon court, faisait frire des poissons dans une auberge; de jeunes liber-

tins relevaient son cotillon court par derrière, et la caressaient très-librement. Elle sort de là; elle circule dans la société, et subit toutes sortes de métamorphoses jusqu'à ce qu'elle arrive à la cour d'un souverain. Alors toute une capitale retentit de son nom; toute une cour se divise pour et contre elle; elle menace les ministres d'une chute prochaine, elle met presque l'Europe en mouvement. Et qui sait tous les autres ridicules passe-temps du sort? Il fait tout ce qu'il lui plaît. C'est bien dommage qu'il lui plaise si rarement de faire des heureux.

Si vous êtes sage, vous laisserez au sort le moins de lisières que vous pourrez, vous songerez de bonne heure à vivre comme vous voudriez avoir vécu. A quoi servent toutes les leçons sévères que vous avez reçues, si vous n'en profitez pas? Vous êtes si peu maîtresse de vous-même; entre toutes les marionnettes de la Providence, vous êtes une de celles dont elle secoue le fil d'archal qui l'accroche, d'une manière si bizarre que je ne vous croirai jamais qu'où vous êtes, et vous n'êtes pas à Paris, et vous n'y serez peut-être pas sitôt.

Il est bien honnête à vous de me proposer de me faire graver, presque aussi honnête qu'il serait vain à moi de l'accepter; mais c'est une affaire faite. Un artiste que j'avais obligé et qui m'estimait, me dessina, me fit graver et graver

supérieurement, et m'envoya la planche avec une cinquantaine d'épreuves. Ainsi l'on vous a coupé l'herbe sous les pieds.

Bonjour, mademoiselle, portez-vous bien, usez de circonspection, ne corrompez pas vous-même votre propre bonheur, et croyez que la vraie récompense de celui qui mérite de nous obliger, est dans les petits services mêmes qu'il nous rend.

17. — A MADEMOISELLE JODIN.

24 mars 1769.

Je vous suis infiniment obligé, mademoiselle, de l'énorme jambon que vous m'avez envoyé. Il ne sera pas mangé sans boire à votre santé avec madame votre mère.

Cultivez vos talents, je ne vous demande pas les mœurs d'une vestale, mais celles dont il n'est permis à personne de se passer; un peu de respect pour soi-même.

Il faut mettre les vertus d'un galant homme à la place des préjugés auxquels les femmes sont assujéties.

Méfiez-vous de la chaleur de votre tête qui sans cela vous mènera souvent trop loin, et du premier mouvement de votre cœur facile qui vous conseillera de bonnes actions indiscrètes.

Si vous vous donnez le temps de la réflexion, vous ne ferez jamais le mal, et vous ne ferez que le bien qui convient à votre situation ; vous ne serez jamais méchante et vous serez bonne avec juste mesure. Je prêche l'économie à votre mère tant que je puis, mais l'économie est entre les autres vertus une chose de caractère et d'habitude ; cela ne se prend pas en un moment.

18. — A MADEMOISELLE JODIN.

11 mai 1769.

Je suis bien aise que vous ayez débuté avec succès, car il n'y a guère que des applaudissements continus qui puissent dédommager de la fatigue et des dégoûts de votre état. Mon dessein n'est pas de vous décourager ni de flétrir un moment heureux ; mais songez, mademoiselle, qu'il y a bien de la différence entre le public de Bordeaux et le public de Paris. Combien n'avez-vous pas entendu dire d'une femme qui chantait en société et qui même chantait fort bien, qu'elle était au dessus de la Le More ? Quelle différence cependant, lorsque, placée l'une à côté de l'autre sur les planches, on venait à les comparer. C'est ici, en scène avec mademoiselle Clairon ou mademoiselle Dumesnil, que je voudrais que vous

eussiez obtenu de notre parterre les éloges que l'on vous donne à Bordeaux. Travaillez donc, travaillez sans cesse; jugez-vous sévèrement, croyez-en moins aux claquements de mains de vos provinciaux, qu'au témoignage que vous vous rendrez à vous-même. Quelle confiance pouvez-vous avoir dans les acclamations de gens qui restent muets dans les moments où vous sentez vous-même que vous faites bien, car je ne doute point que cela ne vous soit arrivé quelquefois? Perfectionnez-vous surtout dans la scène tranquille.

Ménagez votre santé; faites-vous respecter, montrez-vous sensible aux procédés honnêtes. Recevez-les même quand ils vous seront dus comme si l'on vous faisait grâce en vous les accordant. Mettez-vous au dessus de l'injure et n'y répondez jamais. Les armes de la femme sont la douceur et les grâces, et l'on ne résiste point à ces armes-là.

M. le duc d'Orléans ne prend rien à fonds perdu, même de ceux qui vivent dans son intimité.

Mademoiselle et madame Diderot sont tout-à-fait sensibles à vos succès et à votre souvenir.

19. — A MADEMOISELLE JODIN.

15 juillet 1769.

Toutes vos affaires, mademoiselle, sont dans le meilleur ordre; n'ayez, je vous prie, aucune inquiétude sur la sûreté de vos fonds. J'en ai usé pour vous comme j'aurais fait pour moi-même, et, lorsque vous serez de retour à Paris et que je vous remettrai vos titres, vous verrez que je me serais bien gardé d'aventurer une somme assez considérable sur la tête de ma fille, si cet emploi ne m'avait pas semblé plus avantageux et plus solide qu'aucun autre. Dormez tranquillement; pour que vous souffrissiez quelque chose il faudrait que l'État se bouleversât de fond en comble. Jusqu'àprésent les rentes viagères ont été sacrées. Le gouvernement n'ignore pas qu'il est dépositaire, en cette partie, de toute la fortune de ceux qui ont eu confiance en lui, et qu'en trompant cette confiance il réduirait un million de citoyens à la mendicité; ce qu'il n'a jamais fait et ce qu'il ne fera point. C'est son intérêt. C'est sous peine de ruiner absolument son crédit. Celui que j'avais chargé de toucher vos rentes a égaré votre certificat de vie. Aussitôt ma lettre reçue ayez la bonté de m'en envoyer un autre. Le plus tôt sera le mieux.

Travaillez, ne vous contentez pas de vos succès, prêtez moins l'oreille à ceux qui vous applaudissent qu'à ceux qui vous critiquent. Les applaudissements vous laisseront où vous en êtes; les critiques, si vous en profitez, vous corrigeront de vos défauts et perfectionneront votre talent. Mettez à profit leur mauvaise volonté.

Adoucissez votre caractère violent, sachez supporter une injure; c'est le meilleur moyen de la repousser. Si vous répondez autrement que par le mépris, vous vous mettrez sur la même ligne que celui qui vous aura manqué.

Surtout mettez tout en œuvre pour vous rendre agréable à vos associés.

Je vous ai tant prêchée sur les mœurs, et ma morale est si facile à suivre, qu'il ne me reste plus rien à vous dire là dessus.

20. — A M. GRIMM,

SUR LA TRADUCTION DES *NUITS D'YOUNG*.

Juin 1770.

Monsieur le maître de la boutique du *Houx toujours vert*, vous rétractez-vous quelquefois? Eh bien! en voici une belle occasion. Dites, s'il vous plaît, à toutes vos augustes pratiques, que

c'est très-mal à propos que vous avez attribué l'incognito à la traduction des *Nuits d'Young* par M. Le Tourneur. Dites, sur ma parole, que cette traduction, pleine d'harmonie et de la plus grande richesse d'expression, une des plus difficiles à faire en toute langue, est une des mieux faites dans la nôtre. L'édition en a été épuisée en quatre mois, et l'on travaille à la seconde; dites encore cela, car cela est vrai. Ajoutez qu'elle a été lue par nos petits-maîtres et nos petites-maîtresses, et que ce n'est pas sans un mérite rare qu'on fait lire des jérémiades à un peuple frivole et gai. Vous n'ignorez pas que la gloire qu'un auteur retire de son travail est la portion de son honoraire qu'il prise le plus; et voilà que vous en dépouillez M. Le Tourneur! et c'est vous qu'on appelle le *juste par excellence!* C'est vous qui commettez de pareilles iniquités! Mais le libraire Bleuet qui s'est chargé de l'ouvrage, qui en a avancé les frais et l'honoraire à l'auteur, que vous a-t-il fait? Ternir la réputation d'un homme de lettres! Sceller autant qu'il est en soi la porte d'un commerçant! Ah, monsieur Grimm, monsieur Grimm! votre conscience s'est chargée d'un pesant fardeau; et il n'y a qu'un moyen de s'en soulager, c'est de rendre incessamment à M. Le Tourneur la justice que vous lui devez. Si vous rentrez en vous-même ce soir, lorsque vous serez de retour de la Comédie italienne, où vous vous

êtes laissé entraîner par madame de Forbach, lorsque les sons de Grétry ne retentiront plus dans vos oreilles, et que votre imagination ne s'occupera plus du jeu de l'inimitable Caillot, lorsque tout étant en silence autour de vous, vous serez en état d'entendre la voix de votre conscience dans toute sa force, vous sentirez que vous faites un métier diablement scabreux pour une ame timorée.

21. — A M. DE SARTINE,

SUR LA COMÉDIE DE L'*HOMME DANGEREUX* *.

Juin 1770.

Monsieur, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné; mais, pour remplir votre objet, il a fallu me montrer un peu, et exposer ce que j'avais ouï dire de la pièce, afin d'en faire parler les autres. Il m'a paru qu'on prenait la chose assez froidement: quand on a embrassé un état, il en faut savoir sup-

* Comédie de Palissot, en trois actes et en vers, et dont le premier titre est le *Satirique*. L'auteur avait composé cette pièce dans le plus grand secret; il avait même fait répandre que c'était une satire violente contre lui. Le maréchal de Richelieu protégeait l'auteur; cependant le secret transpira, et le jour même où l'ouvrage devait être représenté, un ordre de M. de Sartine le fit supprimer. Édit[s].

porter les dégoûts. Il leur a été impossible de concevoir une haute opinion du talent d'un homme malhonnête ; car celui-là est malhonnête qui calomnie publiquement, et qui dévoue, autant qu'il dépend de lui, à la haine générale de bons citoyens. Au reste, votre condescendance sur ce point sera toujours regardée comme une nécessité à laquelle vous n'aurez pu vous soustraire. Ils savent tous qu'ils ont mérité quelque considération de votre part, et ils redoutent plus pour vous les réflexions d'un public impartial, que pour eux la méchanceté d'un poète. Ce que vous pensez vous-même de la licence que cet exemple pourrait introduire ne leur a point échappé. Quant à moi, qui n'ai pas la peau fort tendre, et qui serais plus honteux d'un défaut que j'aurais, que de cent vices que je n'aurais pas, et qui me seraient injustement reprochés, je vous réitère que si j'avais été le censeur du *Satirique,* j'aurais souri à toutes ces injures, n'en aurais fait effacer aucune, et les aurais regardées comme des coups d'épingles plus douloureux à la longue pour l'auteur que pour moi. Cet homme, quel qu'il soit, croit n'avoir aiguisé qu'un couteau à deux tranchants : il s'est trompé ; il y en a trois ; et le tranchant qui coupe de son côté le blessera plus grièvement qu'il ne pense. Quelle est la morale de sa comédie? c'est qu'il faut fermer sa porte à tout homme d'esprit sans principes et sans probité. On la lui ap-

pliquera, et le sort qui l'attend est le mépris, et une demeure à côté de P....... [1].

Je ne crois pas que la pièce soit de ce dernier; on n'est pas un infâme assez intrépide pour se jouer soi-même, et pour faire trophée de sa scélératesse. Si c'est M. de Rulhière, coupable de la même indignité que P*******, il est plus vil que lui, puisqu'il s'en cache.

Au reste, monsieur, si l'auteur croit que quelques vers heureux suffisent pour soutenir un ouvrage dramatique, il en est encore à l'*A*, *B*, *C*, du métier. Le sien est sans verve, sans génie, sans intérêt. Son Oronte est plat; ce n'est qu'une mince copie de l'Orgon de Molière, dans le *Tartufe*. Son Dorante aurait de belles et bonnes choses à dire qui le caractériseraient; mais l'auteur ne pouvait les trouver ni dans son cœur ni dans son esprit: et ce personnage, prétendu philosophe, n'est pas même de l'étoffe d'un homme du monde. Le *Satirique*, faible contre-partie du *Méchant* de Gresset, n'en a ni la grâce ni la légèreté. Julie est une fille mal élevée qui conspire avec sa soubrette, bassement, et contre toute délicatesse d'une personne de son état, pour attirer le satirique dans un piége. Le satirique, qui se fie à ces deux femmes, est un sot. Dorante, qui souffre

[1] Diderot était encore alors dans l'erreur commune puisqu'il inclinait à regarder Palissot comme étranger à cette pièce que, depuis, cet auteur a avouée et défendue avec chaleur. Édit.

patiemment devant lui un coquin qui a composé et mis sur son compte un libelle contre un tuteur honnête dont il aime la pupille, est un lâche. Cela est sans mouvement et sans chaleur, et tous ces personnages ne semblent agir que pour prouver que toute idée d'honnêteté est étrangère à l'auteur. Aussi suis-je persuadé qu'il y a tout à perdre pour lui, et qu'il ne lui restera que l'ignominie d'avoir fait des tirades contre des gens de bien, ce qui ne sera pas compensé par le très-mince et très-passager succès d'une très-médiocre pièce. Je plains cet homme de déchirer ceux dont les conseils lui apprendaient peut-être à tirer un meilleur parti de son talent. Il ne tardera pas à dire comme M. P*******, qu'il n'est pas trop sûr d'être bien aise d'avoir fait cette pièce. Du moins faudrait-il que sa satire fût gaie; mais elle est triste, et l'auteur ne sait pas le secret de nuire avec succès.

Il ne m'appartient pas, monsieur, de vous donner des conseils; mais si vous pouvez faire en sorte qu'il ne soit pas dit qu'on ait deux fois, avec votre permission, insulté en public ceux de vos concitoyens qu'on honore dans toutes les parties de l'Europe; dont les ouvrages sont dévorés de près et au loin; que les étrangers révèrent, appellent et récompensent; qu'on citera, et qui conspireront à la gloire du nom français, quand vous ne serez plus ni eux non plus; que les voya-

geurs se font un devoir de visiter à présent qu'ils sont, et qu'ils se font honneur d'avoir connus lorsqu'ils sont de retour dans leur patrie, je crois, monsieur, que vous ferez sagement. Il ne faut pas que des polissons fassent une tache à la plus belle magistrature, ni que la postérité, qui est toujours juste, reverse sur vous une petite portion du blâme qui devrait résider tout entier sur eux. Pourquoi leur serait-il permis de vous associer à leurs forfaits? Les philosophes ne sont rien aujourd'hui, mais ils auront leur tour : on parlera d'eux, on fera l'histoire des persécutions qu'ils ont essuyées, de la manière indigne et plate dont ils ont été traités sur les théâtres publics; et si l'on vous nomme dans cette histoire, comme il n'en faut pas douter, il faut que ce soit avec éloge. Voilà mon avis, monsieur, et le voilà avec toute la franchise que vous attendez de moi; je crains que ces rimailleurs-là ne soient moins les ennemis des philosophes que les vôtres.

Je suis avec respect, etc.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES

OUVRAGES DE DIDEROT.

Nota. Le chiffre, placé avant le nom des ouvrages, indique la date de publication ou de composition. L'ordre dans lequel ils sont nommés, est celui que nous avons suivi dans la disposition des matières volume par volume. L'astérisque * désigne les ouvrages qui ne se trouvent pas dans les deux éditions de Naigeon, et le double ** ceux que M. Belin n'a point compris dans l'édition de 1818.

On trouve, dans notre préface, pages xxvij et xxviij du premier volume, l'indication des ouvrages faussement attribués à Diderot.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

1769. — **Les Guèbres*, tragédie de Voltaire.
1769. — *Éphémérides du Citoyen.
1769. — **Recherches sur Herculanum*, par Fougeroux.
*Requête au parlement de Grenoble.
*Dénonciation aux honnêtes gens.
*Le Zinzolin.
*Mémoire sur le Projet d'une pompe publique, par l'abbé Berthier.
*Principes philosophiques.
*Prospectus d'une Encyclopédie militaire.
*L'Art poétique d'Horace, mis en ordre par M. Le Bel, avocat.
*Discours de M. Dupaty, avocat-général au parlement Bordeaux.
1768. — *Henriette, parade-vaudeville.
*Spéculations utiles et Maximes instructives.
*Dieu et l'Homme, par M. de Valmire.
*Traduction des œuvres de M. Jacobi.
*Les Grâces de Wieland, traduit par Junker.
*Nouveau Système de Lecture applicable à toutes les langues.
1770. — *Sur le Prospectus du Dictionnaire de Commerce par l'abbé Morellet.
1768. — *Les Jésuites chassés d'Espagne.
1768. — *Don Pablo Olavidès.
1770. — *Sur l'Éloge de la ville de Moukden.
1769. — *Sur les Recueils philosophiques de Bouillon.
1769. — *Sur les Observations de Porter, traduites par Bergier.
1758. — *Sur le Voyage en Italie, par Cochin.
1766. — *Sur l'Éloge du Dauphin, par Thomas.
1771. — *Des Recherches sur le Style, par Beccaria.
1763. — *Réflexions sur la Renonciation de J. J. Rousseau au droit de Citoyen de Genève.
1758. — *Sur l'Assemblée de Cythère, par le comte Algarotti.
1764. — *De la Dissertation sur la Poésie rhythmique par Bouchaud.

TOME IV.

TOME V.

TOME VI.

TOME VII.

TOME VIII.

1761. — *Salon de 1761.
1765. — Salon de 1765.
1765. — Essai sur la Peinture.

TOME IX.

1767. — Salon de 1767.

TOME X.

1767. — Suite du Salon de 1767.
1769. — *Salon de 1769.
1769. — Pensées détachées sur la Peinture, la Sculpture, etc.
1760. — Sur l'Art de peindre par Watelet.
1769. — La Peinture, poème de Le Mierre.
1763. — Sur la Sculpture et sur Bouchardon.
1755. — L'histoire et le secret de la Peinture en cire.
1748. — Mémoires sur différents sujets de Mathématiques.
1761. — ** Réflexions sur la Cohésion.

TOME XI.

1778 — 1779. Essai sur les Règnes de Claude et de Néron.

TOME XII.

1782. — Suite de l'Essai sur les Règnes de Claude et de Néron.
1773. — *Essai sur les Études en Russie.
1773. — ** Plan d'une Université pour le gouvernement de Russie.
1749 — 1781. — Correspondance.

TOME XIII—XX.

1751 — 1765. — Dictionnaire encyclopédique.

ŒUVRES INÉDITES.

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.

TABLE GÉNÉRALE

ET ANALYTIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LES ŒUVRES DE DIDEROT.

Nota. Les chiffres romains indiquent les tomes, les chiffres arabes les pages. La lettre S désigne les œuvres inédites ou le supplément. Dans cette table, le *Dictionnaire encyclopédique* ne se trouve point compris.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

X.

Z.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE DES MATIÈRES.




Digitized by Google

